

DOMINIQUE BOURGEON

DES MISSIVES BIEN SULFUREUSES

ROMAN POLICIER
MAIS PAS QUE



DOMINIQUE BOURGEON

***DES MISSIVES BIEN
SULFUREUSES***

Lajouanie

OceanofPDF.com

Parce qu'un homme sans mémoire est un homme sans vie.

Ferdinand Foch, Maréchal de France.

OceanofPDF.com

1

Premier jour

L'homme balaie du regard le vaste salon où sont compilés ses livres et ses collections diverses. À gauche de la baie coulissante ouvrant sur le jardin, des estampes d'Hokusai surplombent une vitrine regroupant des silex du néolithique. Dans le coin opposé, derrière le canapé, trône une magnifique amphore, extraite des hauts-fonds de la côte marseillaise. Outre les différents espaces présentant les passions diverses du maître des lieux, les murs accueillent une immense bibliothèque. La plupart des ouvrages traitent de la peinture des deux derniers siècles. L'homme est amateur d'art. Ou plutôt, son existence s'est nourrie de l'art. Il en a fait son métier, indirectement. Marc Righini est flic à l'OCBC,^{—1} Satisfait de ses possessions, le policier termine l'inspection de son nouveau domaine : une splendide maison d'architecte en lisière de la forêt de Rambouillet. Sans le pécule de sa mère, une femme en apparence modeste, décédée dix mois plus tôt, il n'aurait pu l'acquérir. La vente de son appartement parisien n'aurait pas suffi. À cette pensée, il se remémore l'entretien avec le notaire. Il avait appris, alors, stupéfait, que le montant de l'héritage atteignait cinq cent mille euros. Disséminés sur plusieurs comptes bancaires.

Comment une simple fonctionnaire des postes pouvait-elle détenir une telle somme ? Le mystère reste entier. Righini espère trouver des réponses lorsqu'il consentira à vider la demeure de son enfance. Mais une légitime pudeur lui a interdit, depuis l'événement, de fouiller dans les affaires de sa mère. Le deuil nécessite du temps. Affronter les souvenirs exige un recul important de la part de cet homme d'une soixantaine d'années, au visage sculptural. Des arcades sourcilières marquées, des pommettes saillantes et de magnifiques yeux verts esquissent une physionomie volontaire et peu banale. Le flic séduit, une séduction à peine altérée par l'âge. Tout un chacun lui attribue d'emblée une force de caractère, un sentiment entériné

par sa haute taille et son imposante carrure. Un colosse ! Et pourtant, en son for intérieur, il s'est toujours senti fragile. Orphelin de père depuis ses 12 ans, fils unique, il souffre d'une identité vacillante que sa mère, effacée et secrète, a entretenu durant son adolescence.

La balle qui lui a fracturé le genou, il y a six mois, l'a diminué. Au quotidien, il doit parfois s'aider d'une canne. Un objet qu'il a recherché selon ses passions : une canne épée du XIX^e siècle, au pommeau en ébène représentant le visage souffreteux et soumis d'un esclave. Righini, le policier captif d'une douleur qui lui transperce le corps, jour après jour, a choisi le symbole d'une cruelle sujétion... À juste titre car, dans l'immédiat, il est contraint de se réfugier au fond du premier fauteuil venu. La contemplation de ses collections l'a maintenu debout pendant de trop longues minutes.

Pourquoi ce mardi d'avril a-t-il décidé d'aller seul examiner cet entrepôt de banlieue ? Les trafiquants, surpris en pleine activité, l'ont cloué au sol d'un tir unique. Dorénavant, il ne travaille qu'à mi-temps. Une situation qu'il n'a pas acceptée jusqu'à l'acquisition de son nouveau domicile. Maintenant, il s'éloigne de plus en plus de son boulot, satisfait d'occuper cette demeure qui lui ouvre les portes de la forêt. Son plaisir de posséder des objets inanimés se double, désormais, de l'observation des animaux sauvages. Les chevreuils et les sangliers qui traversent son jardin au crépuscule le ravissent. Mais, pour l'heure, il doit quitter ce havre de paix. Vingt-deux kilomètres à parcourir, sans embouteillages *a priori*, entre son antre et le siège de l'OCBC, à Nanterre. Il s'apprête à se lever lorsque son téléphone, posé sur la table basse, se manifeste en vibrant. Le prénom de son adjointe s'inscrit sur l'écran. Righini s'empresse de décrocher :

— Allô ? Lou ? Tu as un souci ?

Les appels intempestifs de la jeune capitaine, une trentaine d'années à peine, sont rares. Et l'inquiètent toujours un peu...

— Pas vraiment ! Ton copain de promotion, Antoine Jamelin, a laissé un message sur notre répondeur. Il aimerait que tu le retrouves sur une scène de crime. Il pense que ça peut t'intéresser. Un certain... Attends, je cherche le nom... Ah oui, Paul Delmont, antiquaire, égorgé dans sa boutique de Saint-Ouen...

— Nom de Dieu ! Le vieux Paulo... Cette fois, il a dû franchir la ligne rouge. Je file. Tu me rejoins ?

— Avant, tu peux me renseigner sur le pedigree de la victime ?

— Trafiquant d'œuvres d'art, ancien universitaire, historien. Et producteur de faux certificats d'authenticité pour des copies réalisées par un faussaire que tu connais : Guy Roblès...

— Ah, je vois. C'est du lourd.

— Son magasin se trouve au sein du marché Biron...² J'y serai dans... Une cinquantaine de minutes.

— D'accord ! Je gère mes mails et j'y vais. Bye !

Righini s'empare des clés de sa voiture posées sur une commode puis quitte son domicile. Nous sommes le 12 octobre 2021. Il est 8 h 45.

*

Cinq jours plus tôt. Parc naturel de la Brenne.

Les cris des grues cendrées déchirent la campagne environnante. Depuis le début de l'automne, elles arrivent par milliers, désireuses de séjourner en une région tempérée. La vaste zone d'étangs, de landes et de bois de la Brenne leur garantit un hiver supportable. En cette fin d'après-midi, une centaine de ces oiseaux migrateurs campent au milieu du plan d'eau de Bellebouche. Déjà, les premières brumes émergent de la surface de l'eau, gagnant les cimes des arbres. Seules les élégantes silhouettes des échassiers se démarquent maintenant de l'univers monochrome de l'étang. Sur un imperceptible signal, une dizaine d'entre elles s'élève dans le ciel. Leur chant redoublant d'intensité. Elles longent désormais les berges de la nappe d'eau, en direction du sud-est. Au loin, une lueur jaillit, perçant la grisaille du crépuscule. Elle émane de la lisière des bois, au seuil du paysage désolé de la lande. Des flammes encerclent un véhicule. Plus précisément, elles lèchent la carrosserie d'une Mini blanche. Sa vieille plaque d'immatriculation porte le numéro de l'Indre.

¹ Office Central de lutte contre le trafic de Biens Culturels.

² Prestigieux marché d'antiquités situé aux puces de Saint-Ouen en Seine-Saint-Denis.

2

Le cadavre du marché Biron

Marc Righini quitte le périphérique porte de Clignancourt puis engage son véhicule dans la rue des Rosiers. Les agents de police bloquent la partie droite de la chaussée. En apercevant la voiture du flic munie de son gyrophare, ils lui dégagent un emplacement de stationnement.

À l'entrée du marché, son adjointe discute avec Jamelin, le collègue qui les a informés du meurtre. Ce dernier est petit, le ventre proéminent. Il masque son visage derrière une barbe impressionnante mais deux yeux rieurs lui confèrent une certaine bonhomie. Lou, la capitaine de l'OCBC, arbore un look incongru sur ce trottoir du marché aux puces. Blonde à l'allure stylée, elle porte un tailleur gris et des talons hauts dignes des plus sélectes soirées parisiennes. Sa physionomie est avenante, ses traits d'une finesse indéniable. Intelligente, diplômée des Beaux-Arts de Paris, il serait légitime de se questionner : pourquoi a-t-elle bénéficié d'autant de grâces ? Bénie des dieux, elle en puise une relative susceptibilité. Righini sait qu'il ne doit pas la dédaigner sous peine de transformer sa journée en enfer. Lou est habituée à la lumière et compte bien la conserver. Son patron l'envoie volontiers fréquenter les galeristes dans le but de capter quelques rumeurs intéressantes. Elle y réussit à merveille.

Le colosse rejoint le duo improbable. Il salue son collègue tout en tapotant l'épaule de son adjointe.

— Bonjour Antoine. Merci de m'avoir prévenu.

— Je t'en prie. J'ai gardé en mémoire l'affaire Roblès. Elle doit remonter à une trentaine d'années... Je me rappelle ta joie lorsque les faussaires sont tombés. On a fait une sacrée fête ce soir-là. Tu te souviens ?

— Tu parles ! Nous avions la forme à l'époque ! Et maintenant, tu as vu : je boite...

— Sale coup. Tu souffres ?

Righini, pudique, minimise ses maux. À ses yeux, les douleurs relèvent du registre de l'intime.

— Ça dépend des circonstances.

Lou, qui connaît son patron, sourit d'un air entendu. De son côté, Jamelin préfère revenir sur le cas de Guy Roblès.

— Notre faussaire, il est rangé des voitures, non ?

— Tout à fait. Il a même travaillé dans le milieu du cinéma. En 2012, je crois. Il a peint des copies pour un film sur les impressionnistes. En revanche, ton cadavre du jour, Paul Delmont, il trafiquait toujours. Je l'avais à l'œil. Mais, vois-tu, j'appréciais sa personnalité malgré sa cupidité. On peut dire qu'ils faisaient la paire avec Roblès. Enfin... Ainsi, on lui a réglé son compte...

— Tu le suspectais de quoi ?

— D'après un galeriste de Rome, il se vantait de posséder deux tableaux disparus en 1945. Il cherchait visiblement à les refourguer. Je l'ai surveillé pendant plusieurs semaines. Vainement !

— Quelles peintures ? C'est du lourd ?

— Oui, l'une est un portrait d'un jeune homme réalisé par Raphaël. Une huile sur bois datant de 1513 ou de 1514 si mes souvenirs sont exacts.

Nouveau sourire de Lou. Son boss possède une mémoire encyclopédique. Depuis qu'elle appartient à son équipe, elle ne l'a jamais pris en défaut. D'ailleurs, il surenchérit sans faillir sur le parcours de l'œuvre :

— Hans Frank, le gouverneur nazi de la Pologne, l'a confisqué à un musée de Cracovie³ en 1939. Afin de décorer sa résidence. Il n'est pas réapparu à ce jour...

Son pote, le barbu, semble passionné par l'histoire. Au point d'en oublier le cadavre :

— Il doit coûter un max.

— Environ une centaine de millions d'euros. Les Polonais pensent qu'il a survécu au conflit.

— Et l'autre ?

Le bedonnant persiste. La machine Righini se relance :

— Une huile de Klimt. Elle aurait soi-disant brûlé lors de l'incendie d'un château autrichien...⁴ Une division de panzers, en pleine déroute, a mis le feu au bâtiment.

— Je vois. Et tu crois que ton coco possédait la carrure pour ce genre de choses ?

— Assurément. Avant ses déboires avec Roblès, c'était un universitaire reconnu et compétent. Ensuite, il a excellé dans la revente d'œuvres volées. Il détenait un flair particulier lui permettant de dégoter de belles affaires.

— Drôle de carrière... Il avait des ennemis susceptibles de l'éliminer ?

Lou se détend. Enfin, on en vient à l'enquête. Bien campé sur sa canne, son patron répond sans hésitation :

— Dans le milieu de l'art, je ne pense pas. On trafique beaucoup mais on tue peu.

— Et pourtant, il a été torturé. On cherchait à le faire parler... Viens voir son corps. Je te préviens, ce n'est pas beau.

Le trio emprunte l'allée principale du marché Biron. La plupart des commerces sont encore fermés à cette heure. De-ci de-là, quelques antiquaires remontent le rideau métallique protégeant leur vitrine. L'inquiétude marque les visages. La rumeur du meurtre a déjà parcouru ce microcosme. Les flics suivent un tapis rouge élimé, déroulé au centre de la voie. Après une cinquantaine de mètres, ils aperçoivent l'antre de Delmont. Elle ne diffère en rien de celles de ses confrères. Une large surface vitrée ouvre sur la caverne d'Ali Baba de l'universitaire déchu. Il y a une quarantaine d'années, l'homme, orateur brillant, enflammait les amphithéâtres de la Sorbonne. Il gît, aujourd'hui, parmi les décombres de sa vie : un véritable capharnaüm où de rares pièces de valeur se noient au sein d'un bric-à-brac de peu d'intérêt. Du palier, l'œil aguerri de Righini repère cependant des tableaux que ses services devront photographier et étudier. L'origine d'œuvres mineures reste toujours difficile à établir... Traversant l'échoppe, le sempiternel ruban jaune de la police délimite un passage conduisant au fond du magasin. Avant d'entrer, Marc se tourne vers son collègue :

— La scientifique va mettre combien de temps pour venir à bout de la boutique ?

— Mise sur 3 heures.

— OK. Lou ? Que nos techniciens viennent en début d'après-midi. Je veux un inventaire précis de la marchandise. Pardon, je reformule : Ma chère, dénierais-tu appeler le labo ?

La jeune femme lui tire la langue tout en se saisissant de son Smartphone. Jamelin entraîne son vieux pote au sein de l'échoppe. Le bureau de l'antiquaire occupe une arrière-boutique plus proche d'une alcôve que d'une véritable pièce. Une petite table Louis XV est renversée sur le côté. Le cadavre de Delmont trône dans un magnifique fauteuil Voltaire. Sa gorge, entaillée sur une dizaine de centimètres, a saigné abondamment, offrant à l'ancien universitaire un plastron rouge carmin. À ses pieds, reposent deux doigts coupés, cernés par une mare de sang coagulé. Autour de cette scène macabre, un technicien se tortille dans le réduit afin de recenser les détails utiles à l'enquête. *A contrario* de l'échoppe, aucun objet n'encombre l'espace. Nul dossier ne traîne sur le sol. Delmont siégeait derrière une desserte uniquement dédiée à un vieux téléphone de l'époque des PTT. De nombreux brocanteurs méprisent la modernité... En cela, ils sont comme leurs possessions : hors du temps...

Le regard de Righini se pose sur le visage du défunt. Ses traits témoignent d'une terreur indicible. Un double menton conséquent ourle la plaie béante de sa gorge. L'individu semblait à bout de souffle, la figure gonflée par un alcoolisme naissant. Jamelin tape sur l'épaule de son ami :

— Regarde, il a été torturé. Probablement par deux types. Au minimum ! L'un se tenant dans son dos, l'autre lui maintenant le bras sur la table. En se débattant, Delmont a dû la renverser. Une horreur. Mais que voulaient-ils lui faire dire ?

— La réponse à ta question m'intéresse bougrement. Tu me transmettras sa téléphonie ?

— Bien sûr. Je vais visiter son appartement. Tu m'accompagnes ?

— Allons-y !

Les compères quittent le marché Biron. Suivis de Lou, en pleine conversation sur son Smartphone. La jeune femme reçoit d'innombrables appels d'ordre privé, ce qui agace prodigieusement son patron.

*

Parc naturel de la Brenne, cinq jours auparavant...

L'ensemble des grues vole désormais en direction du sud-est, sans doute vers l'étang du Grand-Brun. Leur nouveau terrain de jeux présente plus de trois mille étendues d'eau à conquérir. Un paradis pour ces magnifiques échassiers à l'envergure proche des deux mètres. À cette heure, le soleil s'est évanoui derrière l'horizon. Et les flammes enrobant la voiture s'éteignent. De la Mini, il ne reste qu'une carcasse métallique nourrissant encore quelques volutes de fumée. Une femme, vêtue d'un manteau de mi-saison, s'approche du véhicule. Elle frissonne, face à une fraîcheur qui reprend subitement ses droits : le brasier a achevé son œuvre. À l'intérieur du squelette d'acier, les sièges ont disparu ainsi que le revêtement de l'habitacle. À la place du conducteur, gît un corps calciné, recroquevillé sur un plancher recouvert de cendres, de plastique et de verre fondus. L'inconnue tousse, secouée par un spasme. L'odeur âcre de la chair brûlée l'oblige à reculer. Sous l'effet de la chaleur, le coffre de la Mini s'est ouvert. Il bée largement, offrant, à la vue de l'élégante créature, une autre dépouille carbonisée. L'horreur semble la fasciner un instant avant qu'une nouvelle quinte de toux ne la contraigne à s'éloigner. Définitivement ! Elle marche maintenant au milieu du chemin de terre où l'herbe dense évite que ses talons ne s'enfoncent dans le sol humide. Elle finit toutefois par ôter ses escarpins, pressée de regagner le domaine de Bellebouche...

³ *Le Musée Czartoryski.*

⁴ *Le château d'Immendorf.*

3

Véronique Balbo

Samedi 16 octobre 2021, 20 heures.

Righini est avachi dans le fauteuil en cuir de son salon. Un verre de rhum à la main. Les pieds posés sur la table basse, un coussin sous les fesses, il apprécie enfin de ne plus souffrir. Le premier répit de l'après-midi. Il vient de terminer le rapport hebdomadaire des ventes sur Internet. Ses équipes explorent le Web à la recherche d'œuvres volées. Après un soupir et une gorgée d'alcool, il s'adonne à son rituel favori, quasi compulsif : l'examen de ses collections. Ne souhaitant pas quitter le confort de son siège, il se contente de balayer du regard ses estampes et quelques fétiches africains. L'homme se souvient des achats de chaque objet : le lieu, les circonstances, l'origine voire, parfois, le parcours de certaines pièces qu'il a réussi à esquisser avec une patience infinie. Il adore établir des filiations, connaître quels collectionneurs l'ont précédé dans l'acquisition de telle ou telle œuvre. Ainsi, il leur construit une histoire à l'instar des êtres humains. En fait, Righini céderait volontiers à des croyances animistes,⁵ se répétant à l'envi la phrase de Lamartine : *Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?*⁶ Sans pourtant s'avérer dupe de la raison de ses passions. Au plus profond de son âme, ses possessions exorcisent son immense solitude. Un père disparu, une absence de fratrie, des relations féminines éphémères et superficielles l'on conduit à constituer, peu à peu, cet univers figé. Nulle fortune personnelle n'est à la source de ses biens, seules une ténacité hors pair et de vastes connaissances lui ont permis de les regrouper.

Le hululement d'une chouette, provenant de la lisière de la forêt, l'arrache à ses pensées. Depuis son emménagement, il s'est habitué à la présence de l'oiseau. Il a appris à apprécier son cri : ce chant que les

anciens percevaient comme un mauvais augure. Sa mère se signait quand elle l'entendait.

Par-delà la baie vitrée, règne l'obscurité. Le flic déteste cette période. Cette nuit, le passage à l'heure d'hiver marquera le début de sa neurasthénie saisonnière. Righini est un esseulé qui a besoin de lumière. D'où la nécessité du rhum dès l'apparition du crépuscule...

Il s'apprête à s'emparer à nouveau de son verre lorsque la sonnerie de son téléphone retentit. L'appel émane de son confrère de Saint-Ouen :

— Salut Marc ! Ça va ?

— Bonjour Antoine ! Tu es de permanence ?

— Non, je suis à un foutu congrès en Normandie. Je ne voulais pas y aller mais la hiérarchie ne m'a pas laissé le choix.

— Ah, merde ! Je te plains.

— Tu peux. J'ai obtenu la téléphonie de Paul Delmont. Tous ses appels reçus et émis en l'espace de deux mois sont géolocalisés. Je te l'envoie par mail ?

— S'il te plaît, oui ! Je vais la passer à la moulinette...

— OK, c'est parti ! Bon week-end !

— Courage et merci !

L'homme raccroche. Righini se penche afin de saisir l'ordinateur portable posé à ses pieds. Depuis sa sortie de l'hôpital, la douleur l'oblige à mettre ses éventuels besoins à portée de main.

Le courriel est parvenu dans la messagerie. Il l'ouvre puis étudie les noms des correspondants de la victime. Au regard de chaque patronyme, les adjoints de son collègue ont mentionné la profession et le bornage des individus. Delmont avait un usage modéré du téléphone : un classique chez ce type de personnage posant la discrétion comme postulat. Sur les deux dernières semaines, le flic note un appel à un médecin, un autre destiné à une charcuterie. Suivent trois contacts commerciaux émanant d'un *call center* établi hors de France. Rien de notable. Seulement cinq échanges les jours précédant le meurtre. Soit l'antiquaire disposait d'un deuxième téléphone, soit il appliquait à la lettre son principe de vie. La seconde hypothèse séduit le flic, d'autant que les puces de Saint-Ouen favorisent les relations clandestines où le face-à-face prévaut. Enfin, la fouille de l'appartement du défunt n'a permis nulle avancée. Pas de Smartphone dissimulé ou de correspondances suspectes sur l'ordinateur. Rien ne doit

suggérer une possible malversation... Righini le sait : il s'agit de la condition *sine qua non* d'une réussite sur le marché de l'art. Alors ? Le policier remonte la liste des communications. Singulièrement, la stratégie du vieux trafiquant semble basculer entre les 5 et 7 octobre. Le 5, une femme a joint l'antiquaire. Une certaine Véronique Balbo... Delmont l'a appelée le lendemain et le surlendemain. Dans l'intervalle, il a composé un numéro attribué à un téléphone prépayé, impossible à identifier. Il a renouvelé cet appel le 7 dans l'après-midi, à 16 h 21. Le bornage indique qu'il se trouvait près de Versailles. Quant à la personne qui l'a contacté –

Véronique Balbo – l'équipe de Jamelin l'a située. Elle est domiciliée à Lancosme, un lieu-dit proche de Châteauroux, dans l'Indre... À trois cents kilomètres de la capitale. Cette soudaine activité alerte le flic car elle brise les habitudes de la victime. Sur le mois de septembre et le début d'octobre, sa téléphonie relevait de la rareté. Cet épisode de rupture doit être signifiant. Il n'a probablement aucun lien avec le crime mais il peut révéler une éventuelle transaction. Pourquoi désire-t-on parler à un antiquaire parisien, véreux de surcroît, du fin fond de sa province ? Si ce n'est pour lui vendre un quelconque objet...

Le flic s'empare de son Smartphone et rappelle Jamelin :

— Je t'écoute !

— Delmont a communiqué plusieurs fois avec une dénommée Véronique Balbo. Vous avez enquêté sur elle ?

— Pas encore...

— Je peux m'en charger ? Je soupçonne une tractation...

— Pas de soucis. On est débordés. Tu me tiens au courant ?

— Je reviens vers toi dès que j'ai du nouveau...

⁵ Conception générale qui attribue aux êtres de l'univers, aux choses, aux éléments, une âme analogue à l'âme humaine.

⁶ Alphonse de Lamartine : Harmonies poétiques et religieuses, recueil poétique paru en 1811.

4

Les meurtres de l'étang

*Je sombrais avec elle dans l'eau plombée d'un étang triste,
une pierre au cou.*

Julien Gracq – *Le Rivage des Syrtes*.

Le flic a avalé la dose maximale d'antalgiques afin d'échapper à la douleur, le temps du trajet. Parti vers 8 heures du matin, il vient de pénétrer dans le parc naturel de la Brenne. Déjà, les premiers étangs apparaissent sur le côté gauche de la chaussée. La départementale est déserte. Le tableau de bord affiche une température de sept degrés. Le ciel bleu réjouit le conducteur : la belle lumière d'automne irradie la lisière dorée des bois. Depuis quelques jours, les arbres ont revêtu leur parure aux couleurs chaudes. Un ultime chatoiement qu'il convient d'apprécier. En approchant de Lancois, le GPS invite Righini à obliquer vers la droite, sur l'impasse de la forêt. Véronique Balbo habite une maison campée sur une rive de la Claise. Un cours d'eau mineur qui traverse la région. Le flic se gare dans l'allée conduisant à la demeure. Curieusement, les volets sont fermés. En descendant de voiture, il aperçoit un ruban rouge collé sur la porte. Un ruban qu'il connaît bien, marqué de l'inscription suivante : *Ne pas ouvrir. Scellé judiciaire*. Un carton jaune, maintenu par l'adhésif, le renseigne. Il indique le service à l'origine de la démarche. En l'occurrence, la gendarmerie de Châteauroux. Le motif est également précisé : *Enquête*

criminelle. Le scellé a été posé le 10 octobre, la veille du meurtre de l'antiquaire et trois jours après sa dernière communication avec Véronique Balbo. Mortelle coïncidence ? Le premier réflexe du flic est de s'emparer de son téléphone mais il suspend son geste...

La préfecture de l'Indre doit être proche : autant se rendre sur place et prendre connaissance du dossier. Retour derrière le volant. La même lumière éclaire le paysage défilant le long de la départementale, toujours aussi déserte. Le GPS indique un trajet d'une vingtaine de minutes. La faim commence à tourmenter le flic lorsqu'il parvient à la gendarmerie de Châteauroux. Il est presque midi. D'emblée, le bâtiment lui déplaît. Une construction cubique sans aucun charme. Une immense antenne couvre le toit, deux barrières et un lourd portail métallique barrent l'entrée. Un univers qui évoque la guerre et non un lieu d'accueil pour d'éventuelles victimes... En empiétant sur le parking, les responsables du site ont rajouté un baraquement en préfabriqué, destiné aux visiteurs. Seul témoignage d'une volonté d'ouverture. Righini abaisse la vitre de son véhicule puis tend sa carte tricolore par la fenêtre. La caserne lui ouvre ses portes en émettant un insupportable grincement de métal.

Le flic se gare à côté du bâtiment. En claudiquant, il pénètre dans le sanctuaire. La douleur revient avec la rage d'un félin. Un sbire le reçoit, planté au milieu du couloir. Le policier résume les raisons de sa démarche. L'homme l'expédie dans le quatrième bureau de droite. Righini frappe sur un vantail en verre dépoli. Une voix douce l'invite à entrer. Une brune, à la coiffure en queue-de-cheval, le reçoit, debout derrière son poste de travail. La cinquantaine. Son visage, aux traits harmonieux, respire la tristesse. Est-ce dû aux cernes soulignant ses beaux yeux verts ? De petite taille, elle indique une chaise d'un geste de la main. Tout en se présentant :

— Adjudant Maud Solert.

— Marc Righini. Commandant à l'OCBC. J'enquête sur les trafics d'œuvres d'art.

La gendarme regarde avec curiosité ce géant qui s'assoit en grimaçant. Il dépose sa canne sur le sol, se redresse et fixe son interlocutrice.

— Je suis passé au domicile d'une certaine Véronique Balbo, à Lancosme. Les scellés m'ont conduit jusqu'à vous.

— Que lui vouliez-vous ?

L'adjudant préfère le laisser venir. Qu'il abatte ses cartes et qu'il formule sa demande ! Pas dupe de son petit jeu, le policier lui répond, un sourire aux lèvres :

— Un antiquaire, truand notoire, a été égorgé dans son magasin de Saint-Ouen. Au cours de la nuit du 11 au 12 octobre. Or, quelques jours auparavant, cet individu a échangé trois coups de fil avec ladite Balbo.

La locataire des lieux se penche sur son ordinateur, tapotant sur son clavier. Ses mains sont gracieuses et soignées. Le vernis rouge de ses ongles tranche sur le bleu de son uniforme. Obéissant à son vieux réflexe de célibataire, Righini compte plusieurs bagues sans percevoir d'alliance. Les yeux toujours rivés sur l'écran, la femme l'interroge de nouveau :

— Les appels ? À quelles dates et à quelles heures ?

— Elle l'a contacté le 5 octobre à 14 h 32. Il l'a rappelée le 6 à 17 h 50 puis le 7 à 12 h 40. Je vous livre tout ceci de mémoire. À une minute près.

En réalité, l'homme ne doute pas de l'exactitude de ses données. Il a l'habitude de connaître ses dossiers sur le bout des doigts. Aussi, sa prestation arracherait un énième sourire à son adjointe. Lou se régalerait de l'instant. Imperturbable, Maud Solert entre les informations dans son PC avant de se tourner vers son visiteur :

— Vous avez géolocalisé les communications ?

— Seulement celles de l'antiquaire. Il est à Saint-Ouen lors des deux premiers échanges. Le 7, il se trouve à Lancosme.

— Aux alentours de 12 h 40, c'est bien cela ?

— Oui !

Un silence s'établit, la gendarme paressant happée par ses pensées... Righini, commençant à piaffer d'impatience, reprend la parole :

— Vous me crachez le morceau ?

La femme sourit avant de se décider :

— Le cadavre de Véronique Balbo a été retrouvé dans le coffre d'une voiture carbonisée. Avec un autre corps, recroquevillé à l'emplacement du siège conducteur. Le véhicule a été découvert le 8 au matin par un promeneur. Au bord de l'étang de Bellebouche. Un plan d'eau situé à une dizaine de kilomètres de Lancosme. Dire que j'attends la téléphonie des victimes depuis plus d'une semaine et vous, vous m'en servez une partie sur un plateau...

— Le privilège de la capitale. Nos juges ont le bras long. Vous connaissez le nom de la deuxième dépouille ?

— Une commerçante de Mézières-en-Brenne, âgée de 30 ans. Sans histoires. Nous l'avons identifiée rapidement car la voiture lui appartenait. Pour Balbo, l'affaire s'avérait compliquée mais sa fille a signalé sa disparition dès le lendemain. De surcroît, elle portait une prothèse à la hanche gauche. La tâche du légiste a été simplifiée.

— Des liens entre les deux femmes ?

— Pas que je sache. Les proches et les voisins sont formels : elles n'ont jamais été aperçues ensemble. Les messageries ne révèlent aucun contact... Vous comprendrez que j'attends impatiemment le relevé de leurs communications.

— Je vais m'en occuper. Comment ont-elles été tuées ?

— Concernant Véronique Balbo, le légiste a diagnostiqué plusieurs fractures du crâne. Des coups portés à l'aide d'une pierre. Un fragment, enchâssé dans l'occipital, le suggère. Quant à l'autre victime, elle présentait une fracture de l'os hyoïde : elle a été étranglée. Toutes deux étaient décédées avant que la voiture ne s'embrase.

— Pas de fumée encombrant les poumons ?

— Tout à fait ! Mais dites-moi ?

— Oui ?

— Votre antiquaire, il aurait pu tuer ces femmes ?

— *A priori*, non. Il ne possédait plus la force physique nécessaire même s'il faut se méfier de ce type d'affirmation. À quelle heure estimez-vous leur décès ?

Maud Solert consulte son ordinateur avant de répondre :

— Véronique Balbo est arrivée au restaurant du domaine de Bellebouche vers 13 heures. Elle en est ressortie après 14 h 37, heure à laquelle elle a payé l'addition. Ses relevés bancaires en témoignent. Une promeneuse, suivant le bord de l'étang aux alentours de 17 heures, n'a rien remarqué. En conséquence, elle est probablement morte entre le crépuscule et le milieu de la nuit. L'étude de son bol alimentaire ne peut nous offrir une fourchette plus précise.

— Donc, mon bonhomme n'y est pour rien. Sa carte SIM a borné aux abords de Versailles à 16 h 21. Il revenait, sans doute, à son domicile. Mais Balbo ? Qu'a-t-elle foutu dans l'intervalle ?

— Selon sa fille, elle avait pour habitude d’observer les oiseaux à la jumelle. Nous avons retrouvé sa voiture sur le parking du restaurant, sur la berge du plan d’eau. Donc, elle n’a pas quitté l’endroit entre son repas et l’instant de son décès.

Tenaillé par la faim, le colosse regarde sa montre. Une dizaine de secondes s’écoule en silence puis l’adjudant reprend la parole :

— Votre antiquaire, quel est son nom ? D’après vous, que venait-il faire à Lancosme ?

— Paul Delmont. Véronique Balbo souhaitait vraisemblablement lui vendre quelque chose...

— Delmont ? C’est curieux, cela me parle...

Retour vers l’ordinateur. Les ongles vernis tapotent le clavier. Au final, un sourire de satisfaction éclaire le visage de l’adjudant :

— Nous l’avons convoqué il y a trois mois. L’an dernier, le musée de Châteauroux lui a acheté un tableau douteux. Toutefois, l’homme a fourni des papiers validant l’origine de l’objet.

Righini se mord la lèvre inférieure. Agacé ! Comment son équipe a-t-elle pu laisser passer une telle information alors, qu’à cette date, le trafiquant était encore sous surveillance ? Ne voulant céder à la contrariété, il revient rapidement à l’affaire présente :

— La fille Balbo ? Pouvez-vous me donner ses coordonnées ? Je vais lui rendre visite.

— Soyez prudent. C’est notre principale suspecte. La veille des meurtres, elle s’est disputée avec sa mère. Or, une femme lui ressemblant a été aperçue sur le parking du domaine de Bellebouche, le 7 octobre vers 15 heures.

— Je vois ! Avant de la rencontrer, je compte déjeuner. Avez-vous un restaurant à me conseiller ?

— Oui, vous pouvez aller au grill de la rue de Notz. C’est à deux pas d’ici. Tenez-moi au courant de vos démarches.

— Bien entendu ! Je m’occupe de la téléphonie. Bon après-midi, Adjudant !

Maud Solert lui tend un papier en silence. D’une écriture nerveuse, elle a inscrit l’adresse de Lise Balbo, la fille de la victime. Righini se lève en grimaçant, la salue d’un geste de la main. Mais la gendarme est de nouveau happée par son quotidien. Son visage revêtant son masque de tristesse.

OceanofPDF.com

5

L'inconnue de la rue des rosiers

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant d'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime.

Paul Verlaine – *Mon rêve familial.*

Marché Biron, le soir du meurtre, 23 heures.

Une femme arpente la rue des rosiers. Les réverbères dévoilent par intermittence son élégance à la fois calculée et nonchalante. Elle est vêtue d'un long manteau évasé qui, déboutonné, laisse entrevoir une jupe de tweed de belle facture. La capuche de sa pelisse, bordée de fourrure, dissimule à dessein son visage. Elle ne révèle qu'une ample chevelure tombant en cascade sur un chemisier en dentelle.

Songeuse, la passante marche la tête baissée. Depuis son retour de province, les corps calcinés de l'étang hantent son esprit. La mort l'a toujours fascinée en tant que limite ultime. Elle se complaît à l'examiner au plus proche. Comme si elle frôlait un précipice ou déambulait sur les rails d'une gare du bout du monde. Ressentant dans sa chair les vibrations du métal causées par un train en approche.

Le jour du drame, elle avait observé Véronique Balbo, s'imprégnant de sa féminité, cherchant à la cerner, à la révéler malgré le fardeau des années. Elle lui imagina une existence, des amants, des joies et des désespoirs au

cours de ce déjeuner interminable au restaurant de Bellebouche. Assise derrière une table voisine, elle l'épia sans relâche. En dépit de son âge, Véronique restait belle et digne. Aussi, à cette heure, l'inconnue se remémore le drame. Les flashes se succèdent au fil de ses pas puis la femme soupire, lasse de ses obsessions. Elle serre la crosse du Beretta qu'elle cache au fond de sa poche.

Elle se méfie de Paul Delmont. Le vieux est capable d'un coup tordu. Elle l'a suivi lors de son escapade en Brenne, soucieuse d'identifier son ou ses contacts. Toutefois, à l'exception des meurtres, tout semble se dérouler correctement. L'antiquaire, fidèle à sa parole, lui a donné rendez-vous dans son antre de Saint-Ouen. Mais, à cette heure, l'accès au marché est verrouillé par une lourde grille de fer. Se répétant les consignes de Delmont, l'inconnue s'engage dans la rue Biron. Elle longe la clôture jouxtant les baraquements en tôle ondulée. Ayant parcouru les deux tiers de la voie, elle découvre une porte de garage entrouverte. Une entrée dédiée à l'approvisionnement. Se glissant sous le rideau métallique, elle parvient au royaume de la brocante. Ses boots à talons aiguilles écrasent désormais le tapis rouge de l'allée. Le repaire de Delmont se trouve à une dizaine de mètres. La porte de l'échoppe est entrebâillée et de la lumière fuse de l'arrière-boutique. L'antiquaire l'attend sans manifester trop de prudence. Une attitude qui agace l'élégante visiteuse. Elle pénètre dans le bric-à-brac, la main sur son arme.

Les lieux demeurant silencieux, elle appelle le propriétaire. Pas de réponse. Prenant garde de ne pas heurter le moindre objet, elle se faufile jusqu'à l'entrée du bureau. Plaquée contre la cloison, elle écoute. Rien ! Pas de signes témoignant d'une présence. Nerveuse, elle bondit dans l'alcôve, le Beretta pointé en avant. Delmont la contemple de ses yeux vitreux. Des bulles rosâtres perlent sur la plaie béante de sa gorge. En apercevant le sang qui macule le plancher, la femme recule. Son regard balaie la pièce.

Mis à part la table renversée et le téléphone, l'espace est vide. La mort, une fois de plus, l'hypnotise. Elle examine à nouveau la dépouille du vieux filou. Son plastron rouge carmin retient son attention. Il est décédé, elle est vivante. Son corps est flasque et laid. Elle, elle reste belle et désirable. Elle aime se convaincre que son pouvoir de séduction demeure. À sa plus grande joie. Étrangement, la vue du cadavre la rassure, la fortifie par le jeu des oppositions. En conséquence, elle agit avec méthode, sans émotion

apparente. Elle s'empare de son portable, composant un numéro familial. Son interlocuteur répond aussitôt :

— Tu les as ?

— Non, Delmont a été tué. Égorgé ! Rien ne traîne dans son bureau.

— Et la boutique ?

— Impossible de tout fouiller. Des vigiles peuvent arriver...

— OK, pars. Je préviens notre contact.

L'homme raccroche. La femme quitte les lieux, laissant, derrière elle, la trace d'un parfum. L'effluve subtil recouvre un temps l'odeur fétide du cadavre.

OceanofPDF.com

6

Lise Balbo

Châteauroux, dimanche 17 octobre.

La serveuse pose un café devant le policier, satisfait de son repas. Le colosse a déjeuné dans un coin de la salle, pouvant ainsi s'adonner à son occupation favorite : observer ses semblables. La petite table de bistrot qui l'abrite donne l'impression de vouloir s'écraser à chaque instant, tant la carrure de son hôte la domine. Tout en portant la tasse à ses lèvres, Righini jette un regard sur un couple qui a attisé sa curiosité. Les convives ont dû échanger trois à quatre mots depuis le début des agapes. Le visage de l'homme respire l'ennui tandis que la femme paraît perdue dans un abîme de réflexion. Le policier se plaît à les imaginer lors de leur première rencontre. Mesurant ainsi le gouffre d'un amour évanoui. Une autre façon de se rassurer, différente de celle de l'inconnue de la rue des rosiers : lui, il vit seul mais, du moins, rien ne se meurt. Étrange effet de miroir entre deux personnages que l'existence semble séparer.

14 h 30. Le parisien s'empare de son téléphone, composant le numéro de son adjointe.

— Je vous écoute, Patron.

— Lou, désolé de t'ennuyer un dimanche.

— Ça m'agace ! Mais bon ! Que puis-je pour toi ?

— En 2020, Delmont a vendu un tableau au musée de Châteauroux. Dès demain, renseigne-toi. Je veux tout savoir de l'œuvre en question. Tente de reconstruire son parcours. Analyse les comptes de l'antiquaire peu avant la vente. Il ne gardait pas longtemps ses pièces de valeur. Avec un peu de chance, nous pourrions identifier le propriétaire précédent.

— Sa seigneurie désire autre chose ?

— Oui, appelle le juge Valras. Il nous faut, en urgence, la téléphonie d'une certaine Véronique Balbo : un contact de Delmont. Comme lui, elle a été assassinée. En même temps qu'une commerçante du secteur. Une histoire bizarre. Demande à notre magistrat favori de joindre la gendarmerie de Châteauroux. Il doit réclamer l'ensemble du dossier. Je préfère que l'initiative vienne de lui : je me méfie des pandores. Là, je suis sur les lieux. Je tente d'apprécier le sens de ce nouveau meurtre...

— Tu rentres quand ?

— Peut-être demain. Au pire, mardi en fin de matinée.

— OK ! Bon dimanche et ne m'ennuie plus !

— Merci Lou ! Je suis toujours ravi de travailler avec toi.

Righini s'extrait de son refuge, lançant un dernier regard sur le couple désuni.

Lise Balbo habite un quartier résidentiel situé à moins de trois kilomètres du restaurant. Comme dans la plupart des villes de province, la circulation du dimanche s'avère fluide. Cinq minutes plus tard, le policier gare son véhicule devant une demeure bourgeoise divisée en appartements. Le nombre de boîtes aux lettres, plantées sur un côté du porche, en témoigne. Sinon, la maison reste l'archétype d'une bâtisse aisée de la Belle Époque.

À une trentaine de mètres de là, l'élégante de la rue des rosiers se dissimule derrière un platane. Depuis le début de la matinée, elle observe l'antre de Lise Balbo. En voyant le nouvel arrivant se diriger vers l'entrée, elle sort son téléphone de son sac. Les clichés s'enchaînent, traquant la silhouette du parisien. Qui ne s'aperçoit de rien. La traversée de la cour, garnie de graviers, et l'inévitable perron en pierre lui arrachent quelques grimaces. Le flic appuie plusieurs fois sur l'interphone placé à droite de la porte. Sans succès ! Il s'apprête à repartir lorsqu'une voix fatiguée l'apostrophe :

— Oui, que voulez-vous ?

— Police ! Je désirerais vous parler. Je viens de Paris...

Rusé, il souhaite se démarquer de la gendarmerie locale tout en suscitant la curiosité de son interlocutrice. Un tel trajet de la part d'un homme de la capitale suggère un motif impérieux. Le timbre féminin résonne une seconde fois tandis que l'huis se déverrouille :

— Premier étage à gauche.

Pour Righini, la montée de l'escalier relève du supplice. La douleur émanant de sa rotule fracturée électrise sa cuisse. Le flic peine à étouffer un gémissement et doit marquer une pause sur le palier intermédiaire. Lise Balbo l'observe du pas de sa porte. Proche de la cinquantaine, elle affiche un style bohème que les hippies de l'île de Wight n'auraient pas dédaigné. Un poncho de laine bleu surmonte un jeans troué sous les genoux. La femme reste indubitablement belle avec ses longs cheveux bruns descendant jusqu'à ses hanches. Son visage, étroit et étiré, peut-être un peu trop maquillé, ses yeux sombres et son teint trahissent une origine méditerranéenne. Débarrassée de la médiation de l'interphone, sa voix douce est revêtue d'un léger voile.

— Vos collègues m'ont interrogée à de multiples reprises...

Le nouveau venu la dévisage, en proie à un sentiment indéfinissable. Bizarrement, elle lui paraît familière comme s'il l'avait déjà croisée sur sa route. Une ultime pointe douloureuse l'extraît de ses réflexions. Appuyé sur sa canne, il la toise maintenant de sa hauteur.

— Je sais mais nous devons aborder un autre aspect de l'affaire. Je travaille sur les trafics d'œuvres d'art.

— Je ne vois pas ce que je peux faire pour vous.

— Puis-je entrer ?

La femme s'efface et le précède dans l'appartement. Un vestibule ouvre sur un petit salon fidèle au style de la demeure : un plafond haut perché, agrémenté de fioritures en plâtre ; un sol garni d'un vieux plancher et, ornant la cloison du fond, une cheminée en marbre gris. Lise Balbo a choisi un mobilier en rotin : un vaste canapé et deux fauteuils revêtus d'épais coussins bleus. La propriétaire des lieux semble affectionner cette couleur. Les murs sont parés de plusieurs tissus imprimés de provenance africaine. Sur invitation, Righini s'échoue avec soulagement dans l'un des sièges. Son hôtesse lui fait face, l'examinant à son tour. Perplexe... Le policier engage la conversation :

— Votre mère a-t-elle habité à Paris au cours de sa vie ?

— Absolument pas ! Elle a toujours résidé à Lancosme. C'est notre maison familiale... Pourquoi cette question ?

Dédaignant répondre, le flic poursuit son interrogatoire :

— Parlez-moi de sa vie ! Qu'a-t-elle suivi comme études et où ?

— Une licence de psycho à Poitiers. Elle a ensuite été institutrice au sein d'écoles privées. D'abord à Tours puis à Vendœuvres jusqu'en 2018.

Intelligente et forte de son expérience avec les gendarmes, Lise Balbo a compris qu'il s'avérerait inutile de questionner son visiteur. Autant attendre et le laisser venir...

— Et votre père ?

Le visage de la femme s'assombrit. Elle hésite avant de lâcher, d'un trait :

— Je ne l'ai jamais connu.

— Pardonnez-moi ! Votre maman possédait-elle des œuvres d'art : des tableaux, des sculptures ou autres pièces de valeur ?

— C'était une écolo qui ne s'intéressait qu'aux êtres vivants. Pour elle, le fait de posséder n'avait aucun sens.

Intérieurement, le flic sourit. Il n'était pas destiné à vivre avec Véronique Balbo.

— Vous partagez ce point de vue ?

— Non, j'aime les belles choses. Toutefois, je n'ai pas les moyens. Je travaille au service de l'état civil de la mairie. Je vous laisse imaginer le montant porté sur ma feuille de paie... Mais pourquoi êtes-vous là ? Je ne comprends pas votre démarche.

La curiosité l'emporte. Elle n'a pu se contenir plus longtemps. Righini sourit. Ses questions posées, il peut cracher le morceau :

— Deux jours avant son décès, votre mère a contacté un antiquaire parisien. Un type louche spécialisé dans le recel et la vente de faux objets d'art. Le matin du meurtre, son téléphone a borné aux alentours de Lancosme. Vraisemblablement, ils avaient rendez-vous. Cependant, il ne l'a pas tuée. Vers 16 heures, il approchait de Versailles. À part une transaction, je ne vois pas d'autres motifs pouvant les réunir.

— Quel est son nom ?

— Paul Delmont, cela vous parle ?

Lise Balbo hoche négativement la tête. Le policier se lève péniblement. Calé sur sa canne, il lui tend une carte de visite.

— Si un élément vous revenait en mémoire, appelez-moi !

La femme saisit le bristol, apprenant ainsi l'identité de son vis-à-vis. Immédiatement, son visage se décompose. L'incrédulité, une peur extrême puis la colère déforment successivement ses traits. Elle se rue sur la

cheminée, s'emparant du tisonnier. En marchant vers le flic, elle crache juste deux mots d'une voix blanche :

— Foutez le camp ! Ne revenez jamais ici !

Righini regarde son bras levé, brandissant l'arme improvisée. D'emblée, il sait qu'elle ne plaisante pas. Sa démarche n'étant pas officielle, il quitte l'appartement. En proie à une incompréhension totale.

L'homme parti, Lise Balbo s'effondre dans le canapé. Atterrée ! Que lui voulait-il après tant d'années ?

OceanofPDF.com

Lotta di popolo

Le lendemain, 14 h 30.

Righini conduit mécaniquement, comme hypnotisé par la monotonie de l'autoroute. Du moins, en apparence. Car ses pensées restent bloquées sur le déroulé des dernières heures. Le policier raisonne en boucle, happé par l'attitude de Lise Balbo. Il en est sûr, il ne la connaissait pas avant de la rencontrer à son domicile. L'homme a revisité son enfance, son adolescence, les affaires judiciaires qu'il a dirigées. Rien ! Aucun souvenir ne le rattache à l'employée de mairie. Alors ? Que signifie sa réaction à la vue de son nom ? Une question qui, la nuit durant, l'empêcha de dormir. Pourtant, il se sentait bien dans cette chambre désuète d'un hôtel de Châteauroux. Un petit univers chaud, douillet, le préservant de toute douleur. En revanche, ses premiers pas le torturèrent de manière indicible.

Ensuite, la matinée se révéla à la fois surprenante et décevante. Righini revint à la gendarmerie, désireux d'explorer la maison de Véronique Balbo. L'adjudant le mit dans les pattes d'un brigadier rébarbatif. Contente de se débarrasser du flic parisien ou dépassée par un quotidien chargé ? Le colosse ne put trancher. Il en retira un certain agacement, que la visite de la bâtisse ne fit qu'accentuer.

Un inconnu les avait précédés, opérant une fouille méthodique et ciblée. Tiroirs renversés, armoires vidées, lits retournés. Une quête effectuée pièce par pièce. Toutefois, le forban ne s'était pas épuisé car les propos de Lise Balbo s'avéraient exacts : les possessions matérielles n'intéressaient pas sa mère. Le voleur bénéficia ainsi du dépouillement ambiant. Le mobilier de la demeure, sa décoration, répondaient à un style minimaliste purement fonctionnel. Une parcimonie qui renseigna également le flic car elle éclairait les motivations du fouineur. Une maison encombrée de meubles et

d'objets n'aurait pas suscité une telle clairvoyance. La télévision, l'ordinateur, la chaîne HI-FI ayant été ignorés, Righini put éliminer un cambrioleur de peu d'envergure, motivé par des petits profits. Enfin, les cadres photos avaient été démontés. L'élément recherché devait être de taille modeste. Un document, une lettre...

Découragé, le flic s'apprêtait à baisser les bras lorsqu'il trouva une coupure de journal. Le rédacteur relatait l'affaire du musée de Châteauroux, soulignant le peu de scrupules de l'homme de Saint-Ouen. Ainsi, renseignée par l'article, l'institutrice avait délibérément choisi de contacter un personnage douteux. Afin de conclure une vente délictueuse ? Cette thèse séduit le policier et l'effraction de la demeure la conforte. Il ne peut cependant rejeter une autre possibilité : Véronique Balbo serait-elle la propriétaire originelle de l'œuvre du musée ? Auquel cas, comment expliquer la venue de Delmont, à Lancosme, des mois après l'acquisition suspecte ? Un différend ? Un chantage mené par la victime ? Non, l'éventualité d'une tractation reste plus crédible. Pour autant, justifie-t-elle une telle succession d'actes criminels ? Les assassinats de l'étang et du marché Biron sont-ils liés ou découlent-ils d'un pur hasard ?

Décidément, cette enquête s'avère d'une complexité inouïe. Une seconde série de questions se pose. Quelle est l'identité du cambrioleur ? Est-il lié de près ou de loin au meurtre de Delmont ou au double crime de l'étang ? Tout en méditant, Righini quitte la voie rapide à hauteur de Dourdan, à une cinquantaine de kilomètres de Paris. Un paysage familier défile maintenant devant ses yeux : celui de sa jeunesse. Il n'est pas revenu à Saint-Arnoult⁷ depuis l'enterrement de sa mère. Aussi redoute-t-il de pénétrer dans sa maison d'enfance. Le lieu est bardé de souvenirs qui ne peuvent, désormais, que raviver son chagrin. Ce décès maternel brutal, faisant suite à une bénigne intervention chirurgicale, sa propre blessure au genou l'accablent... Décidément, le crépuscule de sa carrière ne s'engage pas sous les meilleurs auspices. Triste journée d'automne où des brouillards tardifs nappent la petite citée. Sans en être conscient, le colosse devient, peu à peu, la proie d'une mélancolie inquiétante. La mâchoire crispée, il se gare à une dizaine de mètres de sa destination : une maison de ville encadrée entre deux autres demeures. La façade, de couleur ocre, est attrayante, typique de l'architecture locale. Par la double-fenêtre du rez-de-chaussée,

Righini aperçoit la lampe en pâte de verre des années trente que sa mère affectionnait. Le culte des objets fait parfois partie de l'héritage.

Le cœur serré, il déverrouille la porte et pénètre dans le salon. L'intérieur paraît piégé par le temps, un temps immobile car oublié. Le fauteuil de sa génitrice, plantée devant le téléviseur, symbolise à lui seul l'absence. À chaque fois qu'il lui rendait visite, il la trouvait tassée au fond du siège, regardant une émission à un niveau sonore insupportable. Son premier geste consistait à se ruer sur la télécommande afin de baisser le son. Sourde et vivant isolée, sa mère rejetait toute solution auditive.

Righini pose son sac de voyage, se débarrasse de sa veste avant d'emprunter l'escalier de bois. Il dédaigne le palier immédiat, débouchant sur la chambre maternelle et une salle de bains. Il a décidé de débiter son tri par le deuxième étage, un grenier aménagé où sa mère a accumulé nombre de meubles remplis d'un fatras divers. Combien de week-ends lui faudra-t-il pour venir à bout de sa tâche ? Il veut vendre la maison, préférant rompre avec le passé. Caressant, ainsi, l'espoir de se préserver...

Deux heures s'écoulaient où le pouvoir émotionnel des objets s'exprime pleinement. Des lettres, des coupures de journaux, révélant des fragments d'existence, arrachent des larmes à cette force de la nature. Le décès des parents brise le sentiment d'immuabilité qu'ils portaient. Étant toujours présents depuis l'enfance, ils forgent l'idée d'une permanence.

Le flic est assis à même le sol, un tas de papiers froissés sur sa gauche, une pile de dossiers à étudier sur sa droite. D'anciennes factures croisent des relevés de compte, des notices d'appareils ménagers obsolètes.

La dernière chemise vidée de son contenu, il se relève. La première armoire n'abrite désormais qu'une boîte métallique entourée d'une ficelle. Le policier s'en empare puis se rassoit. Le couvercle soulevé, un vif émoi le secoue. Sans doute le plus violent depuis son arrivée. Car le réceptacle contient des objets appartenant à son père, ce père disparu subitement, en 1973. Parti avec une *créature*, selon son épouse légitime... Apparaissent, mêlés, des insignes issus de son service militaire, de vieilles photos où il pose devant la maison. Une carte témoigne de son affiliation au vélo club local. Une seconde, rédigée en italien, précise qu'Alessandro Righini adhéra à l'*Organizzazione Lotta di Popolo*. Perplexe, le policier se saisit de son Smartphone. La réponse fuse, terrassant le colosse. L'OLP était un groupe politique extrémiste. Ses membres alliaient désir de révolution et

idéaux d'extrême droite. En clair, son père était un fasciste, un néofasciste...

[7](#) *Saint-Arnoult-en-Yvelines.*

[*OceanofPDF.com*](#)

8

L'amante des jours de pluie

L'œil d'une amante ressemble à l'œil d'une mère.

Victor Hugo – *Han d'Islande*.

Lotta di popolo.⁸ Ces mots poursuivirent Righini une partie de la nuit, le reportant à l'époque de son adolescence. Il revisita ces années terribles où, comme tout orphelin, il magnifiait ce père disparu, lui inventant de formidables aventures aux quatre coins de la terre.

À 12 ans, il ne pouvait se satisfaire de l'explication sordide de sa mère. Il lui fallait plus de panache, désireux de transcender cette absence le marquant au fer rouge. Ses amis partageaient un sport, une passion quelconque en famille. Lui, non ! Il se sentait désespérément seul, face à une femme effacée ruminant l'échec de son mariage.

Sa découverte brisa l'image paternelle fantasmée. Choqué par sa trouvaille, il quitta la maison de Saint-Arnoult. Parvenu à son domicile, il eut besoin de plusieurs apéritifs et de la contemplation maniaque de ses collections avant d'oser quelques recherches sur l'organisation. Créée le 1^{er} mai 1969 à Rome, elle s'inspirait du national-socialisme et s'appuyait notamment sur des références à *Mein Kampf*. Antisioniste et anti-impérialiste, elle prônait une sorte de troisième voie politique rejetant à la fois le capitalisme libéral et le communisme. Selon ses adeptes, la force révolutionnaire devait émerger des peuples du tiers-monde et non de la

classe ouvrière. En conséquence, *Lotta di popolo* était souvent qualifiée de groupe nazi-maoïste. Pour Righini, de quoi reprendre du whisky et se replonger dans l'étude de ses collections.

Malgré cette échappatoire, il ne cessa de se répéter à l'envi qu'il refusait toute violence, qu'il ne pouvait croire en l'existence d'un ordre hiérarchique naturel. Les idéaux du fascisme piétinaient ses convictions les plus profondes. Vers minuit, la fatigue eut raison de sa révolte. Il s'endormit dans son fauteuil, bercé par le cri lancinant de la chouette.

La nuit fut courte et peu réparatrice.

*

En ce mardi matin, son abattement se double d'une migraine, capable de lui faire oublier sa blessure au genou. Bizarrement, une douleur peut parfois en atténuer une autre ! Son café terminé, ses antalgiques avalés, Righini jette un coup d'œil à sa montre. 8 h 40 ! Il compose le numéro de son amie, de son amante des jours de pluie, comme il la nomme. Une personne soucieuse de son indépendance. Elle ne tolère la venue de Marc que les soirs où la météo est exécration. *De facto*, le flic n'apprécie que relativement l'anticyclone des Açores. Toutefois, l'agilité intellectuelle de Corinne, l'étendue de ses connaissances, compensent partiellement ces restrictions. Righini savourent les longues conversations qui ponctuent leurs rencontres. Même si ces instants ne le détournent pas de son sentiment de solitude. Néanmoins, dans l'immédiat, son amie représente une ressource indéniable. Elle est historienne, spécialiste de la police et, notamment, des Renseignements généraux. Elle décroche à la cinquième sonnerie. Un exploit de la part d'une femme susceptible d'égarer son téléphone plusieurs fois durant la journée.

— Bonjour, Marc. Tu dois frétiller depuis l'aube pour me joindre si tôt ?

— J'ai besoin de toi.

— Si c'est d'ordre sexuel, ce n'est pas le moment.

— Ça, je le sais. Tu es prévisible ma chérie.

— Accouche, je suis pressée. J'ai cours à la fac.

— Pourrais-tu aller aux archives nationales ? Je recherche des renseignements sur un néofasciste actif au début des années soixante-dix.

— Appartenant à quel groupuscule ?
— *Lotta di popolo*. Cependant, l'homme est français.
— Peu importe, l'organisation dont tu parles avait des ramifications sur notre sol. À travers *Ordre nouveau*⁹ ou le mouvement *Pour une jeune Europe*.¹⁰ Donne-moi le nom qui t'intéresse ?
Le flic hésite, se mord la lèvre puis se jette à l'eau :
— Alessandro Righini.
Une trentaine de secondes s'écoule.
— Il s'agit de ton père ?
— Oui ! Je suis passé à Saint-Arnoult. J'ai trouvé sa carte d'adhérent.
— Mon Dieu...
— Je ne parviendrai jamais à vider la maison. Je n'en ai pas la force...
Et maintenant, je redoute d'exhumer d'autres secrets...
— Je viendrai avec toi. Je dois raccrocher. Je t'embrasse !

Righini a le regard vague. Les cinq cent mille euros de son héritage l'inquiètent. Car l'idéologie prônée par son père questionne sur l'origine de ce pactole. D'où cet argent peut-il provenir ? Serait-il le fruit d'une magouille politique inavouable ? Ravi de cette manne providentielle, l'homme a eu la faiblesse d'ignorer la question. Trop longtemps... Car, désormais, l'affaire se teinte d'une couleur inquiétante. Seule petite joie en ce début de matinée, Corinne semble prête à l'accompagner à Saint-Arnoult. Cette femme fragile, borderline, capable de sombrer dans des abîmes émotionnels terrifiants, reste présente à ses côtés. Certes, de manière aléatoire mais elle constitue son seul point d'ancrage.

En soupirant, le colosse se lève, désireux de se préparer une seconde tasse de café. La sonnette de la porte d'entrée l'en empêche. Par le judas, il aperçoit une Lou pimpante, trépignant d'impatience sur le palier. Vêtue d'une jupe courte, d'un pull à col roulé et d'un manteau de peau, la fringante capitaine pénètre dans le vestibule, bousculant son patron :

— Prends ta canne. Je t'emmène en balade.
— Que se passe-t-il ? Je voulais boire un café...
— Pas le temps. J'ai eu un appel du commissariat de Saint-Ouen. L'adjoint de Jamelin... Ton pote bedonnant est injoignable. Or, son équipe a découvert que Delmont possédait une résidence secondaire. En fait, la

propriété est enregistrée au nom de sa fille. Malin, l'antiquaire. Bref, ils nous attendent... On trouvera un bistrot à mi-chemin...

Au-delà des circonstances, la jeune femme adore brusquer son chef qu'elle juge trop indolent. Habitué, le flic bougonne mais s'exécute. Tout en s'informant...

— Où allons-nous ?

— Tu ne vas pas le croire. Le bonhomme s'est dégotté une maison à Barbizon.¹¹

— Sûrement une piste intéressante...

— J'en suis persuadée. Allez, viens. Dépêche-toi !

Une heure plus tard, le véhicule de police fonce sur l'autoroute A6. Lou conduit nerveusement, fidèle à son tempérament. Entre les coéquipiers, les échanges restent rares ; Righini se remettant de ses abus de la veille, la flic répondant à ses sempiternelles conversations téléphoniques. Elle reprend toutefois la parole en approchant du célèbre village, ayant épuisé son quota matinal de correspondants :

— Le magistrat m'a envoyé le dossier Balbo. Un détail me gêne. Pourquoi la pauvre femme a-t-elle été enfermée dans le coffre de la voiture ?

— Oui, c'est troublant. Peut-être que l'assassin, en la cachant, nous signifiait qu'elle était étrangère à son histoire. De façon inconsciente, bien entendu.

— C'est possible. Ainsi, la véritable cible du meurtrier serait la commerçante. Sa dépouille se trouvait à la place du conducteur...

— L'hypothèse paraît séduisante. À propos, tu as obtenu les relevés téléphoniques ?

— Oui, le juge a fait très fort, conforme à sa réputation ! Je les ai transmis à la pétasse de Châteauroux. Pas aimable, la nana... Comment s'appelle-t-elle ? Maud... ? Maud quelque chose...

— Maud Solert. Notre collègue a un problème : son visage est empreint de tristesse.

— Je vois ! L'adorable commandant de l'OCBC veut jouer les saint-bernards. C'est cela ?

— Ne commence pas ! Tu m'avais promis un café.

— Plus tard, on arrive !

Righini apprécie la personnalité pétillante de son adjointe, lui pardonnant sa familiarité abusive. À cet égard, Il fait preuve d'une tolérance excessive, révélatrice de ses faiblesses. Son corps massif, son physique volontaire masquent une psyché fragile.

Les derniers kilomètres se déroulent en silence. La voiture parvient à destination par le chemin de bornage de la forêt de Fontainebleau. Les gyrophares zèbrent la façade d'une demeure sans prétention. Une bâtisse à pignon des années trente aux tuiles recouvertes de lichen. L'assistant de Jamelin, un grand maigre au visage avenant, dénommé Gérard, accueille ses confrères avec chaleur :

— Venez ! C'est au fond de la propriété ! Une découverte qui va vous intéresser...

Lou se précipite, laissant son patron claudiquer à travers le jardin. Un froid humide le fait frissonner. L'homme rêve de sa boisson chaude... Il ignore que l'idéologie qu'il déteste – le fascisme – va le percuter une seconde fois.

⁸ *Lutte du peuple.*

⁹ *Mouvement politique français, nationaliste et d'extrême droite opérant entre 1969 et 1973.*

¹⁰ *Mouvement nationaliste-européen fondé en 1962.*

¹¹ *Le lieu mythique de la peinture du XIX^e.*

9

Le Duce

Righini s'achemine vers le côté gauche de la maison. Une douleur indicible remonte le long de sa cuisse, lui brûle les reins. Mais il continue d'avancer. Il contourne un saule pleureur et débouche sur un jardin s'étirant en longueur. Les feuilles de l'arbre, jaunies par l'automne, dessinent un cercle chromatique sur la pelouse. Brisant la monotonie ambiante. Le policier entrevoit Lou et l'homme maigre examinant une parcelle du terrain bordée par une haie de lauriers. Mètre par mètre, le géant avance, mû par une volonté d'acier. S'appuyant sur sa canne, il tire sa jambe invalide derrière lui. Des milliers d'aiguilles lui percent la hanche et le dos. Lorsqu'il rejoint enfin ses collègues, il est livide. La sueur ruisselle sur son visage.

Un trou dans le sol, abrite une caisse de bois. Le couvercle a été arraché et gît sur un tas de terre. L'intérieur de la cache est garni de polystyrène, la préservant de l'humidité. La policière informe son chef d'un ton calme, rompant avec son agitation habituelle :

— Il y a des particules de peinture au fond.

Rajoutant à destination de Gérard :

— C'est caractéristique des œuvres anciennes. Parfois, la couche picturale se craquelle et s'émiette. Delmont avait enterré des tableaux. Probablement ceux que l'on recherche... Les coupables l'ont fait parler puis se sont rués ici pour saisir leur butin. C'est évident !

Righini interpelle le flic de Saint-Ouen :

— Vous avez visité la maison ?

— Oui, vous devriez venir.

Le duo suit l'homme maigre vers le garage. Un technicien en combinaison examine la porte. En quête d'empreintes. Le colosse s'arrête à sa hauteur. Interrogatif :

— Des résultats ?

— Des traces papillaires nombreuses. Appartenant certainement au propriétaire ou à l'un de ses proches. Avec un peu de chance, nous aurons aussi celles des coupables. La serrure a été fracturée.

— La demeure ? Vous avez fini ?

— Demandez à mon collègue. Il y était encore il y a cinq minutes.

Le trio pénètre dans l'appentis. Sans doute l'antre où l'antiquaire rénove ses œuvres. Du matériel de menuiserie côtoie l'arsenal nécessaire à l'encadrement et à la restauration de peintures. Des pots remplis de pinces, des bouteilles de vernis et des boîtes de tubes de couleur encombrant les étagères. Une forte odeur de térébenthine émane d'un établi occupant la longueur de la remise. De vieux châssis s'entremêlent dans un angle du mur. De multiples preuves d'une activité maintenant révolue. En contemplant l'endroit, Lou constate avec tristesse que les objets se figent au décès de leur possesseur. Bientôt la poussière scellera l'immobilité des lieux. La jeune flic s'abreuve de pensées dignes de son patron...

Empruntant un couloir sombre et étroit, les policiers parviennent dans un salon éclairé par une porte-fenêtre. Pas de technicien. La pièce est vide de toute présence. Elle se divise en deux parties fonctionnelles. Un coin télévision, meublé d'un canapé et d'une table basse, un espace bureau abritant un secrétaire et une bibliothèque. Des ouvrages sur l'histoire de l'art jouxtent des catalogues d'exposition ou de ventes aux enchères. Au mur, Lou compte une douzaine d'empreintes rectangulaires où la tapisserie n'est pas décolorée par la lumière du jour. L'adjoint de Jamelin, qui a suivi le regard de sa consœur, s'empresse de les commenter :

— Le ou les voleurs ont dû s'emparer de nombreux tableaux. Une véritable razzia...

Silencieux, le colosse examine la seule toile restante fixée au mur. Une œuvre déroutante, typique du futurisme italien. Un immense portrait de Mussolini. En arrière-plan du dictateur, un entrelacs d'avions marque le mouvement. Contemporain du fascisme, ce courant artistique explorait un double aspect de la vie : la puissance de la foule – signifiée par des corps enchevêtrés – et le dynamisme foisonnant de la modernité.

Righini se tourne vers Lou, l'interrogeant d'un geste de la tête. La jeune femme a étudié cette école de peinture au cours de sa deuxième année de master. Aussi, elle relie immédiatement le tableau à un artiste nommé

Gerardo Dottori. Et d'emblée, elle envisage deux possibilités. Soit il s'agit d'une reproduction d'une huile de 1933, détenue, se souvient-elle, par un musée milanais, soit elle est confrontée à une variante exécutée par le peintre. Certains motifs sont parfois déclinés plusieurs fois. Les cathédrales de Monet en témoignent. Lou penche pour la seconde hypothèse :

— C'est un remake d'une œuvre célèbre revue par son concepteur. J'en mettrais ma main au feu : Delmont n'était pas homme à exposer une copie sur ses murs.

Ses propos se trouvent renforcés par la présence de trois châssis posés le long du mur. Ils portent les signatures de Matisse et de Chagall. Des faux réalisés par son ancien complice : Guy Roblès. Et ceux-là, il ne les a pas accrochés... D'ailleurs, le ou les voleurs n'ont pas été dupes. Ils ont délaissé les fac-similés et négligé la représentation du Duce difficilement monnayable.

Fière de son analyse, la policière apostrophe le flic :

— Qu'est-ce qu'il y a au premier ?

— Une salle de bains et deux chambres.

— Des tableaux ?

— Non.

— OK !

La jeune femme consulte son boss.

— Tu veux visiter l'étage ?

— Inutile.

Le géant reste désireux d'épargner sa jambe. Il se tourne vers le policier de Saint-Ouen :

— Notre équipe passera en début d'après-midi pour emballer les toiles et les emmener. Il faudra également mesurer la taille des traces sur les murs. Dans le cas où les tableaux réapparaîtraient. D'une façon ou d'une autre... Soyons optimistes !

Son vis-à-vis acquiesce et rétorque, soucieux de demeurer informé :

— Si vous trouvez une piste, pensez à moi !

Lou se charge de répondre :

— C'est la moindre des choses.

Elle salue son collègue en lui adressant un magnifique sourire. L'homme la regarde s'éloigner avec regret avant de reprendre l'examen des lieux. De son côté, le duo de l'OCBC traverse de nouveau la remise puis

regagne le jardin. Le technicien a disparu. En revenant vers la haie, Righini réexamine la cache creusée par Delmont. Campé sur sa canne, il semble plongé dans un abîme de perplexité. Intriguée, son adjointe se rapproche. Elle découvre un visage empreint d'une infinie tristesse. Mentalement, le géant revoit le portrait de Mussolini. L'image le taraude. Après quelques secondes, il finit par hausser les épaules tout en émettant un profond soupir.

OceanofPDF.com

Cléo de Mérode

L'inconnue de la rue des rosiers sort de la salle de bains. Seule une serviette de toilette s'enroule autour de son immense chevelure. D'une taille supérieure à la moyenne, très mince, son corps de liane semble susceptible de happer le moindre galant de passage. Le teint hâlé de sa peau trahit son ascendance méditerranéenne. À l'instar de Lise Balbo. Mais cette femme, plus jeune, offre un port altier, une posture volontaire s'opposant à l'apparence bohème de la fonctionnaire. Une aristocrate, sans doute. Une aventurière sûre de son fait. La chambre d'hôtel qu'elle a choisie concorde avec son attitude fière, conquérante, que sa nudité n'efface pas. Les boiseries peintes d'un gris discret, le lustre en cristal et le mobilier style empire tissent un écrin conforme à ses désirs. De surcroît, l'emplacement du palace s'avère idéal. À mi-parcours entre Châteauroux et la capitale... Au centre de la pièce, la nymphe paraît méditer un instant. Avant de s'asseoir devant la coiffeuse, près de la fenêtre. Le reflet qu'elle aperçoit dans le miroir la contrarie. Quelques rides et de rares cheveux blancs apparaissent çà et là. Toutefois, elle est surtout agacée par l'expression de lassitude qui marque ses traits. Elle le sait mais se l'avoue rarement : elle est à la croisée des chemins. Depuis l'adolescence, son milieu d'origine, les événements, leur enchaînement l'ont portée sans qu'elle ressente le besoin de se poser, de réfléchir au sens de sa vie. Un véritable tourbillon d'amants, d'amantes et de péripéties. Une existence de plaisir, de jeux dangereux et excitants. Et maintenant, les premiers assauts du temps la font hésiter. L'incertitude la saisit, le doute se généralise car ses propres agissements la questionnent. D'un geste nerveux, elle s'empare de son téléphone, composant le numéro habituel. Une voix d'homme, irritée, lui répond :

— Je suis occupé. J'espère que tu as de bonnes nouvelles...

— J’ai vu Righini. Je l’ai pris en photo et l’ai identifié grâce à des clichés du Web. C’est bien lui. On va avoir un flic de l’OCBC sur le dos...

— Où était-il ?

— À Châteauroux. Il rendait visite à la Balbo.

— Et ?

— Ça m’inquiète !

— C’est inutile. Il remonte simplement les contacts de Delmont. En ignorant le fond de l’affaire.

— Le lendemain, il a fouillé la propriété de Lancosme. Il cherche quelque chose. Je t’assure !

— Peu importe. Tu as une piste ?

La nymphe hésite, peu désireuse d’avouer son échec :

— Elles sont probablement dans la maison de Véronique. Mais où ? Je n’ai rien trouvé. Je suis passée avant Righini. Il a également fait chou blanc car il avait les mains vides en sortant de la bâtisse.

— En te poussant à croire qu’il y en avait d’autres, Delmont te faisait marcher.

— Non, il disait juste. J’en suis certaine. D’après lui, la Balbo était une femme avisée. Elle n’a pas tout liquidé.

— L’appartement de sa fille ?

— J’y ai pensé. C’est compliqué. Elle sort rarement de chez elle. Elle doit être en congés ou en arrêt maladie. À la suite du décès de sa mère... J’ai cessé ma surveillance. J’y retournerai jeudi ou vendredi.

— Sois prudente !

— Toi, tu en es où ? Tu dois identifier les tueurs de l’antiquaire. Ça devient urgent.

— Je vais relancer notre ami.

— OK, tu me rappelles ?

L’homme bougonne puis raccroche. La femme se lève, ôte la serviette qui lui enserme la tête. En la contemplant, un observateur averti songerait à ces mondaines de la fin du XIX^e siècle. Et plus particulièrement à Cléo de Mérode.¹² Sa magnifique chevelure bordait un visage à l’ovale parfait. Une beauté fascinante qui envoûta de nombreux artistes. Mais pour l’heure, une larme coule sur la joue de l’inconnue. Si les dernières années l’ont réjouie, son présent la questionne.

¹² *Danseuse et égérie célèbre de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e.*

OceanofPDF.com

11

Charles Martel

Une femme de pluie danse sur mes paupières.

Christophe Dauphin.

Righini est calé dans son fauteuil, la jambe sur la table basse. Lou l'a ramené à son domicile en fin de matinée puis est revenue avec des médicaments vers 15 heures. Des nouveaux antalgiques prescrits par sa sœur, médecin généraliste. Depuis, le flic somnole par intermittence, sans doute sous l'effet des cachets. Son téléphone a sonné plusieurs fois, ses interlocuteurs l'avisant du déroulé de l'enquête.

Le portrait de Mussolini et les faux réalisés par Roblès ont été déposés au laboratoire de recherche du Louvre. Les techniciens ont également prélevé les fragments de la couche picturale disséminés au fond de la caisse de bois. Sinon, les enquêteurs de Saint-Ouen ont passé la demeure au peigne fin mais n'ont trouvé aucun élément signifiant. Nulle trace des transactions effectuées par l'antiquaire. Pas de dossiers révélateurs. Néanmoins, la découverte de petites taches de sang suscite quelques espoirs.

Les macules imprégnaient le lé de papier peint situé sous l'emplacement d'un tableau dérobé. Delmont ou l'un des voleurs se serait-il blessé en manipulant la toile ? Sur un clou émergeant du châssis ? Pure hypothèse...

À la tombée de la nuit, le Smartphone du flic s'est manifesté une énième fois, le tirant de sa léthargie. Maud Solert l'informait de la garde à vue de Lise Balbo. Outre la dispute avec sa mère et sa présence sur le parking du restaurant, sa téléphonie a dévoilé l'existence d'un échange entre les deux femmes. Le même jour, vers 16 heures. Le portable de la suspecte bornait alors sur le secteur de Lancosme. Ainsi, elle bénéficiait d'assez de temps pour retourner à l'étang et commettre les meurtres. Et, au cours de ses auditions précédentes, elle n'a jamais mentionné cet appel. Selon l'adjudant, il paraît logique de l'interroger plus avant. Satisfait de sa volonté de coopération, Righini l'a vivement remerciée. Tout en étant alerté par la tristesse de sa voix. Si, lors de leur première rencontre, seul son visage exprimait la mélancolie, la tonalité de ses propos en témoigne en cet instant. Cette femme souffre. C'est indéniable.

Perplexe, le policier a ressassé la conversation pendant de longues minutes. S'alarmant pour son interlocutrice et questionnant le fond de l'affaire. Pourquoi Lise aurait-elle enfermé le cadavre de sa mère dans le coffre de la voiture ? S'il comprend la démarche des gendarmes, Righini ne croit pas en la culpabilité de l'employée de mairie. Sur la base d'une intuition, il se répète que cette histoire dépasse le cadre de Lancosme.

Un temps s'écoule où seules les ténèbres surgissent désormais de la baie vitrée. Émanant du coin opposé, la faible clarté d'une LED révèle la précieuse collection d'estampes. Dans ce clair-obscur, l'esprit du flic vagabonde en un univers à mi-chemin du rêve et de la réalité.

Il revisite les derniers souvenirs qu'il possède de son père. Des réminiscences cultivées au fil des années. Il revoit ce matin d'été où l'homme l'a embrassé avant de disparaître au volant de sa voiture. Il ressent l'odeur familière de son après-rasage. Sa mère les regarde par la fenêtre. La pièce se perd dans la lactescence de la lumière estivale puis les images s'évanouissent. La tête du colosse bascule sur le côté. Il sombre à nouveau dans un profond sommeil. Aussi, le grincement de la porte d'entrée ne l'atteint pas. Il ne perçoit pas les pas martelant le parquet du salon. Une main gantée se pose sur son épaule, le secouant légèrement. Ses paupières se soulèvent. L'amante des jours de pluie scrute son visage, en proie à une réelle inquiétude.

— Marc, tu vas bien ?

— Oui, mais les antalgiques m’endorment. Désolé, je ne t’ai pas entendue arriver.

— Tu m’as fait peur. Généralement, tu ne dors pas. Du moins, pas à cette heure. J’ai cru que...

Sa maîtresse s’interrompt, ne voulant prononcer les mots habitant sa pensée. Avec l’âge, l’idée de mort devient plus prégnante. Quant au flic, il préfère changer de sujet :

— Il pleut ?

— Bêta ! Je viens parfois te voir sans pour autant être déprimée. Tu exagères.

— À peine mais, quoi qu’il en soit, tu es la bienvenue. Pourrais-tu allumer le plafonnier, s’il te plaît ?

La femme s’exécute tout en enlevant ses gants. Elle retire ensuite son épaisse veste angora et son écharpe. L’historienne est frileuse mais cultive un juste équilibre entre confort et élégance. Sa jupe grise tranche sur ses collants de laine et son pull léger, tous deux de couleur marine. Des stilettos affinent une silhouette que de jeunes personnes envieraient. Moins âgée que Righini, Corinne est séduisante avec son teint pâle et ses longs cheveux roux. Lorsque le policier contemple son visage et, notamment ses yeux verts, il repense toujours aux tableaux de Rossetti.¹³ Elle partage avec la muse du peintre, Elizabeth Siddal, une étrange ressemblance.

— Marc, j’ai besoin d’un peu d’alcool. Un whisky te tenterait ?

— Oui. Peux-tu nous servir ? Je préfère éviter de me lever.

L’amante des jours de pluie s’empresse de partir à la cuisine, chercher de la glace. Elle revient avec deux verres puis s’empare de la bouteille. Se faisant, ses traits sont empreints de gravité.

— Mon chéri, je n’ai pas découvert de belles choses sur ton père.

— Tu es déjà passée aux archives ?

— Oui.

Le flic se tasse dans son fauteuil, sa compagne hésite. Finalement, elle opte pour une approche directe :

— Il a été condamné par deux fois. Pour violences volontaires en bande organisée. Ta mère ne t’en a jamais parlé ?

— Non, elle était muette sur le sujet. Il s’absentait régulièrement. Parfois sur de longues périodes. Je comprends à présent.

— Au-delà de *Lotta di popolo*, il fricotait avec une clique d'extrême droite, le groupe Charles Martel.¹⁴ Des radicaux issus, en partie, de l'OAS. Ils ont commis une vingtaine d'attentats contre des ressortissants ou des intérêts algériens. En 1973, l'année qui te préoccupe, ils ont fait exploser une bombe à Marseille. Bilan : quatre morts et vingt-deux blessés.

— Tu as la date précise ?

Corinne ouvre son sac, en retire un dossier. La réponse fuse :

— Le 14 décembre.

— Il avait déjà disparu. Au moins, je ne l'ai pas connu en tant qu'assassin.

Les héritages maudits s'avèrent difficiles à gérer. La fille d'Himmler n'a jamais renoncé au nazisme, prisonnière du culte de son père. À l'opposé, le fils de Martin Bormann¹⁵ est devenu prêtre. Si le fardeau du policier n'a rien de comparable, l'homme en reste néanmoins affecté.

La femme de la pluie regarde son amant avec tendresse. Elle avale une gorgée d'alcool avant de reprendre la parole :

— Il a quitté la maison à quelle période ?

— Le 12 juillet exactement. Ma mère le soulignait sur tous les calendriers des Postes. Je ne peux l'oublier.

La stupeur s'empare de l'historienne.

— Cette date, je suis certaine de l'avoir lue sur un document.

Elle se saisit à nouveau de son dossier, faisant voler les feuilles par son empressement et finit par retrouver l'information sur une photocopie marquée d'une croix.

— Ce n'est pas possible ! C'est incroyable ! Alessandro était sous écoute depuis de nombreuses semaines. J'ai ici plusieurs relevés émanant du Groupement interministériel de contrôle.¹⁶

— Si ma mémoire est bonne, à l'époque, il s'agissait d'une officine du SDECE...¹⁷

— C'est cela ! Parmi toutes les conversations enregistrées, de peu d'intérêt d'ailleurs, l'une est datée de ce 12 juillet. Consignée à 8 heures du matin. Un appel très court, provenant d'un dénommé Tommaso Gilberti... Je l'ai retenu car il reste énigmatique. Ton père doit chercher quelque chose ou des gens dans un bled paumé. Elle tranche avec les autres échanges qui relèvent du rendez-vous médical ou de simples relations de travail. Je te lis la retranscription :

- *Salut Alessandro ! Tu pars quand, à Lancosme ?*
- *Aux alentours de midi.*
- *J'espère que tu les retrouveras.*
- *J'ai bon espoir.*
- *OK, tiens-moi au courant.*
- *Tchao, Tommaso !*

Righini est hébété, il en renverse son verre. Le nom de Lancosme résonne à l'infini dans son esprit. Sa compagne s'assoit sur l'accoudoir du fauteuil, l'entourant de ses bras. Elle restera plus d'une heure à ses côtés puis l'abandonnera à ses tourments.

¹³ *Peintre anglais préraphaélite (1828-1882).*

¹⁴ *Groupe terroriste armé français d'extrême droite, actif de 1973 à 1991.*

¹⁵ *Le secrétaire particulier de Hitler.*

¹⁶ *Centrale d'écoute téléphonique de la région parisienne.*

¹⁷ *Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage.*

12

La maison du charbonnier

Impasse de la forêt, 10 heures du matin.

Planté sur le bord du chemin, Righini hésite, doutant de sa démarche. Il a déjà fouillé la maison de Véronique Balbo. Inutile de recommencer. Il a renoncé à prévenir l'adjudant : ses motivations relevant maintenant d'une dimension trop personnelle. Alors ? Que faire ? Son père n'a pas donné signe de vie depuis son départ pour Lancosme. Sa disparition est-elle liée à cette demeure ? Il a pu s'évanouir en un autre endroit, au cours d'autres circonstances. A-t-il rencontré une femme ainsi que le prétendait son épouse ? A-t-il tué quelqu'un ou commis un acte l'obligeant à fuir ? Sa violence naturelle peut le laisser penser. Dans ce cas, la concomitance des dates ne serait qu'une coïncidence. Les hypothèses s'enchaînent, déstabilisantes.

La réaction de Lise Balbo découvrant son patronyme établit un lien indéniable entre ces deux familles d'origine italienne. Est-ce lié au fascisme ? Aux individus ou aux objets qu'Alessandro devait retrouver ? Le colosse ne sait quelle décision adopter. À trois pas derrière lui, l'amante des jours de pluie consulte une tablette, appuyée contre la voiture. Elle a souhaité l'accompagner, consciente de l'enjeu. Frissonnant sous le froid mordant de la matinée, elle interroge le portail de l'IGN.¹⁸ En tant qu'historienne, elle étudie toujours l'environnement des faits qu'elle ambitionne d'approcher. Un vieux réflexe de ses années universitaires. Les événements du passé ne peuvent être appréhendés sans une prise en compte de leur topographie. Nombre de défaites ou de victoires militaires s'expliquent par la réalité du terrain. Ayant téléchargé la carte du lieu, elle se rapproche de son compagnon tout en l'interpellant :

— Marc, regarde. Il y a des ruines, à une centaine de mètres d'ici. Dans la forêt...

Il se penche sur l'écran et réagit immédiatement :

— Allons-y. On n'a rien à perdre.

— Attends ! Pas avec mes talons !

Righini sourit. La perspective de Corinne, embourbée au milieu du sentier, l'amuse.

— Tu as tes baskets dans le coffre. Tu les as oubliées depuis notre dernière balade.

Elle s'exécute. Le duo longe ensuite la bâtisse, atteignant une arrière-cour pavée de dalles disjointes. Sur la droite, un ancien poulailler, à moitié effondré, côtoie un abri où la victime entassait ses outils de jardin. Le policier l'a exploré lors de sa précédente visite. Une dizaine de mètres plus loin, un portillon ouvre sur la lisière de la forêt. Une allée sylvestre sinue entre des chênes envahis par le lierre. Déjà, un tapis de feuilles recouvre le sous-bois d'où émergent, de-ci de-là, des bouquets de fougères jaunissantes. En second plan, des lauriers sauvages luttent contre des enchevêtrements de ronces.

Les amants avancent lentement, manquant souvent de glisser sur le sol gorgé d'eau. Aucun chant d'oiseau ne vient troubler le silence des lieux. Corinne se recroqueville dans sa veste angora au fil de leur progression.

Après un détour du chemin, les ruines surgissent. Quatre pans de murs cernent un amas de tuiles et de poutres dévoré par la végétation. Sur la gauche, une croix de pierre domine deux tumulus qui questionnent l'historienne. Elle se saisit d'un bâton puis gratte le sol en plusieurs endroits. Sous la couche d'humus, des copeaux noirs et légers apparaissent. Se redressant, elle renseigne son compagnon, fière de son diagnostic :

— C'est une ancienne maison de charbonnier. Ils empilaient le bois, le recouvraient de terre avant d'y mettre le feu. Au bout de trois semaines, ils obtenaient du charbon.

Admiratif, le policier l'embrasse sur la bouche tout en la serrant contre lui.

— Je suis heureux que tu sois là. Viens, explorons le coin !

Ils contournent le bâtiment par un sentier désormais réduit à un trait brun serpentant parmi les broussailles. Corinne jure à de multiples reprises, des ronces griffant ses collants de laine. Righini l'apaise d'une voix douce :

— Je t’offre un repas dans le meilleur restaurant de Châteauroux. Ensuite, nous parcourrons les magasins. C’est promis !

La femme esquisse un sourire, connaissant son aversion pour ce type d’activité. Derrière un rideau d’arbres, d’autres ruines émergent, délimitant une clairière où une communauté devait s’affairer. Sur les vestiges lui faisant face, le couple aperçoit un amas de tôles ondulées couvertes de mousses. En s’approchant, des interstices permettent d’entrevoir ce qu’il recèle. Une carcasse de voiture gît sous la cache de métal, rongée par le temps. Des lianes aux tiges épaisses en témoignent. Elles s’enroulent autour des montants des fenêtres tandis qu’un buisson de ronces occupe l’intérieur du véhicule. Par endroits, la carrosserie s’effrite, délivrant des espaces où la végétation se glisse.

Le flic demande à Corinne de s’écarter. Avec précaution, il retire les tôles une à une, les laissant choir sur le sol. Parfois, le lierre l’en empêche comme si la plante parasite souhaitait préserver un quelconque secret. Malgré cela, Righini parvient à libérer le véhicule de sa gangue de fer. Sa silhouette lui est familière. À l’avant, sa calandre s’est effondrée mais les phares sont restés en place. Leur forme est ronde, caractéristique des véhicules d’une marque qu’il connaît bien. Le policier recule de quelques pas, désireux d’apprécier l’ensemble de l’épave. Car il hésite toutefois entre deux modèles des années soixante. La Simca 1100 et la Renault 16. Ces automobiles se démarquent de leurs contemporaines par la présence d’un hayon arrière, une innovation pour l’époque. Un coup d’œil sur son portable lui permet de trancher. Concernant la voiture au losange, le coffre s’inscrit dans le prolongement de la vitre arrière, traçant un trait rectiligne du toit au châssis. À l’inverse, sa concurrente offre une ligne brisée. Un angle obtus sépare le verre de la partie métallique. Or, le squelette de rouille qu’il contemple possède cette particularité.

C’est donc une Simca 1100 qui est garée en ces lieux depuis plusieurs décennies. Un fait d’autant plus troublant que son père en possédait une...

Il devient impératif d’identifier le dernier propriétaire de l’automobile. Malheureusement, les inscriptions minéralogiques ont disparu avec le temps.

Le flic se met à parcourir la clairière, cherchant un morceau de métal pouvant servir de levier. Corinne allume une cigarette dans le vain espoir de

se réchauffer. Observant la quête de son amant, elle ne peut s'empêcher de le questionner :

— Que fais-tu ? J'ai froid...

— Je dois forcer le capot. Sur le moteur, il y a une plaque avec un numéro. Elle me permettra de retrouver le nom du propriétaire.

— Tu crois que... ?

— C'est possible. Mes parents avaient le même modèle.

— Mon Dieu !

Les secondes s'écoulaient dans un silence absolu puis Righini revient, portant une penture arrachée à un volet. Il glisse l'une des extrémités entre le capot et le châssis et s'arc-boute sur son outil improvisé. De tout son poids. La ferraille cède, émettant un craquement sinistre.

Le flic se penche sur le moteur et découvre facilement la plaque d'identité de l'auto. La mécanique des années 60/70 était d'accès aisé, *a contrario* des voitures actuelles. Photographiant les numéros à l'aide de son téléphone, il transmet le cliché par SMS à Lou. Accompagné d'un commentaire impérieux :

URGENT : VOIS AVEC LE SERVICE DES MINES, JE DOIS CONNAÎTRE LE PROPRIÉTAIRE DU VÉHICULE. MERCI !

Une légère pluie s'abat maintenant sur les ruines. Se tenant par la main, les amants regagnent l'orée du bois.

¹⁸ Institut Géographique National.

13

Le sépulcre

Trois longues semaines se sont écoulées depuis la découverte de la voiture. Un intervalle de temps où, Righini, fébrile, remua ciel et terre afin d'accélérer les procédures. Si l'identification du véhicule s'avéra rapide et sans appel – il s'agissait de celui de son père – elle ne suscita pas l'ouverture immédiate d'une enquête. Une disparition datant d'un demi-siècle n'agite pas la justice. En conséquence, le flic dut faire pression sur un haut fonctionnaire, évoquant un possible *cold-case* lié à un groupuscule fasciste. Loin d'adhérer à l'argumentaire, son contact joua cependant le jeu. Par respect pour son interlocuteur. Il y a quelques années, il avait acquis des œuvres d'art sans trop se soucier de leur origine. Le policier lui évita une accusation de recel. Aussi, conscient de sa dette, l'homme obtint la nomination d'un juge en un délai peu commun. Et l'avant-veille, le colosse reçut enfin la commission rogatoire qu'il espérait. Car il reste convaincu que la dépouille de son père se trouve à proximité de la Simca.

Parvenu au domicile des Balbo, Alessandro a vraisemblablement été tué sur place. Ensuite, l'assassin a dissimulé la voiture parmi les ruines. Pour Righini, la fouille de la clairière s'impose. Et, lorsqu'il parvient à l'impasse de la forêt, il aperçoit, avec satisfaction, une pelleteuse dégagant l'accès à l'allée forestière. Des véhicules de gendarmerie encadrent la scène. L'adjudant Maud Solert l'attend, plantée au milieu du jardin. À son approche, elle l'apostrophe rudement :

— Je commence à me fatiguer de votre numéro de flic parisien. Nous nous crevons la paillasse, minés par des budgets lamentables et, vous, par un claquement de doigts, vous allez nous retourner le terrain. À la recherche d'hypothétiques tableaux ou de je ne sais quelle connerie. Je rêve...

Le géant sourit, magnanime.

— Je comprends votre agacement mais j'ai une conviction. Les raisons du meurtre de Véronique Balbo se trouvent dans le passé.

L'explication ne fait qu'exaspérer la gendarme. Elle lève les bras au ciel tout en haussant le ton :

— Nom de Dieu, la coupable, nous l'avons ! Et vous le savez. Les deux femmes se sont engueulées la veille. La victime souhaitant vendre la maison, la fille le refusant. L'après-midi, une personne ressemblant à l'employée de mairie est aperçue à proximité du restaurant. Dans l'heure suivante, Lise contacte sa mère. Son téléphone borne encore aux environs de l'étang. Que voulez-vous de plus ? D'ailleurs, elle s'est bien gardée de nous parler de cet appel...

Le policier se tait. Le duo accompagne l'engin de chantier qui chemine désormais au milieu du bois. Le sous-officier paraissant s'apaiser, Righini reprend la parole. Ses propos relèvent presque du murmure :

— Accordez-moi cette matinée. C'est le cadavre de mon père que je recherche...

La réaction de Maud est immédiate. Elle se tourne vers le flic, stupéfaite, ne sachant quelle valeur octroyer à cet aveu. Mais l'attitude grave du colosse la convainc. Le visage de la gendarme revêt alors une expression à la fois étonnée et douloureuse. Puis l'habituel masque de tristesse réapparaît. Le trajet jusqu'à la clairière s'effectue en silence ; les protagonistes cédant à leur drame personnel.

Parvenue sur les lieux, la pelleteuse dégage l'espace autour de la Simca avant d'araser le terrain sous l'œil averti de deux techniciens.

Une averse s'abat sur la forêt, semblable à celle du premier jour. Le géant pense à son amante, blottie dans sa veste de laine. Elle n'a pas donné de nouvelles depuis leur balade en pays de Brenne. Un comportement assez fréquent lié à sa bipolarité. Si elle sait témoigner d'attentions chaleureuses et aimantes, elle peut aussi disparaître pendant de longues périodes, décourageant ses partenaires successifs. Au fil des mois, Righini s'est plus ou moins accoutumé à ces escapades, les détestant parfois quand la solitude le ronge. Si la pluie persiste, elle resurgira, minée par le désespoir et en quête d'absolu.

Le flic frémit à plusieurs reprises, saisi par l'humidité ambiante. Les brumes matinales ne délaissent pas la clairière, enrobant ainsi le paysage dans une bulle ouatée. Le temps s'écoule, rythmé par les bips de l'engin qui

recule. De son côté, la gendarme a choisi d'arpenter les lieux afin de tromper l'ennui et le froid. Les deux enquêteurs se tiennent à distance l'un de l'autre. La pelleteuse longe un mur en ruines lorsqu'un technicien se met à crier, levant le bras. Le conducteur stoppe son moteur. Le silence est absolu.

Righini s'approche. Les scientifiques, à genoux, scrutent le sol. À cet endroit, l'humus se teinte d'une couleur blanchâtre, caractéristique de la chaux. Tandis qu'un pandore délimite le secteur, ses collègues grattent la terre avec des spatules. Meticuleusement. Au bout d'une dizaine de minutes, des ossements humains apparaissent, fortement dégradés. Une larme coule sur la joue de Righini. Ses pensées se brouillent. Des images du 12 juillet, ensoleillées et heureuses, se mêlent à la grisaille environnante. La voix de son père, celle de sa mère... Un kaléidoscope de souvenirs assaille le policier, le faisant vaciller. Maud lui saisit la main, lui murmurant à l'oreille :

— Venez, je vous invite à déjeuner.

Le duo s'éloigne, reproduisant la scène du premier jour. La veste angora et la jupe grise de Corinne ont simplement laissé la place à l'uniforme bleu de la gendarmerie.

14

L'aveu

*En regardant le mur, j'imagine à sa place, les grillages
ouvragés d'un parc abandonné.*

Yves Duteil – *Le Mur de la prison d'en face.*

Lou gare son véhicule sur le parking jouxtant le centre pénitentiaire de Châteauroux. Il est 10 h 30, ce mardi 9 novembre. Le ciel reste gris mais il ne pleut pas.

La jeune flic se remémore les consignes de son chef. Il l'a appelée la veille au soir, lui relatant les derniers rebondissements de l'enquête. Depuis la découverte de la dépouille d'Alessandro Righini, une priorité s'impose : faire parler Lise Balbo. Et répondre ainsi à la question primordiale : que s'est-il passé en cet après-midi du 12 juillet 1973 ?

Le policier a jugé opportun que la capitaine se charge de l'interrogatoire. Pour deux raisons. Primo, une femme est plus susceptible d'obtenir des aveux de la part de l'une de ses congénères. Secundo, Righini, du fait de son patronyme, nuirait au déroulé du face-à-face.

Le regard de Lou balaie l'enceinte de la prison. L'air d'une chanson lui revient en tête. Son père la fredonnait lorsqu'elle était enfant. Des bribes de paroles ressurgissent. Évoquant l'isolement des détenus, leur perception de l'au-delà des murs. Que ressent Lise Balbo, cloîtrée dans sa cellule ? Si elle est innocente du crime de l'étang – comme le pense le chef – cette femme

doit vivre un véritable drame. Elle vient de perdre sa mère au cours de circonstances horribles. Et la société lui offre l'enfermement en guise de réponse. Lou se retourne, scrutant l'horizon. Par la fenêtre, l'employée de mairie ne peut apercevoir que les toits d'un quartier pavillonnaire. Que des toits abritant des gens paisibles. Ce qu'elle était encore il y a plusieurs semaines...

Au fil des pas, rompant avec ses réflexions, la policière parvient devant l'interphone de l'entrée. Dès qu'elle appuie sur le sésame, une voix au timbre métallique la questionne. Son arrivée est surveillée. Ayant décliné son identité et le motif de sa présence, elle pénètre dans le sas de l'accueil. Un agent pénitentiaire lui ordonne, d'un ton morne, de déposer son sac et ses objets personnels sur un tapis roulant. Le tout disparaît, avalé par le scanner. Ensuite, les portes s'enchaînent les unes derrière les autres. Les serrures claquent sous l'action du poignet aguerri d'une jeune blonde, en pantalon et chemisier bleus. Lou suit sagement sa queue-de-cheval s'échappant de sa casquette d'uniforme. Après quelques dizaines de mètres parcourues le long d'un couloir sans fin, la surveillante l'invite à se glisser dans une petite salle. L'espace est meublé d'une table et de deux chaises. La voix de la matonne se révèle douce, presque chantante. Elle ne connaît pas l'ennui des vieux fonctionnaires :

— Vous m'appellerez quand vous aurez terminé. Je viendrai vous chercher.

Elle désigne une sonnette située à côté de l'interrupteur puis, pressée, s'éloigne d'un pas vif. Désormais seule, la flic compte les minutes qui s'écoulent, interminables. Elle commence à s'impatienter lorsque Lise Balbo apparaît par une porte opposée. D'un geste, son accompagnatrice lui propose de s'asseoir, avant de quitter la pièce, s'abstenant de saluer la visiteuse.

Lou observe la détenue. Elle a posé ses mains sur la table. Elles tremblent légèrement. Ses cernes et son teint pâle trahissent ses insomnies, ses doutes et l'angoisse qui doivent l'étreindre. L'employée de mairie est une femme défaite. Malgré cela, sa magnifique chevelure et la profondeur de son regard lui accordent toujours un charme magnétique.

L'adjoite du colosse hésite, revisite une dernière fois sa stratégie. Elle s'apprête à se jeter à l'eau lorsque son vis-à-vis la devance :

— Qui êtes-vous ? Vous n'êtes pas de la gendarmerie ?

— Capitaine Corlin de la police parisienne.

— Je n'ai pas tué ma mère.

— Je ne suis pas là pour ça.

Première étape enclenchée : déstabiliser la personne, la laisser un temps dans l'incertitude. Lou ne dit rien, se contentant de dévisager son interlocutrice. Les lèvres de Lise frémissent, son corps entier exhale la peur. Elle parvient cependant à lâcher quelques paroles :

— Vous êtes avec l'autre ?

— De qui parlez-vous ?

— Du flic qui est venu à mon domicile. C'est lui qui a tué ma mère. Je le sais.

— Pourquoi l'aurait-il fait ? Expliquez-moi !

La femme se tait, de plus en plus mal à l'aise. Nouveau silence, interminable, puis la policière avance ses pions :

— Que s'est-il passé le 12 juillet 1973 ?

Désarçonnée, Lise se dresse, criant et pleurant à la fois :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je n'étais même pas née. Vous voulez tous me rendre folle...

Lou frappe la table de son poing tout en répliquant durement :

— Asseyez-vous ! Vous savez très bien ce qui s'est passé ce jour-là. Arrêtez de mentir !

La capitaine se lève, faisant face à la détenue :

— Le 12 juillet, votre mère a tué un homme.

— Vous dites n'importe quoi !

— Nous avons trouvé une lettre où elle relate le meurtre.

Deuxième étape : le bluff. Faire croire à la personne que les flics détiennent l'essentiel.

Lou scrute le visage de sa proie. La femme baisse les yeux. L'officier de police porte l'estocade :

— Le cadavre... Celui de la maison du charbonnier. Nous l'avons découvert. Alors, je vous écoute !

Puis, en hurlant :

— Allez ! Accouchez ! Imaginez la dépouille d'Alessandro Righini qui a pourri pendant cinquante ans dans les bois... Ce n'est pas beau à voir et ne me dites pas que vous ne connaissez pas ce nom.

Lise s'effondre sur sa chaise, en larmes. En conséquence, son interlocutrice aborde le troisième stade de sa stratégie. Son ton devient amical :

— Racontez-moi ! Vous supportez ce fardeau depuis trop d'années.

Les sanglots secouent le corps de l'employée de mairie. Durant de longues minutes. Lou ne lâche rien :

— Parlez ! Cela vous soulagera.

Peu à peu, la respiration de la prévenue s'apaise. Elle relève la tête, fixant son interrogatrice. Le temps de l'aveu est venu :

— C'est mon grand-père qui a tué cet homme.

— Pourquoi ?

— Righini venait de violer ma mère. Elle avait 15 ans.

OceanofPDF.com

15

Une échéance troublante

*Si la vie s'était comportée mieux. Elle aurait divisé en deux.
Les paires de gants, les paires de claques.*

Maxime Le Forestier – *Mon Frère.*

Châteauroux, 12 h 30. Mercredi 10 novembre 2021.

Righini médite, un verre de whisky à la main. Il est de retour au grill de la rue de Notz. Peinant à digérer les informations de la veille. En quelques jours, son père idéalisé est devenu un fasciste et un violeur. On peut rêver mieux comme filiation ! L'ignorance était sans doute préférable mais, maintenant, il n'a plus le choix. Il doit aller au bout de l'affaire. Ne serait-ce que pour Lise Balbo.

Il fait la grimace en avalant une gorgée de malt. Il attend Maud Solert. Un regard sur sa montre l'avertit qu'elle est en retard. Face à lui, le couple de l'ennui est revenu. L'époux découpe son steak en silence tandis que la femme pianote sur son téléphone. En l'observant, le flic se remémore les paroles d'une chanson de Jacques Brel : *Elle vivra de projets qui ne feront qu'attendre. La revoilà fragile avant que d'être à vendre.*¹⁹ L'inconnue songe probablement à un ailleurs, à une nouvelle existence...

L'arrivée de l'adjudant met un terme aux spéculations du parisien. Il se lève, l'accueillant d'un sourire. Elle lui tend une main molle. Depuis la

découverte du cadavre, ils se tutoient mais Maud reste enfermée dans sa gangue de tristesse. Malgré leur rapprochement, il ne l'a pas questionnée. Le registre de l'intime réclame du temps. Il se contente pour l'instant de lui proposer un apéritif qu'elle décline. La commande des repas passée, il en vient à l'essentiel :

— Comme tu le sais, mon adjointe a rencontré Lise Balbo au centre de détention.

— Oui, j'ai vu ton mail. Elle est déjà repartie à Paris ?

— Hier soir ! Elle doit assurer le quotidien. Elle...

Righini hésite :

— ... elle a réussi à faire parler la prévenue.

— Eh ?

— Mon père a violé sa mère, ce fameux jour de juillet. Un monstre ! Il a abusé d'une fille de 15 ans.

— Mon Dieu !

L'arrivée de la serveuse offre un répit salubre à l'adjudant. Observant son vis-à-vis, elle prend la mesure de la révélation. Elle parcourt mentalement le dossier Balbo qu'elle connaît par cœur. Finalement, elle se lève, tout en s'adressant gentiment au colosse :

— Je reviens. J'en ai pour une minute.

Elle quitte le restaurant. Sur le pas de la porte, elle sort son téléphone, composant le numéro de la gendarmerie. C'est le planton de permanence qui décroche.

— Philippe ? J'ai besoin de vérifier un point. Pouvez-vous me donner la date de naissance de Lise Balbo ? Vous savez, l'affaire du double meurtre...

L'homme consulte son ordinateur puis lui délivre l'information d'un ton morne :

— 2 avril 1974.

— Je vous remercie.

Maud retourne dans la salle. En s'asseyant, elle pose sa main sur celle du flic, le dévisage à nouveau avant de lui adresser la parole :

— Commande du vin. Du rosé, s'il te plaît.

Righini s'exécute, perplexe. Jetant un ultime coup d'œil sur son collègue, la gendarme se jette à l'eau :

— Lise Balbo est née neuf mois après le viol.

Le parisien la regarde, abasourdi. La serveuse dépose le pichet sur la table. L'adjudant remplit les verres puis enfonce le clou :

— Marc, tu dois faire un test ADN. Nous avons celui de la suspecte. Nous pourrions comparer.

La terrible vérité percute le cerveau tourmenté du policier. En bégayant, il tente d'opposer un dernier argument :

— Ce... Ce n'est pas possible. Elle a dû... À la suite d'un viol, on se fait avorter...

— Peu probable à l'époque. *A fortiori* au sein d'une famille rurale, d'origine italienne et sans aucun doute catholique pratiquante. La concordance des dates est troublante. Et je ne vois pas la jeune Véronique folâtrer avec un autre mec, les semaines suivant son agression. Bien sûr, rien n'est certain mais tu dois en avoir le cœur net. Tu n'accepteras pas cette histoire en demeurant dans l'incertitude.

L'homme reste silencieux. Il a traversé les années en tant que fils unique, à demi orphelin depuis ses 12 ans. À ce jour, il s'avère incapable de gérer le deuil de sa mère et d'admettre le passé criminel de son père. Et, maintenant, il doit envisager l'existence d'une sœur, née d'un traumatisme et écrouée. Les événements fissurent l'esprit du colosse.

La suite du repas se déroule en harmonie avec le couple taiseux. Righini happé par ses pensées, Maud se drapant dans sa mélancolie. L'addition réglée, elle persuade le flic de se rendre à la gendarmerie. Elle l'entraîne vers sa voiture, le tirant par le bras. Image cocasse que cette femme menue, en uniforme, traînant derrière elle une force de la nature. De quoi perturber les passants !

Le policier ne reprendra vie qu'une fois le prélèvement ADN effectué. À l'instant où les dés sont jetés. Comme si, chez cet être fragile, la fatalité mobilisait un ressort intime ; une forme de résilience s'opposant à la puissance du destin. Aussi, il interpelle l'adjudant d'un ton déterminé :

— Maud ! Raisonnons logiquement. Nous connaissons désormais les circonstances du meurtre d'Alessandro. Il reste à élucider le but de sa venue à Lancosme.

— Je te suis !

— J'ai tendance à croire qu'il tentait d'obtenir quelque chose. À l'instar de Delmont qui le fera cinquante ans plus tard. Des actes criminels distants

obéissant au même motif. En conséquence, nous devons absolument identifier le ou les objets désirés.

— J'ai l'impression que tu pêches par excès de professionnalisme. À force d'enquêter sur des œuvres d'art, tu finis par croire qu'elles sont à l'origine de tous les comportements. Il s'agit sans doute d'un hasard. Le déplacement de ton père pouvait obéir à des raisons purement politiques.

— Certes, mais je persiste. L'antiquaire était l'homme des gros coups. À son âge, il ne perdait pas son temps en futilités. Selon moi, il a effectué ce trajet jusqu'à Lancosme afin d'obtenir un bien de valeur. Et, à partir de là, il n'y a que deux possibilités. Soit Véronique Balbo a acquis cet article au cours de sa vie, soit elle le détenait de ses parents. Je parie sur cette option.

Maud sourit, ravie de la résurrection de son collègue. Aussi, décide-t-elle d'approuver ses arguments :

— Admettons ! Comment comptes-tu résoudre l'énigme ?

— Il n'y a que deux pistes envisageables. Si Delmont a acheté un truc lambda, il en a peut-être été dépossédé par ses meurtriers. Nous devons les retrouver. Je vais mettre Lou à plein temps sur l'affaire. Sinon, il faut enquêter sur la famille Balbo.

— Là, je peux t'aider. Nous avons établi la généalogie de notre suspecte. Attends !

L'adjudant plonge dans son ordinateur. Intérieurement, Righini s'avoue admiratif. En obéissant à des procédures prédéterminées, les gendarmes réalisent des enquêtes très abouties, plus rigoureuses que celles des flics qui agissent souvent à l'instinct. Quelques secondes suffisent pour que Maud lui délivre les informations :

— La mère de Véronique Balbo, Maria Dellivomini est née à Milan le 5 janvier 1924. Quant au père, Serge, il a vu le jour en 1920 à Turin. Les deux sont décédés au cours des années quatre-vingt-dix et enterrés au cimetière de Mézières-en-Brenne.

— Dommage que le fichier des personnes nées à l'étranger²⁰ n'existe plus.

Cette dernière phrase arrache un sourire ironique à l'adjudant. Elle regarde Marc avec malice puis rétorque en baissant la voix :

— Tu crois cela ? Tu es bien naïf pour un flic de la capitale. Avant de restituer les documents, la plupart de mes confrères les ont photocopiés. Nous ne pouvons pas nous priver de tels renseignements. N'en déplaise aux

politiques ou à la CNIL. En revanche, je dois me charger de la démarche car, devant toi, ils nieront les posséder. Je vais faire le tour des unités environnantes. Sur la période qui nous préoccupe, le département de l'Indre comptait peu d'étrangers. Les fanatiques du fichage ont dû s'intéresser aux Balbo. Ma main à couper...

Ces mots conclurent leur échange. Maud raccompagnera le colosse à son hôtel qui quittera Châteauroux, peu de temps après.

¹⁹ Extrait de la chanson Orly composée et interprétée par Jacques Brel. 1977.

²⁰ Fichier comportant plus de 7 millions de fiches cartonnées. Géré par la gendarmerie, il fut abandonné en 2010.

Meurtres en banlieue

Le soir même.

Zone pavillonnaire de la région parisienne.

Les frères Quintin viennent de terminer leur dîner. Comme de coutume, l'apéritif s'est éternisé. La bouteille de pastis traîne sur la table. L'aîné, un torchon sur l'épaule, s'évertue à nettoyer une casserole en aluminium. De celles en usage au cours des années soixante. Le cadet, échoué sur sa chaise, allume une cigarette, peut-être la vingtième depuis l'aube. Il époussette quelques miettes accrochées à son paletot tout en regardant, d'un œil, le poste de télévision. L'heure est aux débats sur les chaînes d'information permanente. Énervé, le fumeur se met à gueuler sur un leader politique déclamant devant des journalistes. *Des pourris*, finit-il par marmonner après un flot d'injures. Une scène banale au fin fond d'une banlieue sans âme. Un véritable cliché !

Les Quintin : des anars proches de la quarantaine, spécialisés dans le trafic d'œuvres d'art. Tous les deux sont trapus, pansus et rubiconds, le crâne dégarni. Une allure de français lambda dont la seule passion serait le PMU.

Fait aussi notable qu'inquiétant, ces marginaux s'avèrent capables d'une rare violence. Aussi intense que soudaine.

Une pluie fine tombe sur le quartier mais l'air reste doux. Pas un bruit ne trouble le calme des lieux. Pourtant, un homme est arrivé par l'avenue de Buzenval. Avec son chapeau mou et son imperméable, il pourrait se glisser à merveille dans un vieux polar hollywoodien. Incarnant une sorte de détective privé usé par la misère et les années. Encore un stéréotype, conforme à ce décor de faubourg. Tout respire le scénario écrit par un auteur victime de ses représentations. Toutefois, la scène est bien réelle.

L'inconnu progresse le long d'une impasse. D'un pas hésitant. Il guette les numéros de rue souvent dissimulés par des haies mal taillées.

Dans la cuisine, l'aîné des Quintin a terminé sa corvée. Se baissant pour ouvrir le buffet, son visage se fend d'une grimace douloureuse. Plié en deux, son abdomen dilaté comprime ses poumons. Aussi, il se redresse vivement en quête d'oxygène. La face cramoisie, il parvient à poser une bouteille de cognac sur la table. Le fumeur, délaissant le petit écran, le tance avec ironie :

— Dis donc frangin, c'est la fête ce soir ?

— Tu parles ! Si la filière marche, on va se faire plein de pognon. J'ai envie de boire à cet enfoiré de Delmont. Paix est son âme !

Ses doigts boudinés se saisissent de deux verres à liqueur qu'il remplit en tremblant. Sa tâche achevée, il en pousse un devant son frère. Mais le cadet se lève, pris d'un besoin urgent :

— Il faut que j'aille pisser.

Dans la rue, l'homme à l'imperméable approche du pavillon. Une maison de la décennie soixante-dix. L'inconnu examine la façade, aidé en cela par un réverbère. Les murs du rez-de-chaussée sont couverts de pierres de taille. Une entrée de garage et un soupirail en constituent les seules ouvertures. Un balcon, cerné par une balustrade en fer forgé, court sur la longueur de la bâtisse. Le premier étage est percé par deux portes-fenêtres, occultées par des jalousies. Sans doute, abritent-elles un salon et une chambre à coucher. Aucune lueur ne filtre par les interstices des volets. Sur le côté, une allée de graviers, dépourvue de portail, contourne la demeure. L'individu s'y glisse, prenant soin d'étouffer ses pas. Il atteint rapidement la façade arrière où un escalier conduit au niveau supérieur. Il laisse ses pupilles s'habituer à l'obscurité avant d'escalader les marches. Sur la droite du palier, des rais de lumière s'échappent d'une fenêtre et d'un vasistas. En se penchant, l'homme aperçoit l'aîné debout, en train de vider son verre. Une question le taraude : où se trouve le frangin. En soupirant, il sort un revolver 500 Magnum de sa poche. Une arme de très gros calibre. Puis il tourne délicatement la poignée de la porte. Le vantail s'ouvre en grinçant légèrement. Il longe ensuite un couloir jouxtant la façade.

Le cadet des Quintin secoue sa verge dissimulée par son ventre. Il peine à la réintégrer dans son antre, gêné à la fois par son boxer et son pantalon taille basse. Les vêtements lui arrachent un juron. Un de plus ! Il est soudain

pris de vertige. L'abus d'alcool. Ce soir, il a forcé la dose. Respirant profondément, il parvient à sortir des toilettes. La première balle le frappe à l'angle de la mâchoire, emportant le maxillaire. Elle déchiquette l'os temporal et termine sa course dans le plafond. La détonation est assourdissante. Des fragments osseux et cérébraux s'écrasent sur le papier peint. Le corps du trafiquant pivote sous le choc. Le second projectile lui broie la clavicule gauche avant qu'il ne s'effondre sur le carrelage.

Le tueur enjambe sa dépouille et se dirige vers la cuisine. L'aîné a lâché la bouteille de cognac qui s'est fracassée sur le sol. Il cherche un endroit où se cacher. En vain ! En pleine panique, il bascule la table devant lui, tentant puérilement de se protéger. Une déflagration retentit. Le genou du buveur explose. Sa rotule et l'extrémité de son fémur ont disparu. Il ne reste qu'un magma d'os et de chair. L'homme hurle, en proie à une douleur insoutenable. Son bourreau s'approche, le menaçant d'un nouveau tir. Puis il se penche sur sa victime avant de murmurer d'une voix apaisante :

— Les tableaux ? Où sont-ils ? Je te parle des deux que Delmont avait enterrés dans son jardin. Réfléchis bien !

Comme si la douceur s'imposait après un tel fracas ! Le blessé lui indique la porte d'un placard d'une main tremblante, les yeux braqués sur sa jambe massacrée. Il finit par sombrer dans l'inconscience, seul refuge possible face à une telle souffrance. Quant à son visiteur, en ouvrant le réduit, il découvre les peintures emballées de papier bulle. Il déballe fébrilement la première. Le portrait d'un jeune homme apparaît. Ses traits juvéniles incarnent la bonté et l'innocence. L'œuvre a pourtant côtoyé le pire. Des ruines de Cracovie au carnage de ce jour. Le tueur admire un instant le travail de Raphaël puis revient dans la cuisine, les tableaux sous le bras. Il achève l'aîné des Quintin d'un tir en pleine tête, gagnant ensuite la sortie. Il ne peut enjambrer le corps du cadet sans marcher dans la flaque de sang. Elle recouvre une large portion du couloir. Contrarié, il quitte la demeure, n'oubliant pas d'éteindre la lumière. Geste étonnant de la part de l'assassin. Est-il de nature machinale ou bien souhaite-t-il masquer l'horreur qu'il a engendrée ? Il ne se justifie en rien par un désir de discrétion : le quartier reste calme. La pluie a cessé.

Maria Dellivomini

L'appel a cueilli Righini lorsqu'il parvenait à son domicile. Le flic est fatigué. Il a passé la journée à animer des réunions successives regroupant ses divers collaborateurs. Un bilan sans fin des affaires en cours... Une activité qui lui pèse depuis sa blessure.

Seule Lou a échappé à l'ennui, contactée par l'adjoint d'Antoine Jamelin qui la conviait en banlieue. Peut-être du nouveau concernant les meurtriers de l'antiquaire. Le colosse le désire ardemment et attend fébrilement le coup de fil de la capitaine. Toutefois, en poussant la porte de sa demeure, c'est une autre voix qui jaillit de son téléphone :

— Marc ? C'est Maud ! Tu es dispo ? J'ai des infos.

— Accorde-moi une minute et je suis à toi.

Il quitte son manteau, le cœur battant. Puis il s'installe dans son fauteuil favori. Cet aspect de l'enquête le stresse car il espère et redoute à la fois les résurgences du passé. Il regarde avec envie la bouteille de whisky posée sur la desserte. Mais il ne souhaite pas que la gendarme s'irrite de son silence. Après une profonde inspiration, il renoue la conversation :

— Je t'écoute.

— J'ai fini par retrouver les fiches concernant les Balbo, chez un collègue qui les a conservées avec des centaines d'autres.

— Eh ? As-tu déniché un truc intéressant ?

— Déjà, je te recadre la famille. Il ne faut pas se perdre au fil des noms. Véronique Balbo, la morte de l'étang, est la fille de Serge Balbo, l'assassin de ton père, et de Maria Dellivomini. C'est clair ?

— Oui !

— D'accord ! Sur Serge Balbo, il n'y a rien. L'homme ne faisait pas de politique. Un brave bougre, victime des circonstances. Sans le viol commis

par ton père, il n'aurait jamais tué. Sa femme, en revanche, c'est du lourd. Elle est née à Milan le 5 janvier 1924.

— Des liens avec le fascisme ?

— Pas qu'un peu ! Les collègues de l'époque se sont régalés.

L'adjudant consulte ses notes avant de poursuivre :

— Elle est la fille d'une amie d'Ines Donati. Une militante très engagée dans les organisations de jeunesse du parti fasciste. Maria Dellivomini a suivi son exemple. Pendant les années noires de la République de Salò,²¹ elle est la secrétaire particulière d'Alessandro Pavolini. Le créateur des *Brigate Nere*.²² J'ai fait un peu de recherches. L'homme a été pendu par les pieds sur la place de Milan, aux côtés de Mussolini et de sa maîtresse. Tu vois le tableau !

— En effet ! C'est du lourd. Les fiches évoquent-elles une période plus récente ?

Tendu, le géant ne peut chasser l'image de son père. Elle hante la conversation, telle une épée de Damoclès. La gendarme continue sur la même ligne :

— Oui et non. Les RG retrouvent la trace de Maria à Corsico, une commune proche de Milan. En compagnie de Liliana Sciacaluga, 21 ans, et de la mère de cette dernière : une certaine Rosa Bianchi.²³ Je te cite leurs noms car ces deux femmes ont été assassinées en septembre 1945. Semble-t-il par des antifascistes. La fiche parle d'une organisation nommée la *Volante Rossa*. Tu devras te renseigner. Je n'ai pas eu le temps.

Righini note les informations sur le coin d'un journal. Maud enchaîne :

— La Dellivomini a dû s'enfuir de Corsico, craignant de subir le même sort. Simple hypothèse car le dossier ne comporte que des mentions laconiques. Elle réside de 1945 à 1949 à Briançon. Avant de s'installer à Lancosme en 1950. Les gendarmes devaient avoir de sérieuses consignes pour la tenir à l'œil à ce point.

— OK ! C'est tout ?

— Oui, elle ne fait plus parler d'elle après son mariage avec Serge Balbo. Seule une annotation m'intrigue. Elle a été entendue dans le cadre d'une disparition. Un certain Righini. En 1953. Or, Alessandro s'est volatilisé en juillet 1973. Une erreur de retranscription ?

— C'est curieux ! Au début de ma carrière, je me suis procuré le dossier judiciaire de mon père. Les enquêteurs n'avaient aucune piste. Ils n'ont, a

priori, pas eu connaissance de sa virée à Lancosme. Encore un dysfonctionnement entre les RG et les flics...

Ces réflexions suscitent, chez le colosse, une perplexité sans borne. Son paternel était fasciste comme Maria Dellivomini. Cette proximité idéologique est-elle à l'origine de son criminel et fatal voyage ? Faut-il chercher l'explication des meurtres actuels dans l'histoire italienne de la deuxième moitié du XX^e siècle ? Au bout du fil, Maud s'inquiète de son silence :

— Marc ? Tu es là ?

— Oui, excuse-moi !

— Je vais t'envoyer les copies des fiches par mail. Tu comptes revenir à Châteauroux ?

— Je ne pense pas.

— Tu devrais. Car il y a autre chose...

— Quoi ?

Le poulx du géant accélère. L'homme frémit tandis que l'adjudant hésite, ne sachant de quelle manière aborder le sujet. Finalement, elle opte pour l'approche directe :

— Lise Balbo est ta demi-sœur. Je viens de recevoir les résultats ADN.

La révélation résonne comme une détonation. Les mots fendent l'air de la pièce, le déchirent à la façon d'un fouet. Le policier se lève, se sert un verre d'alcool. Il avale le liquide d'un trait avant de se resservir. Au téléphone, l'adjudant s'alarme à nouveau de son silence. Il finit par lui répondre, l'assurant de sa venue prochaine.

²¹ Ou République sociale italienne. Régime politique établi par Mussolini après sa libération par les Allemands. Elle avait pour centre la ville de Salò, sur la rive occidentale du lac de Garde.

²² Brigades Noires. Groupes paramilitaires fascistes opérant dans le nord de l'Italie, après la signature de l'Armistice de Cassibile en 1943.

²³ Les deux femmes ont été tuées par balle tirée à bout portant dans le visage.

L'animal du crépuscule

Un animal du crépuscule, invisible, silencieux vivant dans un monde inconnu des autres. Un monde de luciole que l'on entrevoit comme d'un éclair du coin de l'œil.

Mystic River.

La gendarme a raccroché depuis de longues minutes. Le colosse lape désormais son whisky à petites gorgées. Il devra terminer son verre avant de pouvoir se ressaisir. D'un geste nerveux, il s'empare de son téléphone, composant une nouvelle fois le numéro de Corinne. Au troisième appel, l'amante des jours de pluie finit par répondre :

— Marc ! Tu es bien impatient. J'étais sous la douche...

— Pardonne-moi ! Mais l'enquête me bouleverse.

L'homme lui résume rapidement les propos de Maud, en n'omettant pas de mentionner l'existence de cette demi-sœur croupissant dans sa cellule. L'historienne l'écoute religieusement, mesurant pleinement le choc de la révélation. Elle connaît le flic, n'ignore pas cet immense vide qui l'habite depuis l'enfance. Le sentiment de solitude le ronge à la manière d'un cancer. À bas bruit, sans relâche. Aussi, elle renonce à l'informer de ses projets. Pourtant, il lui reste peu de temps. Une question de semaines... La situation la stresse... En soupirant, elle se contente de le soutenir :

— Que puis-je faire pour toi ?

— As-tu, parmi ton entourage, un spécialiste du fascisme ?

— Oui, un collègue italien. Il intervient régulièrement à l'université de Nanterre. Que veux-tu savoir ?

— J'ai besoin de renseignements sur une organisation, *la Volante Rossa*. Et sur la secrétaire d'Alessandro Pavolini : Maria Dellivomini. Il s'agit de la mère de la morte de l'étang.

— Pavolini ? Le ministre de Mussolini ?

— Oui ! Tu crois qu'il pourra m'éclairer sur les agissements d'une simple militante comme cette Maria ?

— À voir ! Parfois, les archives se révèlent surprenantes. En revanche, il lui faudra du temps. Ne sois pas trop pressé. Je vais le contacter dès que tu auras raccroché. Mais dis-moi ?

— Oui ?

Corinne adopte un ton ferme, soucieuse de ne laisser aucune échappatoire possible à son amant :

— Tu dois rendre visite à ta sœur. Il faut lui parler.

Un silence répond à son injonction. À tel point qu'elle doit le relancer :

— Marc ?

— Oui, je sais. Ce n'est pas facile ! Elle pense que j'ai tué sa mère. Pour venger le meurtre de mon père.

— Tu la penses coupable ?

— Non !

— Alors, il convient de la faire libérer.

— Le magistrat en charge de l'affaire est borné. Ce sera compliqué.

— Il est urgent de prouver son innocence.

Impuissant, le colosse se tait. L'historienne finit par prendre congé et raccroche.

Righini se lève afin de se servir un ultime verre d'alcool. L'homme connaît ses limites et, ce soir, elles sont largement atteintes. Un mouvement, au fond du jardin, attire son attention. Un cerf est là, émergeant de la lisière du bois. Hésitant, l'animal hume l'air du crépuscule. Un geste du flic le contraint à renoncer à son incursion. Il disparaît au cœur de la forêt, laissant le policier affronter ses sempiternels démons. Il médite, effondré dans son fauteuil, lorsque son téléphone se manifeste opportunément. La voix de Lou résonne, portée par le haut-parleur :

— Marc ? Désolée, je n'ai pas pu te joindre plus tôt.

Righini, obnubilé par les révélations de Maud, a complètement oublié la jeune femme. Et pourtant, l'affaire s'avère d'importance. Aussi, il lui pose la seule question qui vaille :

— Tu as les tableaux ?

— Introuvables. Les assassins de Delmont ont été abattus. Du gros calibre ! Un vrai massacre !

— Leur décès est récent ?

— *A priori*, il date de cette nuit. Le plus fort, c'est que nous aurions pu les retrouver avant. Ton collègue de promo disposait des résultats ADN depuis trois jours. Il ne les a pas transmis à son équipe. Il a oublié ! Je rêve... Gérard est furieux contre son patron. Imagine ! On avait tout ! On pouvait les impliquer et on est arrivés trop tard.

— D'où venaient les prélèvements qui les ont trahis ?

— Des petites taches de sang qui maculaient le lé de papier peint. Dans la maison de Barbizon. L'un des voleurs a dû se blesser sur un clou en manipulant un tableau. Il n'a probablement pas ressenti la piqûre. C'est fou ! Des pros qui se font piéger par une pointe de métal.

Le flic, agacé par la bourde de Jamelin, préfère détourner Lou de sa colère en l'orientant sur des détails. Jugeant inutile d'enfoncer son ami. Il enchaîne en revenant au cœur de l'affaire :

— Les morts ? Comment se nomment-ils ?

— Tu les connais. Les frères Quintin...

Righini n'est pas surpris :

— Des violents ! Peut-être les pires œuvrant sur le marché de l'art.

— Bon débarras ! Je me demande simplement comment le tueur a pu remonter jusqu'à eux.

— Ils ont probablement été trop bavards. L'information a dû fuiter dans le milieu. Bizarrement, on en a eu aucun écho. Mais bon ! Tu peux passer à mon domicile demain matin ? J'ai besoin de toi.

— OK ! Je rentre ! La journée m'a accablée. Bye !

Au-dehors, la nuit est tombée. Le flic imagine les déambulations du cerf. Il mesure son incroyable capacité à cheminer parmi l'enchevêtrement ténébreux de la forêt. Une vie parallèle à la sienne, quasi invisible, hormis les rares rencontres du crépuscule ou de l'aube. Ces réflexions apaisent le colosse. Un temps seulement car sa pensée se referme à nouveau sur les événements. Les flashes s'enchaînent, égrenant les détails. Le géant se lève.

Trop brusquement. La douleur le plie littéralement en deux. Pendant de longues secondes. Lorsqu'elle disparaît, Righini, le teint livide, se traîne jusqu'au vestibule. Il s'empare d'un carton bourré de documents qu'il a ramené de sa maison d'enfance. Une vague idée s'est glissée dans son esprit.

OceanofPDF.com

François Meillant

Lou, plantée au milieu de la lande, balaie du regard le paysage. Vêtue d'un caban beige, en cachemire, et d'un slim, la jeune femme n'a toutefois pas dédaigné l'aspect pratique. Chaussée de bottes blanches, elle longe l'étang de Bellebouché, dans les pas de Véronique Balbo. L'avant-veille, son patron lui a résumé les découvertes de la pétasse de gendarme. Et l'a convaincue d'approfondir l'affaire du double meurtre. Elle s'en acquitte de bonne grâce car le colosse l'inquiète. Diminué par sa blessure, il paraît maintenant moins apte à affronter les événements. Le ressort semble cassé. Et pourtant, Righini est un sacré flic ! Un flic qu'elle admire et qu'elle apprécie. Aussi, volontaire et enthousiaste, elle est partie pour la Brenne. Mais, en cette heure, le plan d'eau est désert, le ciel d'une grisaille infinie. Seuls les corbeaux habitent les lieux, indisposant la capitaine. Elle préfère de loin le boulevard Saint-Germain au soi-disant charme de la nature. Parisienne de naissance, elle a besoin de présence humaine et de lumière électrique. Elle aime la foule et les rencontres qu'elle peut susciter.

Aujourd'hui, en contemplant la nature, elle fait preuve de fatalisme ! Haussant les épaules, elle reprend son cheminement entre les ornières et les flaques d'eau. Elle a, en tête, un postulat qu'elle partage avec son responsable. La véritable cible des crimes d'octobre n'était pas Véronique Balbo mais la commerçante de Mézières-en-Brenne. À partir de là, Lou médite. Que venait faire une belle nana de 30 ans en un tel endroit ? La flic a passé en revue les photographies de la morte contenues dans le dossier. Une femme pétillante qu'elle imagine fréquentant les pistes de danse plutôt que les étangs de la région. Or, ni les relevés de son portable, ni sa messagerie n'ont démontré un quelconque flirt. En conséquence, au fil de ses pas, la capitaine s'est forgé une conviction : la défunte devait retrouver quelqu'un. Pour baiser ou pour draguer. Un homme marié préférant les

rendez-vous discrets. Ce qui justifierait l'absence manifeste de contacts écrits ou téléphonés. Cependant, lorsqu'elle parvient au lieu des meurtres, le doute s'insinue. Les traces de l'incendie marquent toujours le sol. Elle ne peut donc se tromper. Or, le site n'offre pas la discrétion indispensable aux ébats amoureux. Non seulement le sentier est trop proche mais les bosquets environnants témoignent d'une activité humaine régulière. Alors ? Pourquoi retenir un tel endroit ? La flic arpente le terrain, visualise mentalement l'arrivée de la jeune femme. Attend-elle dans sa voiture la venue d'un amant ? Ou bien l'élue est-il déjà là ? Patiente-t-il ? Est-il en train de travailler ? S'agirait-il du forestier en charge des coupes de bois ? L'hypothèse expliquerait le choix du lieu. Les gendarmes, convaincus de la culpabilité de Lise, n'ont probablement pas exploré cette piste. Excitée par son scénario, Lou rebrousse chemin. Direction : la mairie du coin.

Sur le parking du domaine de Bellebouche, une créature d'une rare élégance guette son retour. Garée à une dizaine de mètres du véhicule de police, l'inconnue de la rue des rosiers a revisité les événements d'octobre. Elle s'est remémoré les instants précédant les crimes : le repas pris à proximité de Véronique, sa filature sur les berges de l'étang. Il fallait absolument qu'elle identifie cette femme. Pour doubler Delmont ou bénéficier d'autres opportunités. Lorsqu'elle est parvenue au détour du sentier, elle a surpris l'homme en train de frapper la Balbo. Par réflexe, elle a reculé vivement, se cachant derrière un buisson. Elle se souvient parfaitement du visage congestionné de l'assassin. Il respirait la rage, massacrant avec frénésie le crâne de sa victime, plaquée au sol. Ce souvenir arrache un frisson à l'inconnue. Sans son sursaut idoine, elle serait morte. L'individu semblait animé d'une folie meurtrière dénuée de limites. Par la suite, elle avait attendu, à la fois terrifiée et fascinée par les circonstances. Les secondes s'écoulaient, interminables. Puis elle entendit un bruit de moteur. Le tueur s'éloignait tandis que les flammes surgissaient par-delà les arbres. La femme soupire. Mais l'arrivée soudaine de la jeune flic rompt le fil de ses pensées.

Elle patiente le temps qu'elle quitte l'aire de stationnement. Avant d'enclencher une vitesse et de la suivre à juste distance. Elle est tombée sur elle par un pur hasard, conduite en ces lieux par une curiosité morbide. Elle souhaitait revoir l'endroit du massacre, ressentir à nouveau le souffle de la mort. Or, à peine garée sur le parking, l'adjointe de Righini est apparue.

L'inconnue l'a identifiée immédiatement. Grâce à ses recherches sur le Web. Sur l'une des pages, elle posait aux côtés de son patron. Lors d'une cérémonie quelconque. Une femme dotée d'une telle plastique, l'élégante créature, ouverte à toutes les aventures, ne pouvait l'oublier...

Les deux véhicules s'engagent sur la départementale. Ils traversent désormais une zone forestière où pins et chênes juvéniles se disputent la moindre parcelle. Lou a consulté son portable. L'étang de Bellebouche relève de la mairie de Vendœuvres. En peu de temps, la capitaine atteint l'hôtel de ville. Une attrayante bâtisse dont la façade à pignons se termine par un campanile. L'association de briques et de pierres calcaires parachève le charme de l'édifice. Un parking, accueille les usagers et la jeune femme doit noter, cette fois, le bénéfice évident de la province. Pas de prise de tête inutile, pas d'embouteillages. Quant à sa pisteuse, elle se gare à une centaine de mètres, dans la rue principale. Or, sa manœuvre à peine achevée, son téléphone se met à vibrer. L'inconnue décroche tout en esquissant un geste d'agacement. Une voix d'homme l'interpelle sèchement :

— Où es-tu ?

— En Brenne. Je file l'adjointe de Righini.

— Tu as visité l'appartement de la fille Balbo ?

— Pas encore !

— Ne reste pas trop dans les parages. Tu as intérêt à te magner.

— Fabio ! Je fais ce que je peux.

— Donne-toi deux jours. Pas un de plus !

Son interlocuteur raccroche. L'inconnue demeure figée, les yeux dans le vague. De son côté, Lou, sa carte tricolore à la main, interroge la première employée venue :

— Capitaine Corlin. J'ai besoin d'un renseignement. C'est urgent !

La fonctionnaire, une créature à l'apparence fragile, se crispe, son visage témoignant d'une réelle inquiétude. Elle parvient à bredouiller quelques mots :

— Que... Que puis-je pour vous ?

— Je dois savoir qui gère une parcelle boisée près de l'étang de Bellebouche. Voici les coordonnées GPS.

La flic tend son téléphone. Elle s'aperçoit, simultanément, qu'elle a gardé ses bottes. Plantée au milieu du couloir, elle doit offrir une

surprenante élégance. Un look qui l'indispose fortement. Contrariée, elle observe sa locutrice entrer les données dans son ordinateur. L'employée visualise le lieu puis quitte le bureau, tout en s'adressant à sa visiteuse :

— Je vais consulter le cadastre.

L'absence dure peu. La femme revient, un Post-it à la main.

— Tenez ! Le terrain appartient à François Meillant. Il exploite une ferme à cinq kilomètres de là.

— Vous le connaissez ?

— Ici, tout le monde se connaît.

— C'est un homme marié ?

— Non. Mais c'est un beau garçon.

Le visage de l'employée s'éclaire. Sans doute, le bellâtre en question relève d'un amour de jeunesse. Lou, un œil sur ses bottes, persiste :

— Que savez-vous de lui ?

Son vis-à-vis hésite puis finit par répondre sur un ton de reproche :

— Il est un peu sauvage. Il refuse la modernité. Pas de téléphone, pas de télé... Vous voyez... Et pourtant... Il a dû coucher avec la moitié des femmes du village...

La flic comprend alors que sa locutrice ne fait pas partie des élues. Solidaire, elle la remercie chaleureusement. La vie se nourrit de regrets, de rencontres parfois stériles et douloureuses. La fringante capitaine possède son lot, malgré son charme indéniable. Chassant un mauvais souvenir, elle s'apprête à prendre congé lorsque l'employée l'interpelle vivement :

— Votre affaire ? C'est grave ? Je dois prévenir le maire ?

— Attendez ! Je vous appellerai.

— Bien ! Empruntez la D24 à la sortie de la commune. François habite à côté de l'étang de Malakoff.

Lou quitte l'hôtel de ville et regagne son véhicule. L'inconnue de la rue des rosiers va reprendre sa filature.

20

Le choc

Lou traverse un quartier pavillonnaire en ignorant la Peugeot qui la suit. La flic est excitée. Ce François Meillant possède les qualités requises permettant d'expliquer l'isolement médiatique de la morte. Elle doit simplement l'aborder avec prudence. Car si l'individu s'avère coupable, il peut réagir violemment. Toutefois, en l'instant, elle préfère se concentrer sur le trajet. Elle mesurera la situation en temps et en heure. Elle n'a guère envie de faire appel à la gendarmerie. Si elle pouvait doubler la pétasse sur ce coup, ce serait parfait. Elle freine à l'approche d'un carrefour en patte d'oie. Quelle direction prendre ? Le GPS situe l'étang de Malakoff sur la droite, de même que le domaine de Bellebouché. Sans hésiter, la jeune femme choisit cette option qui la rapproche du lieu des meurtres. Et elle remporte la mise. Car une centaine de mètres plus loin, un panneau la renseigne :

*F. Meillant
Vente à la ferme*

Lou roule désormais sur un chemin communal au cœur d'une zone boisée. Sur la gauche, un ruisseau serpente entre les arbres. Derrière elle, l'inconnue de la rue des rosiers ralentit, désireuse de ne pas être repérée sur cette route peu fréquentée. *Qu'est-ce qu'elle vient foutre dans un tel endroit ? Que cherche-t-elle ?*

Lou conduit lentement. Le goudron a disparu, laissant la place à une voie pierreuse parsemée de nids-de-poule. Sur la droite, la forêt s'est évanouie, remplacée par une vaste lande. La policière parcourt encore un kilomètre puis l'exploitation agricole apparaît. Composée d'un corps d'habitation, d'une grange et d'un hangar bourré de foin. Un 4x4 et un

tracteur occupent une partie de la cour. Lou gare son véhicule le long du mur d'enceinte. À proximité d'un portail rouillé et largement béant. Elle ouvre son sac, s'empare de son arme de service. Quelques secondes plus tard, sa pisteuse freine brutalement. Elle vient d'apercevoir la flic descendant de voiture. Elle recule d'une dizaine de mètres, se cachant à l'abri d'un bosquet. Aidée d'une paire de jumelles, elle suit la progression de sa cible qui chemine à travers un parterre garni de boue. Les bottes de la jeune femme collent parfois au sol, lui arrachant des salves de juron. Sa main, enfoncée dans la poche de son caban, se crispe sur la crosse de son 9 mm. Elle devrait prévenir Righini ou la gendarmerie de Châteauroux. Elle n'en fait rien. Pour l'instant, le fermier n'est qu'un témoin potentiel. Face à elle, une longère aux fenêtres à petits carreaux. La façade est propre même si le crépi s'efface par endroits. Parvenue devant l'entrée, elle cherche une sonnette. En vain ! Elle finit par frapper. Seul le silence lui répond. Après avoir renouvelé son geste par deux fois, elle tourne la poignée de la porte qui s'ouvre sans bruit. La flic appelle le propriétaire mais n'obtient aucun retour. Enlevant ses bottes couvertes de boue, elle pénètre dans un vestibule débouchant, de chaque côté, sur un salon et une cuisine digne du début du vingtième siècle. Un immense poêle à bois, servant de fourneau, occupe une large partie de l'espace. Lou sourit. Son arrière-grand-mère en possédait un semblable. Sinon, la bâtisse relève d'une propreté irréprochable. Meublée simplement et sans fioritures excessives. Le séjour ne comporte qu'un canapé, une table et quatre chaises. Des piles de livres s'entassent dans un coin. Au mur, des photos d'oiseaux et un poster regroupant les principales espèces de la Brenne. Le rez-de-chaussée n'offrant que peu d'intérêts, la jeune femme se rapproche de l'escalier, situé au fond du vestibule. Elle appelle Meillant une ultime fois avant de franchir les premières marches. L'étage présente deux chambres, fidèles à l'esprit des pièces inférieures. Une stricte fonctionnalité dénuée de décorations superflues. Les lits sont tirés au cordeau et nulle trace de poussière ne réside sur les tables de nuit. La flic ouvre une armoire. À l'intérieur, des draps et des vêtements impeccablement rangés. Meillant est incontestablement un amateur d'ordre et de propreté. Mais où est-il ? Son véhicule et son tracteur témoignent de sa présence. Du moins dans une relative proximité. Il peut s'affairer en un lieu quelconque. Où doit-elle le chercher ? Indécise, la capitaine redescend puis sort de la demeure. Elle rechausse ses bottes, décidée à explorer les

environs. Elle avise la grange dont la lourde porte de bois est entrebâillée. Elle se faufile par l'ouverture, vite stoppée par l'obscurité régnante. Elle se saisit de son portable, allume la torche. Le rai de lumière balaie un univers figé, composé de sacs d'engrais et d'outils agricoles. Toutefois, une silhouette apparaît à quelques mètres de la jeune femme. Qui recule, tétanisée.

OceanofPDF.com

La rupture

Une fois de plus, Righini est avachi au fond de son fauteuil. Il a désormais l'impression d'y passer les trois quarts de son temps. Il est 19 heures. Il n'a pas quitté son siège depuis son retour du travail. Lou l'a appelé vers midi. En une matinée, la jeune femme a résolu l'énigme de l'étang. Le flic n'en revient pas. Elle a trouvé le meurtrier pendu dans sa grange, une lettre d'aveu a ses pieds.

L'homme a tué son amante car elle souhaitait rompre. Et Véronique Balbo l'a surpris en pleine folie destructrice. Une coïncidence fatale ! Le séducteur impénitent n'a pas toléré l'abandon. Il choisissait toujours l'instant de rupture, fort de son ascendance. Et, ce jour-là, une greluce a osé le jeter, venant le chercher sur ses terres, lui crachant ses quatre vérités ! Elle a mis en cause sa virilité, le menaçant de dévoiler ses insuffisances à la face des villageois. Ce marginal, d'un narcissisme inouï, a pété les plombs. Pauvre fille, pauvre imbécile ! Lui jetant ces qualificatifs au visage, il a entouré son cou de ses mains puissantes. Il devait la détruire. Elle n'avait pas le droit ! Et l'autre pétasse qui se pointe à ce moment-là ! Il l'a massacrée. Le soir même, la crise de démence a laissé la place à l'abattement. Le fermier a réalisé les conséquences de ses actes. La prison, il ne la supporterait pas. Il lui restait la corde...

Ainsi, Righini s'est trompé sur toute la ligne en pensant que les meurtres trouvaient leur source dans le passé. Un pur hasard, un hasard fatal à Véronique Balbo. Et pour la commerçante, le triste exemple d'un crime passionnel. Qui a jeté Lise en détention, cette sœur issue des limbes de l'histoire. Le policier imagine la satisfaction de son adjointe lorsqu'elle a averti la gendarmerie. Il a perçu le mépris qu'elle ressent vis-à-vis de Maud et son instant de triomphe a dû s'avérer douloureux, laissant, probablement, l'adjudant vexée voire blessée. Tout oppose ces personnalités. D'un côté, la

Parisienne, brillante, élégante et sûre d'elle-même. De l'autre, la provinciale, effacée et meurtrie par l'existence.

Le colosse médite sur ces deux facettes de la féminité en ignorant qu'une troisième déclinaison va apparaître. Corinne, l'amante des jours de pluie, approche de la maison d'un pas décidé. Elle prend toutefois une profonde inspiration en appuyant sur la sonnette. Malgré les circonstances, elle doit informer son compagnon de sa décision. Comme à l'accoutumée, elle tourne la poignée de la porte sans attendre qu'il se manifeste. Pénétrant dans le salon, elle ôte son manteau et le bonnet de laine qui libère sa chevelure. Puis elle se penche vers son hôte, l'embrassant sur la bouche. Righini esquisse un geste afin de l'attirer sur ses genoux. Mais l'historienne se retire, soucieuse d'engager la conversation :

— Bonjour, Marc ! Tu vas bien ?

— Parfaitement ! Lou a identifié l'assassin de l'étang.

— Chouette ! Ta sœur va être libérée.

— D'ici une semaine. La justice est une vieille dame qui marche lentement.

Corinne acquiesce avant de s'asseoir dans l'autre fauteuil, faisant face au colosse. Elle croise les jambes, ébouriffe ses cheveux puis dévisage son vis-à-vis. Elle hésite : *Dois-je lui dire tout de suite ? Ou lui livrer les informations ?* D'une voix nerveuse, elle choisit de commencer par le plus aisé :

— Mon collègue transalpin m'a rappelée. J'avoue qu'il a été rapide. Il faut préciser qu'il connaît bien *la Volante Rossa* et que je l'ai motivé en lui parlant d'une enquête judiciaire.

— Et ? Il t'a rapporté des choses intéressantes ?

— Oui, mais abordons le contexte. Que tu comprennes. En juin 1946, le gouvernement italien a voté une loi d'amnistie,²⁴ souhaitant tirer un trait sur les années du conflit. Ainsi, le pays n'a pas organisé de procès tels que ceux de Nuremberg. De nombreux criminels de guerre ont échappé à la justice. En fait, cette volonté de clémence a protégé de façon écrasante les anciens fascistes. Pour te donner une idée, sur sept mille personnes graciées, seules cent cinquante étaient des partisans, notamment des communistes. Finalement, la démarche s'est apparentée à une grande lessive. On a lavé les crimes mussoliniens.

Righini hoche la tête, témoignant de son assentiment :

— Je te suis. Les alliés ont préféré s'appuyer sur l'élite en place afin de lutter contre les Allemands puis contre Staline. C'est logique ! Il n'y a pas eu de purge à la libération. Toutefois, quel rapprochement fais-tu avec *la Volante Rossa* ?

— J'y arrive ! Des groupes de résistants ont refusé la mascarade et ont décidé de punir les coupables. C'est le cas de ton organisation. Une bande armée de Milan, dirigée par un certain Giulio Paggio. Elle a commis plusieurs assassinats entre 1945 et 1949.

— D'où la fuite de Maria Dellivomini vers la France.

— Oui ! Mais il y a plus grave.

L'historienne marque une pause, rassemblant ses idées. Elle reprend d'une voix affligée :

— Mon collègue a dressé un inventaire de leurs victimes. Il a été établi grâce aux aveux de certains de ses membres. Et, sur cette liste, figure un nommé Ugo Righini demeurant à Briançon. D'après les archives, son corps n'a jamais été retrouvé.

— Nom de Dieu !

Le colosse se lève. Il se rapproche de la porte-fenêtre, tentant de scruter les ténèbres. Inconsciemment, l'obscurité de la nuit sans lune lui évoque l'histoire de sa famille. Se retournant vers sa maîtresse, il reprend le fil de la conversation, ne trahissant aucune émotion particulière :

— J'ai fouillé des cartons que j'ai ramenés de Saint-Arnoult. J'ai découvert un document du tribunal constatant l'absence de mon grand-père Ugo. Il date de 1964 et acte une disparition remontant à l'année 1949. Ça colle avec tes informations. Ainsi, mon aïeul et mon paternel ont connu un destin similaire.

Le géant se tait avant de surenchérir d'un ton pensif :

— Il doit s'agir d'une justice divine... Dans ma famille, on n'évoquait jamais le passé. Je comprends maintenant...

Corinne semble indécise, ne sachant quelle attitude adopter. Elle finit par se lever, enlaçant le cou de son amant.

— Le groupe paramilitaire avait de bonnes raisons de s'en prendre à ton grand-père.

— Je m'en doute !

— Va nous chercher deux verres. Je t'expliquerai !

L'homme s'exécute puis se rassoit dans son siège favori.

— Je t'écoute.

L'historienne avale une gorgée de malt avant de lâcher la cruelle vérité :

— Ugo était un criminel de guerre. Il appartenait à la légion Ettore Muti, un corps militaire de la République Sociale Italienne. Elle a perpétré le massacre de la Piazzale Loreto où quinze partisans ont été tués, leurs cadavres exposés au public. Ironie de l'histoire, la dépouille de Mussolini sera pendue au même endroit, quelques mois plus tard.

Righini se tait. Contemplant le fond de son verre, il ignore le bouleversement subit de sa compagne. Son visage exprime une douleur extrême. Des larmes perlent aux coins de ses yeux. Elle vide l'alcool d'un trait, se lève puis éclate en sanglots. En bredouillant, elle se délivre de son fardeau :

— Marc, je vais partir. Nous ne nous reverrons plus.

Incrédule, il la scrute. De toute son âme ! La femme se reprend, désireuse d'en terminer :

— L'université d'Arizona m'a proposé un poste. Et je... Je l'ai accepté. Là-bas, il ne pleut pas. Je... Je pars début décembre...

Elle gémit. Sans un regard pour l'homme qu'elle a aimé, elle s'empare de son manteau puis se rue vers la porte. Le policier se traîne jusqu'au palier, manquant de trébucher à de maintes reprises. Dans sa précipitation, il s'est privé du secours de sa canne. Il a juste le temps de voir la voiture de l'historienne disparaître au bout de l'allée.

²⁴ *Amnistie Togliatti du 22 juin 1946.*

Maud

Six jours plus tard.

Righini jette un dernier regard sur la porte d'entrée. En vain ! Maud ne viendra pas. Par téléphone, il a tenté de la convaincre de déjeuner au grill, une ultime fois. Il pensait être venu à bout de ses réticences mais la gendarme cumule désormais plus d'une demi-heure de retard. De dépit, il hèle la serveuse, lui commandant un double whisky. Le policier est anéanti, meurtri. Comme s'il sortait d'un match de boxe. Il balaie la salle d'un regard vide.

Le restaurant est désert ce dimanche, un constat qui accentue son spleen. Pendant la semaine, il s'est noyé dans le travail. Rentré à son domicile, il ressassait la scène de rupture. Ce fameux soir, vers minuit, Corinne lui a envoyé un long mail où elle justifie sa décision. Les Américains l'ont chargée d'étudier la guerre de Sécession. Durant trois années, elle doit réaliser les biographies de plusieurs espionnes. Des pionnières de l'art du renseignement ! Le but est d'établir un panorama exhaustif du rôle des femmes au cœur des stratégies de l'époque. Un projet qui laisse Righini de marbre mais qui a enchanté son amante.

Le colosse se sent seul, désespérément seul. Il termine son apéritif empreint d'un désespoir sans borne lorsque la porte du grill s'ouvre. Maud, vêtue d'une jupe pied-de-poule et d'une doudoune bleue, apparaît. Elle dépose son parapluie au sol puis se débarrasse de son manteau. Au-dehors, la pluie redouble de vigueur. L'adjudant s'assoit en face d'un géant médusé par sa transformation. Un chemisier noir, au col de dentelle, d'une élégance inhabituelle. La gendarme a disparu, cédant la place à une femme sophistiquée et non dénuée de charme. Son maquillage paraît plus équilibré, plus subtil. Même s'il ne parvient pas à masquer les cernes évocateurs de

son mal-être. Maud a abandonné sa queue-de-cheval, arborant une coiffure décontractée. Aux antipodes de son attitude crispée.

Elle s'excuse de son retard, ne jugeant pas utile de l'expliciter. Désarçonné, le flic ne sait que dire. Il lui tend la carte tout en la remerciant de sa présence. L'adjudant la compulse, n'y marquant que peu d'intérêt. Elle finit par parler d'une voix chargée de reproches :

— Ton adjointe a été odieuse.

— Je m'en doutais. Tout lui réussit. Aussi, elle méprise facilement son prochain.

— Commande du vin, s'il te plaît. J'ai conscience que je ne suis pas faite pour ce métier mais quand même. Devait-elle m'enfoncer à ce point ? Elle a appelé le procureur, histoire de me faire boire la tasse jusqu'à plus soif.

Gêné, le flic ne parvient qu'à s'excuser :

— Je suis désolé. Je voulais innocenter ma sœur.

— Elle sort demain. Tu iras la chercher ?

— J'hésite. J'ai quitté Paris dans cette intention. Toutefois, je redoute sa réaction. Elle est née d'un viol commis par mon père. Quelle image peut-elle avoir de moi ?

— C'est une femme intelligente.

Un silence s'installe. La pluie frappe les vitres sans faiblir. La serveuse prend les commandes, rompant le face-à-face. Un intermède qui permet au colosse de rebondir :

— J'ai eu des informations sur *la Volante Rossa*...

— Raconte !

Le policier résume les propos de Corinne avant de revenir sur la personnalité de Maria Dellivomini :

— La mère de Véronique Balbo connaissait mon grand-père, Ugo. Les fiches de gendarmerie, que tu as retrouvées, évoquait son audition lors de la disparition d'un Righini. En 1953. Nous avons cru à une erreur de date. Nous pensions légitimement que le rapport avait trait à mon géniteur, Alessandro. En fait, non ! Il s'agissait de mon aïeul. C'était un criminel de guerre. Il a été assassiné par les antifascistes qui se sont débarrassés de son corps en un lieu inconnu. Ainsi, les deux familles Balbo et Righini ont un parcours commun relevant des années de conflit. Mais, malgré ces infos, il reste une énigme : pourquoi mon père a-t-il surgi à Lancosme en 1973 et

violé Véronique ? Après plusieurs décennies d'ignorance ? Je n'en sais rien et je donnerais cher pour le savoir.

— Comme toi, il a peut-être découvert une trace de leur existence et souhaité les rencontrer. Il recherchait probablement la dépouille de son père Ugo. L'histoire semble se répéter dans ta famille.

— Une lignée de criminels, Maud. Mon Dieu, dois-je composer avec un tel passé ?

La gendarme le dévisage puis lui répond en murmurant :

— En te rapprochant de ta sœur, tu exorciseras leurs crimes. Aime-la, Marc !

L'employée dépose les assiettes sur la table. L'adjudant mange lentement, le regard dans le vague. La mélancolie qui la caractérise double son empreinte. À tel point que le flic saute le pas :

— Depuis que je te connais, ton visage respire la tristesse. Peut-on en parler ?

Surprise, Maud s'interrompt, pose sa fourchette avant de fixer son vis-à-vis :

— Que du médiocre, Marc. Rien qui ne vaille la peine d'être dit.

— Et pourquoi pas ? Essaie, tu verras bien !

Son interlocutrice soupire, pinçant ses doigts pour ramasser quelques miettes de pain. En haussant les épaules, elle finit par s'épancher :

— La vie me désespère. Je déteste mon métier. Mon mari m'a abandonnée à l'âge de 35 ans car je suis stérile. Tu vois ? Ce n'est pas glorieux. J'aimerais quitter la gendarmerie tout en sachant que je suis incapable de le faire.

Une femme et un homme pénètrent dans le grill mais il ne s'agit pas du couple de l'ennui. À l'opposé, ces deux-là se tiennent par la main et ne se lâchent pas des yeux. Leur bonheur provoque un flash chez le flic. Un effet miroir, inversé, où Maud et lui apparaissent en noyés de l'existence. Aussi, le colosse décide de réagir, de ne pas subir les événements. Finalement, cette enquête le révèle : il n'a pas marché dans les pas de ses ascendants. Bien au contraire !

À l'extérieur, l'inconnue de la rue des rosiers démarre son véhicule. Elle a attendu, misant sur son intuition que Righini ne déjeunerait pas seul. Elle souhaitait identifier son contact. En voyant arriver la conne de gendarme, attifée en mode séduction, elle a ricané. Le vieux flic est encore capable de

séduire. À cette pensée, le visage de la créature s'assombrit. Elle vieillit. Une vérité qui s'impose de plus en plus. Que deviendra-t-elle lorsque son charme s'évanouira ? Elle a misé sa vie sur son apparence. Bêtement, naïvement ! Comme prisonnière d'une illusion où le présent s'avère éternel. Mais que faire ? Désormais, elle ne peut que s'accrocher à ce mirage. Pourquoi ne pas continuer à s'amuser, à en profiter sans mesure ? Tiens ! Elle devrait draguer l'adjudant. Afin de rigoler et d'obtenir des informations. L'idée la fait sourire. En parvenant au domicile de Lise Balbo, l'inconnue est ravigotée. Elle emprunte l'escalier conduisant à l'appartement, un large sac pendant à son épaule. À l'intérieur de la besace : de quoi forcer la porte !

OceanofPDF.com

Les lettres

Maud s'est garée à l'extrémité du parking. Masquée par une camionnette, elle peut observer à loisir la porte de la maison d'arrêt. Le colosse, *a contrario*, stationne au plus près. Les minutes s'égrènent lentement avant que Lise Balbo apparaisse, amaigrie. Elle pose son sac à ses pieds, ne sachant que faire. Sa soudaine liberté la paralyse-t-elle ? L'extérieur s'apparente-t-il à une menace ? Righini profite de cette hésitation pour s'extirper de sa voiture et l'appeler. À sa vue, la femme part dans une autre direction, refusant son offre. Maud voit son collègue tenter de la rattraper. Il doit multiplier les arguments car Lise s'arrête, se retourne. À cet instant, Marc trébuche et tombe sur la chaussée. Les poings de la gendarme se serrent, trahissant son émotion. La vue de ce colosse affaibli, sans doute humilié, la heurte. Elle voudrait l'aider, le soutenir. Il frappe plusieurs fois le sol de sa main, manifestant sa rage, son impuissance. Puis il se relève, mû par cette force qu'il a acquise au cours de sa vie. Depuis le départ de son père. Sa sœur, un temps immobile, finit par s'approcher. Elle lui tend le bras. Le géant époussette les salissures de son manteau et plante son regard dans les yeux de la femme. Le duo discute pendant quelques secondes avant de se diriger vers la voiture. L'adjudant soupire, soulagée. Elle quitte l'aire de stationnement en optant pour le sens opposé à celui, probable, de Righini. Conduisant machinalement, elle revisite l'affaire de l'étang. À la suite de la découverte de Lou, elle a analysé son échec. Une faute impardonnable qu'elle parvient toutefois à expliquer. Sans s'affranchir de ses torts. L'histoire du double assassinat l'a paniquée.

Habituée à gérer des délits mineurs, elle s'est sentie écrasée par l'enjeu, doutant de ses capacités. Aussi, s'est-elle accrochée aux certitudes du procureur. Comme à une bouée de sauvetage. Lise, la meurtrière ! Conclusion aisée, oubliant les autres aspects du problème. Lamentable ! La

gendarme se déteste. Cependant, son introspection a débouché sur une perspective intéressante. Elle a attiré son attention sur un point de l'enquête et, depuis, une question la hante : où est passé le sac de Véronique Balbo ? Si l'hypothèse d'une transaction financière avec l'antiquaire s'avère juste, où se trouve l'argent ? L'étude du relevé bancaire de la victime n'a rien donné. Maud en déduit qu'elle n'a pas déposé son pactole à la banque. À partir de là, deux options restent envisageables. Soit elle a regagné son domicile afin de se débarrasser des billets et, dans ce cas, le cambrioleur a pu les dérober. Soit elle les a conservés au fond de son sac. La gendarme se rappelle avoir interrogé le personnel du restaurant, le serveur se souvenait du fourre-tout. Une large besace pouvant être portée en bandoulière. La Balbo l'avait posée sur la table, profitant de l'attente afin de retoucher son maquillage. Elle a dû s'en saisir quand le premier plat est arrivé. Ensuite, lorsqu'elle a entamé son périple, elle ne l'a pas abandonnée dans la voiture. Réflexe compréhensible s'il recelait un montant conséquent. D'autant qu'il se prêtait volontiers à une balade. Abritant, sans doute, la paire de jumelles nécessaire à l'observation des oiseaux. Maud a relu le procès-verbal : le véhicule de Véronique était verrouillé et ne contenait aucun sac. Alors ? François Meillant, en pleine rage meurtrière, a-t-il eu le réflexe de s'en emparer ? Encore une fois, l'énigme reste entière : nul objet de la victime n'a été retrouvé dans la ferme. Idem pour le 4x4 de l'assassin... L'inspection du véhicule s'est avérée vaine.

Auparavant, Maud pensait que Lise, supposée coupable, l'avait caché en un endroit sûr. Mais l'innocence de la femme vient contrarier ce scénario. Par conséquent, qu'en est-il ? Et si Meillant avait utilisé son tracteur, ce jour-là ? Après tout, il tronçonnait du bois au bord de l'étang. La gendarme revoit l'engin au centre de la cour, avec une remorque remplie de bûches. Son équipe, lors de la fouille, a pu négliger l'attelage. C'est envisageable. L'adjudant s'apprête à prendre la direction de l'exploitation quand la voix de Righini résonne, portée par le Bluetooth :

— Maud, bonjour ! J'attendais ma sœur à sa sortie de prison. Je l'ai raccompagnée à son domicile. Son appartement a été cambriolé.

— Mon Dieu ! La pauvre ! Je t'envoie une équipe. Emmène-la quelque part. Elle a son compte de gendarmes.

— Elle ne veut pas aller à Lancosme, chez sa mère. Je vais lui trouver une chambre d'hôtel. Tu sais, je donnerais cher pour connaître les motifs de

cette intrusion. Qu'est-ce que Véronique a pu fourguer à l'antiquaire ? Il nous manque une pièce du puzzle. Bon, je te laisse. Je t'appellerai ce soir. Bonne journée !

— Merci Marc !

Une demi-heure plus tard, l'adjudant dépasse l'étang de Malakoff. La traversée de la lande, nimbée de brouillard, accroît le sentiment d'oppression qui la hante. Malgré sa lucidité sur ses propres erreurs, les révélations de Lou, son mépris, se sont révélés dévastateurs.

Maud éprouve la terrible sensation de se tenir au bord d'un gouffre. Obsédée par la peur d'être avalée par l'angoisse. Littéralement ! Une larme coule sur sa joue et elle ne reprend pied qu'en se garant devant la ferme. Elle s'approche du tracteur, se hisse sur le marchepied. La portière n'est pas verrouillée. Elle fouille vainement l'habitacle. Dépitée, elle regagne la cour, contournant l'engin. En s'accrochant à la ridelle, elle parvient à grimper sur le garde-boue de la remorque. Un sourire de triomphe éclaire alors le visage déprimé de la gendarme : le sac repose sur le monceau de bois. Ainsi, en pleine crise de folie, Meillant s'est emparé de la besace et, en courant vers son tracteur, l'a jetée sur le tas de bûches. Revenu à son domicile, l'effondrement nerveux, l'accablement, l'ont contraint à oublier le sac.

Maud redescend puis déverse le contenu du fourre-tout sur le capot de sa voiture. Parmi de multiples objets, tous empreints de féminité, apparaît une enveloppe de format A4, flétrie par l'usage. La gendarme se munit de gants avant de l'ouvrir sur la banquette arrière. À l'abri de la bruine. Elle en ressort des liasses de billets de cent et de cinquante euros et quatre articles de presse, jaunis par les années. Elle déplie le premier. Il date de 1927 et relate une conférence dispensée par Churchill. L'homme y proclame son admiration pour le fascisme :

Je n'ai pu m'empêcher d'éprouver de la fascination, comme tant d'autres personnes pour l'attitude courtoise et simple de M. Mussolini... Il n'a qu'une seule pensée : le bien-être durable du peuple italien... Il est parfaitement absurde de déclarer que le gouvernement italien ne repose pas sur une base populaire ou n'est pas soutenu par l'approbation active et pratique des grandes masses... Si j'avais été italien, j'en suis certain, j'aurais été entièrement avec vous du début jusqu'à la fin de votre lutte contre les appétits bestiaux et les passions du léninisme... Du point de vue extérieur, votre mouvement a rendu service au monde entier.

La seconde coupure renvoie à un article du *Monde* de 1957. Le quotidien du soir évoque la correspondance Mussolini-Churchill. Le Duce l'emportait dans sa fuite, en 1945, lorsqu'il a été capturé par des partisans. Les missives auraient disparu sans laisser de traces au cours des heures précédant ou suivant la mort du dictateur. Nul ne le sait. Le troisième article mentionne une vente aux enchères s'étant tenue à Londres en 2010. Durant la séance, une lettre du Vieux lion²⁵ atteignit la somme record de trente-cinq mille livres.

Ainsi Véronique Balbo se renseignait sur les prix en vigueur. Avant de vendre les précieux témoignages à l'antiquaire assassiné... Le dernier papier relate l'affaire du tableau acquis par le musée de Châteauroux. Il est agrémenté d'une photo où Delmont pose à côté d'une femme d'une rare élégance. La défunte a entouré son visage d'un trait de stylo. Sans doute, sous l'effet de la surprise. Car l'inconnue ressemble à sa fille Lise...

²⁵ Surnom de Winston Churchill.

La fuite – 1945

Préfecture de Milan – 25 avril.

Le soleil couchant projette les ombres des colonnades sur la majeure partie de la cour. Seule la façade de l'édifice s'illumine encore des derniers feux. Dans ce clair-obscur, des silhouettes s'agitent en un ballet incessant. Les unes en uniforme allemand, les autres en tenue civile. Les ordres et les contre-ordres fusent, suscitant un chaos général.

Milan gronde de fureur. L'insurrection est imminente. La République Sociale Italienne agonise. Aussi, la confusion, la panique gouvernent la préfecture depuis plus d'une heure. Des hommes courent à l'abri des arcades, se protégeant des bagages que certains jettent des fenêtres du premier étage. Les rumeurs les plus folles se propagent, le brouhaha s'intensifie.

Soudain, un coup de sifflet retentit. Les ombres se figent. Une Alfa Romeo émerge de la rue, s'engage sous le porche et traverse le patio à grand renfort de klaxon. Elle s'immobilise devant l'entrée du bâtiment. Aussitôt, des SS l'entourent tandis que son chauffeur en descend, se hâtant d'ouvrir la portière arrière. Le Duce jaillit sur le perron, sortant de l'édifice. Il s'entretient quelques minutes avec le lieutenant Fritz Birzer, chargé de sa protection. L'officier est un nazi convaincu, adhérent au NSDAP dès 1934. Il a pour mission de protéger le fasciste, voire de l'empêcher de fuir en Suisse ou en Espagne. Un photographe immortalise la scène, réalisant l'ultime cliché du dictateur vivant.

Derrière l'homme d'État se pressent ses derniers fidèles. Après un salut, Mussolini grimpe dans le véhicule qui quitte la Préfecture. Les SS s'élancent et s'entassent dans les autocars stationnés dans la rue adjacente. Seuls, leur commandant et deux sbires restent devant le perron. Birzer

désigne du doigt une camionnette, au fond de la cour. Les soldats s'emparent d'une caisse en zinc et la hissent à l'arrière du véhicule. Un Italien, Ugo Righini, portant l'uniforme des Brigades noires, referme la ridelle de bois.

Le fourgon, un Fiat Balilla, bâché, est rempli de multiples colis. Le fasciste vérifie une ultime fois son chargement puis hèle une femme à l'apparence juvénile :

— Dina, dépêche-toi ! Nous partons. Appelle Emilio,^{[26](#)} il vient avec nous.

Les voitures officielles défilent sur le parvis, se remplissant de civils, d'officiers supérieurs. Ugo démarre la camionnette, attendant une brèche dans le convoi, pour quitter la Préfecture. Il est 20 heures. L'obscurité les protégera des avions alliés. Sa compagne du moment grimpe dans l'habitacle suivie d'Emilio Barsotti. Les trois fuyards se tassent sur la banquette, deux mitraillettes TZ-45^{[27](#)} posées sur les genoux. L'ingénue est la femme de chambre du Duce. Elle subit régulièrement les assauts mussoliniens mais reste fidèle à son Ugo. Les deux hommes sont des criminels de guerre qui abattent leurs dernières cartes. Car les antifascistes occupent désormais une large partie de Milan. Dans quatre jours, le cadavre du Duce sera pendu par les pieds, Piazzale Loreto. À l'endroit même où Righini, un an plus tôt, exécuta quinze partisans. À cette époque, il y croyait encore ! Enfin...

Pour l'heure, il repousse du coude son amante, soucieux de gagner un peu d'aise. La femme se rebiffe avant de l'interpeller d'une voix craintive :

— Où allons-nous ? Ugo, j'ai peur !

— Je l'ignore. Certains parlent de la vallée de l'Adda, d'autres de la Suisse. Toutefois, ça m'étonnerait que Birzer nous laisse passer la frontière.

Le policier approuve d'un ton empreint de scepticisme :

— Je suis d'accord. Mais qu'est-ce qu'on va foutre dans la Valteline ?^{[28](#)}
Tu le sais, toi ?

— Le Duce veut constituer un réduit alpin où nous pourrions résister aux forces alliées.

— Tu parles... Avec quels effectifs ? La Garde nationale ?

— Je n'en sais rien, Emilio. Ferme-la.

En une dizaine de minutes, la cour s'est vidée. Ugo enclenche la première, engageant la camionnette sur le Corso Monforte. Il rejoint

l'arrière du convoi, peinant à discerner les silhouettes des véhicules le précédant. Les phares réglementaires complexifient sa conduite car les caches ne laissent filtrer qu'un mince rai de lumière.

Penché sur le volant, le fasciste se rassure : au moins, les chasseurs de nuit ne les apercevront pas. Dina et le flic se taisent. Au loin, quelques coups de feu déchirent la nuit, faisant tressauter la jeune femme. Righini tente de l'apaiser. En vain !

Le temps s'écoule lentement. Il s'étire, se dilate. Comme lors des instants cruciaux, il semble figer le réel. La Balilla chemine entre les ombres démesurées des immeubles de banlieue. À la hauteur de Garbagnate, le moteur tousse. Dina est projetée en avant. Sa mitraillette tombe. Ugo embraye puis appuie sur l'accélérateur. La mécanique rugit et la camionnette reprend sa course. Trois cents mètres plus loin, nouvel à-coup. Le chauffeur s'accroche à son volant, jouant avec les pédales. Mais, cette fois, son action demeure inopérante. Le moteur s'arrête.

Silence de mort dans l'habitacle. Dina se met à pleurer. Le flic s'empare de son arme et descend, scrutant l'obscurité. Déjà, les faibles lueurs émises par le convoi s'étiolent. Righini ouvre le capot, apostrophe la femme de chambre :

— Prends la lampe qui se trouve dans la portière et la trousse à outils. Éclaire-moi ! Emilio, tout est calme ?

— Ça va ! Tu vas pouvoir réparer ?

— Je l'ignore. Putain de mécanique ! Je vais nettoyer le carbu, on ne sait jamais !

L'homme s'évertue pendant de longues minutes sans que la Balilla ne démarre. Dina frôle l'hystérie :

— On va mourir ! Les partisans ! Ils vont nous tuer.

Ugo la gifle. La tension monte d'un cran. D'autant, qu'au loin, un bruit de moteur se fait entendre, venant de Milan. Le flic pose un genou à terre, épaulant la TZ-45. Righini se rue dans l'habitacle, tentant une dernière fois de solliciter le démarreur. Sans succès ! Une Fiat 500 Topolino apparaît, au détour d'un virage. Emilio s'efforce d'identifier les occupants mais l'obscurité l'en empêche. La voiture ralentit puis stoppe à hauteur de la camionnette. À son bord, deux hommes des Brigades noires. Le flic se détend. Il apostrophe le passager :

— Où allez-vous ?

— À Côme. Nous rejoignons le Duce.

Righini s'avance, tirant Dina par le bras. Il ouvre la portière arrière du véhicule et s'adresse à la jeune femme :

— Tu vas monter dans la voiture. Emilio, tu l'accompagnes ! Vous préviendrez la secrétaire de Mussolini. Qu'elle envoie des gardes pour récupérer la cargaison. En attendant, je reste ici.

Le duo s'exécute en silence. La Topolino redémarre. Ugo fume une cigarette puis hausse les épaules, marmonnant : *Après tout, c'est foutu*. Il abaisse la ridelle et s'empare de la cassette. À l'intérieur : des lettres. L'homme s'en saisit, en garnit ses poches. *Il est temps*, se dit-il. *Temps de retrouver mon épouse et mon fils*. Adieu sa maîtresse ! Durant ces mois de folie, il l'aura aimée... à sa façon. Il disparaît, happé par l'obscurité.

²⁶ Emilio Barsotti, officier de la police politique.

²⁷ Mitraillette utilisée par la République Sociale Italienne en 1944 et 1945.

²⁸ Région de l'Italie du nord, correspondant peu ou prou à la vallée de l'Adda.

Bellebouche

Lundi 22 novembre 2021.

Maud, rassérénée par son succès de la veille, a décidé de poursuivre son enquête. Elle a occupé sa soirée à relire le dossier des meurtres. Toujours en s'appuyant sur l'innocence de Lise. Or, une femme lui ressemblant a été aperçue sur le parking du Domaine de Bellebouche, aux alentours de 15 heures, le jour fatidique. Et s'il s'agissait de l'inconnue posant aux côtés de Delmont ?

En milieu de matinée, l'adjudant est passée au siège du journal afin de récupérer le cliché original. Elle se dirige maintenant vers le restaurant de l'étang. Righini l'a appelée en cours de route. Il a remis de l'ordre dans l'appartement de sa sœur et ne quittera Châteauroux que demain. Maud a tu sa découverte, souhaitant le convier à dîner le soir même. Lise est également invitée mais le colosse doute de pouvoir la convaincre. Il tentera toutefois de mettre l'action des gendarmes sur le compte du procureur. Il verra bien. Peut-être que ce demi-mensonge portera ses fruits.

Pour l'heure, la gendarme vient de dépasser la commune de Vendœuvres. Un plan d'eau apparaît sur la droite. La route, d'une rectitude absolue, absorbe ses pensées. Son esprit lui suggère de s'enfuir, de rouler jusqu'à l'océan, d'explorer des contrées ignorées. Elle aimerait abandonner ce foutu uniforme, vivre à moitié nue sur les plages d'un Eldorado aussi mystérieux qu'envoûtant. Après tout, son corps reste désirable, elle peut encore plaire. L'aventure deviendrait possible dans cet au-delà fantasmé.

Comme pour renforcer son envie d'exotisme, un vol de grues s'échappe à l'horizon. Chaque printemps, ces oiseaux migrent à des milliers de kilomètres. La conductrice, elle, n'a pas franchi les limites de l'Indre depuis une dizaine d'années. Repliée dans son quotidien déprimant.

Un tracteur l'oblige à ralentir, à délaissier ses rêves d'évasion. Elle approche de la bifurcation, patientant derrière l'engin. La départementale connaît une circulation inhabituelle. Serait-ce dû à ce ciel bleu inattendu ? L'enquêtrice parvient enfin à obliquer sur la gauche. Elle traverse une forêt de jeunes chênes puis atteint le domaine. Un coup d'œil au tableau de bord la rassure : 11 h 40. Le personnel doit déjà s'activer. L'été, l'endroit regorge de vie. Le dimanche, Maud vient parfois se reposer sur la plage. Aujourd'hui, les pédalos ont disparu, la terrasse du restaurant est déserte. Seules des feuilles mortes balaient les lieux sous l'effet de la bise. Elle frissonne et franchit le seuil de l'établissement avec soulagement. L'habituel serveur, un individu avenant, l'accueille sans délai :

— J'ai lu le journal. Vous avez trouvé l'assassin.

Le visage de la visiteuse se ferme. Elle maugrée une esquisse de réponse avant d'enchaîner :

— Je souhaiterais vous montrer une photographie.

L'homme jette un œil à la pendule murale, préoccupé par sa tâche :

— Allez-y ! J'ai cinq minutes.

Maud sort le cliché de sa parka, le tend à l'employé.

— Avez-vous déjà vu cette femme ? Concentrez-vous !

Son interlocuteur s'en saisit puis chausse ses lunettes. Il réagit immédiatement. Avec un large sourire :

— Comment pourrait-on l'oublier ? Une cliente magnifique qui nous a commandé du champagne.

— Quand est-elle venue ?

— Le jour des meurtres. Elle m'a demandé une table dans le coin, là-bas.

Le serveur désigne le fond de la salle.

— Et où était la victime ?

— Devant nous ! Ici, exactement.

— Tournait-elle le dos à l'inconnue ?

— Oui !

Maud insiste, ravie que son hypothèse se vérifie une nouvelle fois.

— Les deux femmes se sont-elles parlé ?

— Pas à ma connaissance mais je vais et je viens.

— Est-elle partie avant ou après madame Balbo.

— Je ne m'en souviens plus. Désolé.

L'homme commence à s'impatienter, soucieux de préparer ses couverts. L'adjudant persiste, déterminée à pousser son avantage.

— Avez-vous discuté avec cette cliente ?

— Pas particulièrement. Elle était souvent au téléphone.

— Que pourriez-vous me dire à son sujet ?

— Comme je vous l'ai dit, une belle créature, sophistiquée. Très maquillée. De nombreuses bagues. Une longue chevelure...

— Mariée ?

— Je n'ai pas vu d'alliance.

— Bien ! Je veux que votre patron me transmettre toutes les factures et tickets de cartes de crédit de ce jour-là. Je peux compter sur vous ?

— Vous pouvez.

La gendarme demande à son interlocuteur de lui trouver une table près de la fenêtre. *Avec la meilleure vue sur l'étang.* À peine assise, elle commande une coupe de champagne. Déterminée à profiter de l'instant. La blessure, infligée par Lou, a provoqué des effets paradoxaux. Une volonté de revanche succède à quelques heures d'une profonde déprime. Et cette femme humiliée éprouve le besoin de se choyer. Sans oublier son enquête. En attendant sa consommation, elle appelle la brigade :

— Philippe ? Contactez le proc. Je dois connaître les numéros de téléphone qui ont borné aux alentours du domaine de Bellebouche, le 7 octobre.

En raccrochant, elle prie pour que le magistrat valide sa démarche au plus tôt. Sinon, elle devra passer par Marc... L'idée la chagrine. Elle préférerait conserver son autonomie. Quoi qu'il en soit, elle est satisfaite de sa matinée et se réjouit par avance de son repas. Ensuite, elle rendra visite aux agences de voyages de Châteauroux.

Elle ne dérogera pas à son programme. S'étant affranchie d'un retour à la brigade, elle occupera la fin de l'après-midi à préparer le dîner. Par instants, ses tendances dépressives reviendront à la charge mais elle tiendra son cap. Avec justesse, car les événements répondront à ses attentes. Le lendemain, lorsqu'elle les revisitera, elle en éprouvera une certaine fierté :

Marc Righini arriva à son domicile vers 19 heures. Seul ! Les arguments déployés auprès de sa demi-sœur étant demeurés lettres mortes. Le colosse surgit, un bouquet de roses à la main. Il rencontra une militaire

resplendissante. Elle avait opté pour un chemisier à motifs floraux verts et noirs, une jupe sombre et des bas résille. Des Dim Up. Des talons aiguilles complétaient sa métamorphose. Le flic, vêtu d'un costume à la coupe impeccable, ne put s'empêcher de détailler son hôte. Il lui tendit ses fleurs d'un geste maladroit. Trente minutes plus tard, la sonnette retentit à nouveau. Maud découvrit une Lise Balbo figée sur le palier. Vêtue d'un jean, d'un tee-shirt trop grand et d'une veste de sport à capuche. Le contraste entre les deux femmes était saisissant. Surprise, l'adjudant parvint à bredouiller quelques mots de bienvenue.

Par la suite, ses révélations fédérèrent les convives. Elle perçut de l'admiration dans le regard de Righini. Quant à l'histoire de la correspondance Mussolini-Churchill, elle passionna le géant et plongea Lise dans un abîme de perplexité.

OceanofPDF.com

Alexandra Baldini

Righini trône derrière son vaste bureau de l'OCBC. Calé dans son fauteuil de cuir, sa jambe souffrante allongée sous le meuble. Il est revenu de l'Indre en fin de matinée et vient de prendre connaissance des affaires courantes. Pendant le trajet, son amante des jours de pluie a occupé ses pensées. L'absence de Corinne accentue encore sa fragilité habituelle. Certes, sa présence était ponctuelle mais il savait qu'il pouvait compter sur elle. Si le dîner chez Maud l'a réjoui, si le rapprochement avec Lise le comble, il n'en reste pas moins que la plastique de l'historienne et ses élans amoureux lui manquent.

Il soupire tout en étant conscient qu'il devra cesser de s'apitoyer sur son sort. Il devient urgent de rebondir. Toutefois, si la tâche est aisée à envisager, son accomplissement lui paraît, pour l'instant, hors d'atteinte. La silhouette de Lou, qui apparaît à travers le verre dépoli de la porte, l'extrait de ses méditations. La capitaine pénètre dans la pièce sans que le géant ait eu le temps de la convier. Si ses gestes sont aussi fébriles qu'à l'accoutumée, son attitude générale surprend son patron. Des détails, qu'il ne parvient pas à identifier, l'obligent à s'enquérir de sa santé :

— Ça n'a pas l'air d'aller...

— Bof... Une mauvaise soirée.

Elle n'en dira pas plus. Righini le sait. Elle dépose un dossier sur le bureau puis s'assoit face à son boss.

— Au début de l'enquête, tu m'avais demandé de m'intéresser au tableau de Châteauroux. Celui que Delmont a vendu. J'ai enfin eu le temps de le faire.

— Et ça vaut le coup ?

— D'abord, je dois te préciser que le conservateur du musée m'a été d'une grande aide. Un mec compétent...

Un foutu compliment de la part de la jeune flic qui enchaîne en s'emparant de ses documents :

— Il s'agit d'une œuvre de l'école de Crozant. Un paysage de la vallée de la Creuse exécuté en 1898 par Armand Guillaumin.^{[29](#)} Intitulé *L'automne à Puy Barriou*.

— Tu as pu retracer son parcours ?

— Oui ! Grâce aux certificats fournis par Delmont et vérifiés par le type de Châteauroux. J'ai également contacté nos collègues allemands. Je t'explique...

La jeune femme consulte ses notes avant de poursuivre :

— Le tableau a été volé à un habitant de l'Indre en 1943, par un certain René Ohlberg dit René Ohl. Un alsacien, traducteur auprès de la Gestapo locale. La toile est de petit format, facile à transporter dans une valise.

— C'est donc une œuvre spoliée. Comment notre antiquaire a-t-il pu la vendre ?

— Les descendants du propriétaire sont décédés et Delmont en proposait un prix raisonnable. Bref, un arrangement qui convenait au musée. C'est limite, je te l'accorde.

— Elle était répertoriée dans les listes que nous possédons ?

— Non, j'ai regardé mais je n'ai trouvé aucune trace de ce tableau. En revanche, son histoire tient la route ! En premier lieu, revenons à Ohl. Il a pas mal pillé la région en compagnie de son patron, Konrad Metscher. Nous en avons les preuves. Je te cite leurs noms car ils peuvent suggérer de nouvelles pistes de recherches.

— Tu les as transmis à l'INHA ?^{[30](#)}

— Pas eu le temps. Je vais le faire. En 1944, notre alsacien se réfugie en Allemagne comme beaucoup de collabos. Peu avant la défaite des nazis, il tente de gagner la Suisse. Ayant besoin d'argent, il vend la toile à un antiquaire de Singen. Un bled du Bade-Wurtemberg. Voici la copie de la facture.

Le colosse consulte le document. Satisfait ! Il est rare de pouvoir retracer le parcours d'œuvres volées. En pleine guerre, un brocanteur scrupuleux a fait l'effort de consigner une transaction d'un montant dérisoire. Une somme qui témoigne de la panique de Ohl. Aux abois, il a cédé le tableau pour quelques marks. Righini s'enquiert du destin de l'alsacien. Lou replonge dans ses notes :

— Fusillé le 18 août 1946 à... 7 h 45 du matin... Il avait 36 ans. Tu veux plus de précisions ?

La jeune femme sourit, s'amusant de la curiosité de son patron. Puis, elle s'empresse d'enchaîner :

— L'antiquaire de Singen a conservé le paysage mais son héritier l'a fourgué à une certaine Alexandra Baldini qui l'a, elle-même, revendu à Delmont. Voici le bordereau de vente.

Le flic constate que l'intermédiaire a réalisé une plus-value honnête. Le prix a doublé entre les transactions.

— Tu as pu cerner la vendeuse ?

— En partie ! J'ai une copie de sa pièce d'identité. La voilà !

Righini s'empare du document, examinant la photographie de l'intéressée. Stupéfait, il ouvre le tiroir de son bureau, en sort le dossier transmis par la gendarme de Châteauroux. Il juxtapose le fac-similé récupéré par Lou et la coupure de presse trouvée dans le sac de Véronique Balbo. Les deux visages offrent les mêmes traits. Alexandra Baldini est la femme qui posait aux côtés de Delmont et qui déjeunait, le jour des meurtres, au restaurant de Bellebouche... Le flic retrouve cette étrange ressemblance qui unit l'inconnue à sa propre sœur Lise. Troublé, il tend l'article de journal à son adjointe puis lui relate les découvertes de Maud. Arrachant un sarcasme à son interlocutrice :

— Elle a enfin fait quelque chose. Incroyable ! Passons ! Pour finir, on a un souci...

— Lequel ?

— J'ai vérifié la carte d'identité. Alexandra Baldini n'existe pas.

— Ça, ton conservateur de Châteauroux ne l'a pas vu. On pourrait lui créer des ennuis. Mais bon ! Au demeurant, tu lances un avis de recherche et tu y joins les deux photographies que nous possédons. Il faut absolument la retrouver. Elle est au centre de cette affaire. Par ailleurs, je veux que tu dresses la liste des trafiquants spécialisés dans les papiers anciens et les documents portant sur la dernière guerre.

— Tu crois réellement que Véronique Balbo a vendu des lettres de Churchill ?

— Oui et je souhaite les récupérer. Elles ont une valeur inestimable au regard de l'Histoire.

Sur ces mots, Lou quitte le bureau. Pensif, son patron écoute le martèlement de ses talons s'évanouir au fond du couloir. Une trace infime du parfum de son adjointe hante la pièce. Aussi subtile et insaisissable que l'image de cette femme qui ressemble, comme deux gouttes d'eau, à sa demi-sœur. Cet étrange reflet relève-t-il du hasard ou incarne-t-il un ultime fantôme surgi du passé ? Righini hésite. Il désirerait, à la fois, élucider ce mystère et l'ignorer... Comme il préférerait, certains jours, ressusciter la figure fantasmée de son père. Celle qu'il cultivait, enfant, dans la solitude de sa chambre.

²⁹ *Peintre impressionniste français connu pour ses paysages de la vallée de la Creuse.*

³⁰ *Institut National d'Histoire de l'Art.*

Lago di Resia

Un mois plus tard.

L'inconnue de la rue des rosiers regarde par la fenêtre. Pensive ! Elle n'a pas digéré l'affaire de l'étang. Un échec complet. La fouille de l'appartement de Lise n'a rien donné. Et Fabio avait raison : persister l'aurait mise en danger. Autant changer d'horizon. Sage conseil car, ce soir, elle peut se détendre.

La neige tombe depuis une heure, étouffant les bruits de l'extérieur. Les flocons tourbillonnent sous le cône de lumière du réverbère. Au-delà, le lac est plongé dans les ténèbres. Seules les décorations de Noël se reflètent à sa surface. L'élégante créature soupire, cette période de l'année l'émerveille toujours. Malgré ou grâce à sa vie aventureuse, elle a conservé une âme d'enfant, jouissant du présent sans se soucier du lendemain. Une femme frivole qui se prénomme, en réalité, Valeria. Et qui s'apprête à retoucher son maquillage lorsque son téléphone se manifeste :

— Salut, c'est Fabio ! Où es-tu ?

— En Italie. Je me suis arrêtée à Resia, à quelques kilomètres des frontières suisse et autrichienne.

— Le courtier t'a contactée ?

— Je le vois demain. Il nous propose un poudrier et de la lingerie ayant appartenu à Magda Goebbels. Des sous-vêtements marqués à ses initiales.

— Parfait ! Les reliques nazies se vendent bien. Tu as pisté les objets ? Ce ne sont pas des faux ?

— Non, ils proviennent d'une vente de la Stasi.³¹ Ils ont été achetés par un ancien SS. Ses descendants veulent s'en débarrasser et faire du fric. J'ai appelé Sontag qui m'a confirmé leur origine... Il a analysé le tissu et les fils

de la broderie. Pas de problème. Quant au poudrier, j'ai un cliché où Magda pose devant sa coiffeuse. Le truc est visible en arrière-plan.

— OK. Sinon, on a un souci.

— Lequel ?

Le cœur de Valeria accélère sa cadence. Depuis les meurtres, les aléas la perturbent de manière inhabituelle.

— Righini a lancé un avis de recherche à ton encontre.

— Merde ! Ça recommence ! Il a des photos ?

— Oui, cette foutue coupure de presse où tu te tiens aux côtés de Delmont. Tu as fait une belle connerie ce jour-là.

— Je n'avais pas vu le journaliste. J'en ai marre ! Je vais devoir encore me travestir, changer de coiffure et d'habitudes. Je fatigue, Fabio ! Je fatigue...

— Calme-toi ! Descends au bar et prends un apéro. Bientôt, l'affaire passera à la trappe.

— C'est ton contact qui t'a prévenu ?

— Oui !

— Quelles sont ses motivations à ce mec ? Tu es sûr de lui ?

— Autant qu'on puisse l'être dans notre business...

— Qui est-ce ?

— Il vaut mieux que tu ne le saches pas. Pour ta sécurité.

— Tu ne m'as jamais rien caché !

— Il s'agit d'un type dangereux. N'insiste pas ! Je te rappelle demain.

— Attends ! Juste une chose. L'avis de recherche ? Il est à quel nom ?

— Alexandra Baldini.

— Ouf ! J'ai pris un autre passeport.

— Parfait !

Son interlocuteur raccroche, laissant Valeria préoccupée ! Elle tapote le rebord de la fenêtre de ses ongles manucurés. À quel moment son passé va-t-il la rattraper ? Et sur qui pourra-t-elle compter ? Les questions s'enchaînent en un chapelet mental angoissant. Que lui arrive-t-il ? Son insouciance s'évapore. Cette métamorphose, subtile mais persistante, Fabio l'a perçue. Il l'attribue aux affres du vieillissement. À ce sujet, les psychologues mobilisent ce qu'ils nomment la théorie de la pente. À la quarantaine, on a le sentiment d'atteindre le milieu de son existence. La vie semble désormais glisser vers son terme.

L'homme revoit le jour où sa future collaboratrice a surgi à la galerie, fringante étudiante à l'École du Louvre. Il se remémore le matin où, des années plus tard, elle a franchi la porte de la boutique, la tête en sang. Traumatisée ! Elle n'a livré aucune explication et, depuis, n'est pas revenue sur l'incident. Elle a changé d'identité et a basculé dans la face sombre du marché de l'art. Comme lui-même l'avait fait à la fin de ses études. Au fil du temps, cette histoire est devenue taboue. Les deux associés ne l'évoquent jamais...

Chassant Valeria de ses pensées, Fabio s'apprête à quitter les lieux quand son Smartphone sonne à nouveau. La voix d'un vieil ami résonne à son oreille :

— Bonjour, c'est Johan.

— Où es-tu ?

Généralement, son correspondant se manifeste lorsqu'il séjourne à Paris.

— À Amsterdam, je viens de rentrer chez moi. Je reviens de Londres...

— Un bon coup ?

— Pas mal mais je t'appelle au sujet d'une affaire qui me dépasse...

— Combien ?

— Dix millions d'euros. Tu as toujours ton contact à Dubaï ?

Fabio siffle entre ses dents avant de répondre :

— Oui ! C'est quel type de marchandise ?

— Deux tableaux soi-disant disparus durant la dernière guerre... Un Raphaël et un Klimt. Ça sent le soufre. Aussi, je te les abandonne volontiers... Sur le marché légal, une seule de ces toiles atteindrait les cent millions d'euros.

Le poulx de l'ancien galeriste s'affole. Pourtant, ses propos ne laissent transparaître aucune émotion :

— Pas de problème ! Tu as leur description ?

— Le premier, c'est un portrait d'un adolescent. Le second, un paysage. Une œuvre de jeunesse...

Un long silence s'établit. Ainsi, les possessions de Delmont refont surface, fourguées par les meurtriers ou par un éventuel intermédiaire. Fabio devrait faire preuve de prudence mais l'appât du gain l'exhorte à continuer :

— Ton vendeur ? Tu le sens comment ? Correspond-il aux mandataires habituels ?

— Non, il ne possède pas les clés de langage. C'est un amateur peu éclairé. Je dois le rencontrer à la frontière belge afin de finaliser la transaction.

Les pensées de l'ancien galeriste se bousculent. Ces toiles, il les voulait. Elles hantaient ses nuits depuis que Delmont avait mentionné leur existence, en juin dernier. À l'époque, l'antiquaire exigeait une telle somme que même le richissime et possible acquéreur de Fabio s'était désengagé. Et maintenant, il peut les obtenir à un prix acceptable. Une aubaine ! Il doit gagner du temps. Pour réunir les dix millions et bénéficier de l'aide de Valeria. Car ses reliques nazies vont l'occuper pendant quelques jours. L'homme finit par chasser ces détails matériels de son esprit. Le gain qu'il tirera de l'affaire sera fabuleux et cette idée emporte tout :

— Tu as les coordonnées ?

— Non, il va m'envoyer un SMS. Je te le transmettrai.

— OK.

³¹ *Police secrète d'Allemagne de l'Est.*

Valeria

***Vendredi 24 décembre 2021 – 18 heures.
Domicile du policier.***

Lise Balbo ajuste le chemin de table. Au centre, elle a placé deux chandeliers qu'elle a trouvés au fond d'une armoire. Righini en est encore à se questionner sur leur provenance. Fatalement, des objets manufacturés du XXI^e siècle ne l'intéressent pas. La femme sourit à cette pensée. Elle apprécie de plus en plus ce frère découvert depuis peu. Sa présence la rassure, elle aime ses collections et ses petites manies de célibataire. Elle recule de quelques pas afin de contempler son œuvre. Les couverts sont prêts, attendant l'heure du réveillon. Trois couverts car Maud doit arriver sous peu.

Lorsque Marc a invité la gendarme, sa sœur s'est renfrognée. Elle avait consenti à se rendre au domicile de la flic par pure curiosité. Elle voulait prendre connaissance de tous les aspects du meurtre de sa mère. La soirée s'était bien déroulée. Elle ne peut que l'admettre. Pour autant, elle ne se sent pas disposée à la fréquenter. Du moins, pas spontanément ! Elle devrait toutefois parvenir à contrôler son animosité. Car elle n'est pas dupe du comportement de Maud : Righini lui plaît et le colosse ne s'aperçoit de rien ! Une situation qui amuse Lise et la détourne peu à peu de son ressentiment. Elle s'assoit dans l'un des fauteuils, examinant la pièce. La maison la ravit. Le géant la rejoint, une bouteille à la main. Il regarde sa sœur tendrement :

— Tu veux boire quelque chose ?

— Non, pas tout de suite. Je prendrai du vin au cours du repas.

Righini s'apprête à se servir lorsque son téléphone suspend son geste :

— Allô ?

— C'est Julien, Patron ! Navré de vous déranger mais un collègue insiste pour vous parler. Sortant d'une hospitalisation, il vient de découvrir l'avis de recherche. Celui ciblant Alexandra Baldini...

— Passez-le-moi !

En chuchotant, le colosse informe sa sœur :

— Des renseignements concernant l'inconnue qui épiait ta mère, le jour du meurtre. La femme qui te ressemble...

Une voix chevrotante, usée, émerge de l'appareil :

— Marc Righini ?

— Lui-même !

— Dominique Doumergue. Commissariat du septième arrondissement. Je vous appelle au sujet d'Alexandra Baldini.

L'homme a la respiration sifflante. Certainement un gros fumeur... Il marque une courte pause avant d'enchaîner :

— Cette personne a disparu le 5 novembre 2011. Je la connais sous le nom de Valeria Dellivomini.

Dellivomini, le patronyme de la grand-mère de Lise. Le visage du flic de l'OCBC traduit une telle stupéfaction que sa sœur ne peut s'empêcher de l'interpeller. Il actionne le haut-parleur du téléphone tout en lui faisant signe de lui apporter de quoi noter. Fouillant son sac, elle en extrait un carnet et un stylo. Pendant ce temps, leur interlocuteur lutte contre une quinte de toux. Non sans mal, il finit par reprendre le fil de son récit :

— À l'époque, on a été prévenus par les voisins. Une dispute. Un couple dans un appartement, rue Duroc. À l'arrivée, j'ai trouvé un mec en pleine crise de nerfs. Du sang imprégnait la moquette. Mais pas de corps. La fille s'était évaporée.

— Vous avez inculpé le type ?

— Oui ! Nous avons dû, toutefois, le relâcher. Matériellement, il n'a pas eu l'occasion de se débarrasser d'un éventuel cadavre... J'ai lancé un avis de recherche pour disparition inquiétante. Je n'ai jamais eu de nouvelles de la nana. Elle vivait avec ce lascar depuis peu et s'avérait assez volage. Elle est rentrée à l'aube et il a pété les plombs...

Le fumeur cherche de l'air. Donnant à Righini l'opportunité de l'interroger :

— Cette femme, vous pouvez m'en dire plus ?

Le flic, à l'évidence, consulte ses notes avant de répondre :

— Pas de famille connue. Une mère décédée il y a une dizaine d'années. Valeria... Une belle plante. L'appartement croulait sous ses photographies. Aussi, je l'ai reconnue immédiatement sur votre bulletin d'alerte. Elle était... Attendez !

Deuxième quinte de toux. Le colosse informe sa sœur du nom de la créature en question. En entendant le patronyme de son aïeule, Lise se tend, en proie à une vive émotion. Encore une fois, le destin semble frapper à sa porte. Après quelques secondes, la voix de Doumergue résonne à nouveau :

— La disparue avait un doctorat en histoire de l'art. Un double cursus mené à l'École du Louvre et à l'université de Berlin.

— Votre rapport mentionne-t-il l'objet de sa thèse ?

Righini soumet cette interrogation, ayant à l'esprit les lettres de Mussolini. Mais son interlocuteur le renvoie à un autre domaine :

— Elle a bossé sur les œuvres spoliées par les Allemands. Au cours de la dernière guerre.

— Où travaillait-elle ?

Nouveau silence, ultime toux puis l'information fuse :

— À l'INHA. Je ne sais pas ce que c'est...

Le géant le renseigne sur le sens de l'acronyme et enchaîne sur plusieurs points. Désireux de connaître le nom du directeur de thèse de Valeria, l'identité de son conjoint et les détails signifiants du dossier. Satisfait des réponses, il finit par raccrocher en remerciant son collègue. Aussitôt, Lise l'interpelle :

— Cette femme ? Qui est-ce Marc ?

— Ta grand-mère avait-elle un frère ou une sœur ?

— Pas que je sache. Elle disait toujours que ses parents étaient décédés pendant la guerre. Elle n'a jamais évoqué d'autres proches.

— Nous en aurons le cœur net. Je vais solliciter un généalogiste. Il travaille pour l'OCBC quand on doit rechercher le propriétaire d'une œuvre volée. Nous le brancherons sur les membres de nos deux familles. On verra bien... N'oublions pas que Maria Dellivomini fréquentait mon aïeul puisqu'elle a été entendue dans le cadre de sa disparition. Depuis le début, j'ai le sentiment que seul le passé nous fournira les clés de cette histoire incroyable.

— Je te remercie. Tout ceci m'épuise. Finalement, donne-moi un peu d'alcool...

Le colosse s'empare de la bouteille mais la sonnette suspend encore une fois son geste. Maud vient d'arriver...

OceanofPDF.com

Morack

Commissariat de Saint-Ouen – 9 heures.

Gérard, l'adjoint de Jamelin, termine son café en soupirant. Ses pensées glissent du cadavre de Delmont au massacre des frères Quintin. Le flic n'est pas satisfait de son enquête. L'assassin, qui a tiré au gros calibre sur les deux truands, court toujours. Et il ne bénéficie d'aucune piste pour l'identifier. De nature nerveuse, volontiers intuitif, l'homme aime son métier et ne supporte pas l'échec. Il en est de même de son physique. Son visage en lame de couteau, ses rares cheveux bouclés ne l'avantagent pas. Quant à son corps... Une espèce de liane noueuse, torturée par de perpétuelles tensions... Une femme comme Lou... Un être inaccessible qu'il désire pourtant. Il aimerait la serrer entre ses bras, la regarder vivre du matin jusqu'au soir... Nouveau soupir. Fort heureusement, un membre de l'équipe toque à sa porte, interrompant son spleen. Un lieutenant, Damien Keradec, pénètre dans son bureau :

— Gérard ? Je souhaiterais un conseil.

— Je t'écoute !

— Je travaille sur la série de cambriolages du quartier Garibaldi. Nous surveillons un certain Lamour, une petite frappe de 25 ans.

— Eh ?

— Depuis peu, il s'agite et multiplie les contacts.

— Il est sur un coup. C'est sûr !

— Justement. D'où mon problème. J'ai besoin de deux hommes supplémentaires pour le prendre en flag. Mais le patron est introuvable...

Gérard marmonne quelques mots dans sa barbe. Son boss n'est jamais là... Il réfléchit puis consulte le planning sur son ordinateur. Sa réponse fuse :

- On va réduire l'équipe de nuit. Mobilise Madelin et Delcourt.
- OK !
- Attends ! Les relations de ton voleur, tu les as identifiées ?
- Seulement trois ! La quatrième m'échappe. Un téléphone prépayé...
- Quel numéro ? Tu l'as recoupé avec d'autres affaires ?
- Non !
- Donne-le-moi !

Le flic s'exécute puis prend congé. Pressé !

Gérard regarde le Post-it sur lequel il a noté l'information. Son attention se polarise sur les trois derniers chiffres : 666. Le nombre associé à la bête de l'Apocalypse. Des textes anciens relient cette combinaison à l'innommable, à la créature qui détruira le monde. Or, le flic est curieux de nature. Il s'intéresse à la Kabbale et à la numérologie. D'où sa capacité à relever ce qui passerait inaperçu aux yeux de quiconque ! Un symbole du mal au cœur d'une enquête de police...

Il pourrait s'amuser de sa découverte mais ce n'est pas le cas. Car cet agrégat de chiffres, il l'a déjà rencontré. Dans l'histoire Delmont ! Aussi, il ouvre l'un des tiroirs de son bureau et en extrait le dossier de l'antiquaire. Il ne s'est pas trompé. Le vieux forban a composé le même numéro le 6 octobre. À la suite de l'appel de Véronique Balbo. Il a renouvelé son geste le jour des meurtres de l'étang. Lorsqu'il rejoignait la capitale. Il a borné aux alentours de Versailles à 16 h 21. Par chance, la carte prépayée de son interlocuteur doit posséder une durée de vie conséquente. Il s'en sert encore pour le grand bonheur du policier qui s'empare de son téléphone et exhorte le lieutenant :

- Tu peux revenir me voir ? C'est urgent !

Une minute plus tard, l'homme s'assoit en face de son supérieur.

- Tu as le relevé des écoutes portant sur notre inconnu ?

— Oui, il est là.

- Que dit-il ?

— Lors de la première communication, Lamour parle de la nécessité de le rencontrer.

- Tu penses que le lascar servirait de receleur ?

— C'est probable. Dans le deuxième coup de fil, ils conviennent d'un rendez-vous. Jeudi 6 janvier, à 19 heures. Nous sommes mardi. Le cambriolage doit être prévu ce soir ou demain soir.

— Ils ont précisé le lieu du rancart ?

— Non, l’interlocuteur en question a juste dit : *Comme d’habitude...*

Gérard réfléchit. Lou l’a averti des avancées de Maud, de ses trouvailles concernant la correspondance Churchill-Mussolini. L’occasion est trop belle. Si son raisonnement s’avère exact, il possède une chance infime de remettre la main sur les lettres. Delmont les a sans doute fourguées avant que les Quintin ne l’égorgent. Après tout, il a contacté l’inconnu en revenant de sa transaction. Aussi, le flic prend sa décision. Il la livre au lieutenant d’un ton sec :

— Tu laisses tomber le flag. On les serrera au cours de leur échange. Ton Lamour, tu ne le lâches plus.

— Mais pourquoi ? Tu risques de foutre en l’air des mois de travail... Imagine qu’ils changent d’avis au dernier moment. Tu feras parler mon rigolo. Il dénoncera son complice.

— Je ne peux pas faire ce pari. Je suis sur une affaire de meurtre. Tes larcins passent au second plan.

L’homme proteste une nouvelle fois puis se résout à quitter la pièce. Gérard reprend son téléphone. Un sourire aux lèvres, il compose le numéro de l’OCBC.

De son côté, Righini a interrogé le directeur de thèse de Valeria Dellivomini. L’universitaire l’a éclairé sur la personnalité de la jeune femme. Une étudiante brillante mais capricieuse, inconstante. L’INHA envisageait de s’en séparer, peu de temps avant sa disparition. Elle fréquentait un marchand d’art peu scrupuleux, Fabio Ricardi. Encore un nom d’origine italienne.

Décidément, cette histoire tourne autour de familles issues de l’immigration du siècle dernier. Où le fascisme a laissé son empreinte. Ce Fabio, le flic le connaît. Il gérait une galerie installée au Louvre des antiquaires. Sa boutique a fermé en 2016 ou 2017. Le géant ne sait plus très bien. En revanche, il a une certitude : ce filou a dû basculer dans le *dark market* dès la fin des années quatre-vingt-dix. Son magasin n’était qu’une façade masquant son activité souterraine.

En conséquence, Righini a lancé un deuxième avis de recherche. Valeria travaillait avec Delmont, côtoyait Ricardi. Trois experts réunis par une seule motivation ? L’idée d’un réseau de trafiquants titille le policier. Ce type d’organisation est légion. Le marché criminel de l’art rapporte environ sept

milliards d'euros par an. Il représente le quatrième flux d'argent délictueux au monde.³² Autant dire qu'il regorge d'individus à la morale douteuse. Par ailleurs, sur un autre aspect, le colosse a mandaté le généalogiste, vacataire de l'OCBC. L'homme lui a suggéré d'enquêter en binôme avec un collègue italien. Ils se concentreront sur deux cibles, géographiques et claniques : Milan et Briançon, les familles Righini et Dellivomini. La note va être salée mais il veut crever cet abcès historique et filial. Ces axes traités, il se penche désormais sur le meurtre des frères Quintin. Et un détail l'intrigue. Lou a estimé à douze le nombre de toiles dérobées dans la maison de campagne de Delmont. Son équipe les a retrouvées chez les frangins. En intégralité. Afin de s'en assurer, il suffisait de les superposer aux contours imprégnant le papier peint de l'antiquaire. Or ces œuvres, d'inspiration futuriste, possèdent une réelle valeur. Le tueur les a négligées, se polarisant sur les deux tableaux disparus au cours du dernier conflit. Ceux que Delmont avait enterrés dans son jardin. Le criminel serait-il étranger au marché de l'art ? Agissait-il sur la base d'une simple description ? En outre, le calibre utilisé pour les crimes évoque plutôt le grand banditisme ou des groupuscules fervents de ce type d'arme. Des néofascistes ? Après tout, Delmont collectionnait des toiles datant de l'avant-guerre italienne. Il détenait un immense portrait de Mussolini. Depuis le début, une part de l'enquête renvoie à cette idéologie. Prenant son téléphone, le flic compose le numéro d'un confrère : un ancien des renseignements généraux.

³² Source : Arthur Brand. Les chevaux d'Hitler. Éditions Armand Colin. 2020.

Lamour

Le *soum*³³ est garé à une trentaine de mètres de l'entrée du pavillon. La rue, parallèle au cimetière de Saint-Ouen, respire la tranquillité. Un véritable havre de paix au regard du quartier bordant le boulevard périphérique. À intervalles réguliers, le bruit métallique des trains de banlieue se fait entendre par-delà les tombes. À l'intérieur de la camionnette, les deux policiers ne savent quelle attitude adopter. Il est bientôt 11 heures et Lamour ne s'est pas manifesté. Pire, le carnet de liaison indique qu'il n'a pas quitté son logement depuis la veille. L'effervescence des derniers jours, annonciatrice d'un futur casse, a disparu. Aussi, l'adjudant Madelin prend une initiative. Non concertée car son collègue a la capacité de tergiverser indéfiniment.

— Je préviens Gérard. Ce n'est pas normal.

Le chef de groupe décroche son téléphone en proie à une certaine fébrilité :

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est Lamour, Chef ! Il ne bouge plus.

— Comment ça ? Il est où ?

— Chez lui. Il est rentré hier en début d'après-midi et, depuis, il est invisible. C'est pas conforme à ses habitudes.

— Merde !

La petite frappe a dû échapper à la surveillance. Que faire ? Le policier, fort de son expérience, analyse le problème. Non sans anxiété car le lieutenant s'est plaint à Jamelin. Il n'a pas digéré l'idée de suspendre le flag. Si la traque n'aboutit pas, ça va faire du bruit ! Déconfit, il prend la seule décision possible :

— Il s'est tiré d'une façon ou d'une autre. Qu'est-ce que vous avez bouffé hier soir ?

Le sous-fifre s'interroge sur l'état mental de son boss mais il s'oblige à répondre :

— Des pizzas, Chef !

Bingo ! Morack sourit. En planque, on choisit aisément ce type de repas voire tout menu provenant de la restauration rapide. Il ne pouvait pas perdre. Rasséréné, il reprend la conversation :

— Tu vas aller cogner à la porte de notre coco, tes cartons d'emballage sous le bras. S'il se manifeste, tu donnes le nom d'un autre résident. Vas-y et tiens-moi au courant.

Madelin sort de la camionnette puis se dirige vers l'immeuble. Le bâtiment de quatre étages jouxte une maison en meulière que le temps n'a pas épargnée. L'ensemble du quartier relève de l'avant-guerre. Le domicile de Lamour présente la façade classique des années trente : dénuée de courbes et offrant, en saillie, de larges fenêtres. Parvenu devant l'interphone, le flic appuie sur la touche de l'un des voisins. Sans réponse, il renouvelle son geste à plusieurs reprises. La voix fatiguée d'une personne âgée finit par résonner. Ayant décliné son identité, le brigadier entre dans le hall et emprunte l'escalier qui conduit aux étages. Au troisième niveau, l'homme souffle. La malbouffe des planques qu'il enchaîne depuis des lustres ne lui réussit pas. Il s'approche du palier et sonne à la porte du malfrat. En vain ! L'appartement reste silencieux. Nouvelle tentative : même résultat. Il en informe son chef. Morack, de plus en plus nerveux, lui enjoint de tourner la poignée :

— Si ce n'est pas verrouillé, tu ouvres doucement et tu écoutes !

Madelin s'exécute. Le vantail s'entrebâille. Il tend l'oreille. Les lieux semblent déserts. Aussi, son supérieur lui intime l'ordre de ne pas bouger :

— Tu attends ton collègue. Je te l'envoie !

Une minute s'écoule avant que Delcourt apparaisse, le visage cramoisi. L'homme crache ses poumons mais demeure efficace. Il se plaque contre le mur, la main posée sur son arme. Son vieux complice de surveillance pénètre dans le logement. Face à lui, un salon au désordre inimaginable. Des verres et des bouteilles entamées partout. Deux cendriers débordent de mégots. Des paquets de clopes traînent de-ci de-là.

Sur la table basse, une seringue côtoie de petits sachets dépouillés de toute substance. Le canapé paraît capable d'expulser ses ressorts à chaque instant. Le flic se colle au mur du séjour. À sa droite, un couloir dont les

portes sont fermées. Le linoléum est en piteux état. Des déchirures, des brûlures de cigarettes... Le papier peint, délavé, expose de vastes taches sombres aux abords des chambranles. L'appartement est sale et transpire le sordide. Delcourt s'avance, le pistolet à bout de bras. La première chambre est vide. Idem pour la seconde. Au fond, la salle de bains et les toilettes sont désertes. Il ne reste que la cuisine. Madelin pousse la porte du pied. Lamour est là. Assis sur une chaise, entièrement nu. La partie supérieure de son front a disparu. Derrière lui, la table est maculée de sang, de fragments d'os et de matière cérébrale.

³³ *Sous-marin : camionnette banalisée permettant une surveillance discrète.*

Au seuil du destin

Voilà plusieurs jours que son ami hollandais ne donne signe de vie. Une situation intenable pour Fabio tant la possible transaction le rend fébrile. Que fait le vendeur ? A-t-il choisi une autre filière ? Plus lucrative ? L'homme tourne en rond dans son appartement du boulevard Saint-Germain.

Habituellement, ce lieu l'apaise. Mais maintenant, la tension s'avère trop forte. La multitude de tableaux et de sculptures qui ornent les deux cents mètres carrés de son antre ne lui suffit pas. Il veut réussir ce coup de maître qui lui garantira une retraite dorée.

En se servant un verre de vieux rhum, il revisite son passé. Ses études d'histoire de l'art à la Sorbonne. À moins d'un kilomètre d'ici. Il revoit la petite galerie de ses débuts, rue de Buci. Il n'a jamais regretté d'avoir franchi le Rubicon. Le trafic d'œuvres d'art lui a permis de vivre, de visiter le monde et de fréquenter les palaces des grandes capitales. Sans parler des femmes qui ont contenté sa sexualité débridée. Ces créatures aux manteaux de fourrure qui hantent à dessein les hôtels de luxe. Ces êtres avides qu'il était aisé de débusquer au bar et qui accomplissaient des merveilles quelques minutes plus tard.

Individu névrosé, Fabio n'a pas désiré combattre sa lubricité. Il n'a nullement souhaité questionner ce refus d'aborder la féminité dans sa plénitude et sa beauté. Seule Valeria a trouvé grâce à ses yeux, il la considère, non comme une femme, mais comme une complice. Une partenaire efficace et brillante qui sait, lorsque les circonstances le réclament, écouter ses confidences ! D'un côté, une intellectuelle, belle à couper le souffle qui le rassure. De l'autre, des corps, des chairs qui l'assouviennent. L'homme a tracé son sillon méprisable entre ces deux bornes mentales condensant son rapport au sexe opposé. L'argent dominant le tout.

Fabio avale l'alcool avec le même appétit qui gouverne sa vie. Il guette cet instant où la psyché se relâche, où les muscles se détendent. Et, à la minute où il parvient à maîtriser les tensions liées à l'absence d'informations, la sonnerie du téléphone retentit. Il se rue sur l'appareil :

— Allô ?

— C'est Johan. J'ai enfin eu des nouvelles de notre vendeur.

— Eh ?

— Il exige des garanties. Il veut être certain de la solvabilité de ton acquéreur.

— Donne-moi son numéro.

— Non, il souhaite que je demeure son intermédiaire. Tu peux me transmettre tes documents valant caution ?

— En aucun cas ! Je lui montrerai en direct. Je n'envoie pas ces papiers car je dois préserver la vie privée de mon client. Rassure-le ! J'ai une attestation émanant d'un célèbre cabinet d'expertise comptable. Les biens de mon acheteur – liquidités, actifs, possessions immobilières – atteignent la somme de deux cent soixante-dix millions de dollars.

Un silence ponctue l'information. De telles fortunes provoquent souvent l'étonnement, la réflexion voire le dégoût de l'homme moyen. En tant que courtier, le hollandais ne navigue pas à un tel niveau. Il se contente de ventes mineures affectant des objets de second choix. Le marché de l'art, comme toute organisation sociale, possède une hiérarchie où l'élite fréquente peu les strates inférieures. Fabio échappe à cette règle car il a compris que seule l'hétérogénéité de son réseau permet la réussite. Dans son carnet d'adresses, des néonazis, des escrocs à l'exemple de Delmont, côtoient des émirs, des oligarques russes et de richissimes Américains. Respectant la pause de son ami, l'ancien galeriste avale une gorgée de rhum avant de renouer la conversation :

— Tu dois m'arranger un rendez-vous. Et pas en pleine nature. C'est trop dangereux. Un café, ou un restaurant parisien, fera l'affaire. Je t'offre cinq pour cent de la transaction.

Nouveau silence. Fabio imagine la fièvre subite qui agite son correspondant. Seul l'argent détient un tel pouvoir. Après quelques secondes, l'accent flamand résonne derechef :

— OK ! Je vais voir ce que je peux faire. Je te rappelle.

— Tchao, Johan ! Et merci...

Le fils d'immigrés italiens raccroche en espérant que sa démarche aboutisse. Ce soir, il appellera Valeria. Mais, pour l'heure, sa complice se situe à des années-lumière de ces préoccupations. Elle chemine sur le trottoir de l'Arcisstrasse à Munich. Elle contemple le *Führerbau*,³⁴ ce bâtiment ayant abrité la conférence de 1938.³⁵ Elle est venue sur ce boulevard par curiosité et dans le but de déjouer une éventuelle filature. Car, au fond de son sac à dos, elle transporte la lingerie de la Magda Goebbels, l'emblématique figure féminine du régime.

Les reliques nazies, au-delà de l'horreur qu'elles suscitent, ont le pouvoir de rendre tangible cette époque maudite. À un point tel que le symbole d'intimité, qu'elle transporte au plus près de son corps, la fait frissonner. Malgré un fort sentiment de satisfaction car la transaction s'est parfaitement déroulée.

Jetant de fréquents coups d'œil en arrière, l'aventurière regarde la façade de l'édifice. Elle imagine le Duce, l'ancien maître de son aïeul, franchissant le porche, nourri de la certitude de servir l'histoire. Valeria, reniant ses origines, reste insensible aux idéologies. Il y a peu, elle a lu le livre de Corinne Luchaire,³⁶ l'actrice dont le père était un collaborateur notoire. La jeune femme a traversé la défaite de 1940 et les années de guerre en témoignant d'une étrange insouciance. Elle rebondissait d'une réception à une autre, indifférente aux malheurs du temps. Elle ne prendra conscience de l'importance des événements que lorsque son paternel sera cloué au peloton d'exécution. Et qu'elle-même se verra emprisonnée pour ses relations avec l'occupant. Triste destin !

Valeria s'est reconnue dans la personnalité tragique de la comédienne, décédée de la tuberculose à l'âge de 29 ans. Cette lecture a eu l'effet d'un miroir. Lui permettant, autant que les meurtres de l'étang, de prendre pleinement conscience de sa propre frivolité.

Ses pensées l'écartent peu à peu de son lieu de promenade. Ayant dépassé l'édifice, elle s'ébroue mentalement et jette un coup d'œil à sa montre. Il est l'heure de repartir. Elle fera escale au bord du lac de Constance afin de visiter les antiquaires. Nombre de nazis et de pétainistes ont vendu des œuvres au cours de leur fuite. Peut-être qu'une opportunité se présentera au détour d'une boutique...

Réjouie par cette perspective, elle regarde une ultime fois par-dessus son épaule. Elle rejoint ensuite sa voiture, forte d'une décision soudaine et

impérieuse : elle doit changer de vie avant que sa destinée ne bascule.

³⁴ *Le bâtiment du Führer.*

³⁵ *Conférence ayant pour objet la question des Sudètes. Elle réunit l'Allemagne, l'Italie, la France et la Grande Bretagne les 29 et 30 septembre 1938.*

³⁶ *Ma drôle de vie, 1949.*

OceanofPDF.com

Histoires de famille

Nous descendons tous d'un roi et d'un pendu.

Jean de la Bruyère.

Un grand échalas barbu, sonne à la porte de Righini, un attaché-case à la main. Vêtu de noir, on le prendrait aisément pour un croquemort en quête de clients. Muni d'un contrat qui éviterait à la descendance de payer les frais d'enterrement. Il n'en est rien même si le personnage s'intéresse également aux morts. Il est généalogiste et assiste la police sur certains sujets. Il ne patiente que quelques secondes avant que le battant ne s'ouvre. Une Lise Balbo souriante apparaît. Elle ne déroge pas à ses normes d'habillement : son poncho multicolore tranche avec l'austérité du visiteur :

— Entrez, je vous prie. Nous vous attendions.

L'individu investit la demeure, se laissant guider jusqu'au salon. Marc et Maud l'accueillent, serrés l'un contre l'autre dans le canapé de cuir. Le colosse tente de se lever afin de le saluer mais le nouveau venu l'en dissuade. En conséquence, le flic l'invite à s'asseoir puis présente les deux femmes :

— Ma demi-sœur, la petite fille de Maria Dellivomini, et l'adjudant Solert, qui nous a beaucoup aidés au cours de cette enquête.

Righini ne désigne pas encore la gendarme comme sa compagne. Leur rapprochement datant de la veille. Aussi, gêné, il offre la parole à l'échalas :

— Pierre. Je te remercie d’avoir accepté ce travail. Mais ton temps est précieux. Nous t’écoutons sans tarder.

— OK. D’abord, une précaution. Il est toujours difficile d’évoquer des liens de parenté, notamment lorsqu’ils concernent trois générations. On se perd aisément parmi les cousins, les oncles et les grands-tantes. Dans le cas qui nous intéresse, nous avons affaire à deux familles. Ce qui complique les choses. Je vais tenter d’être le plus clair possible, quitte à me répéter. N’hésitez pas à m’interrompre.

L’assemblée ayant acquiescé, le barbu s’empresse de poursuivre.

— Commençons par les origines. J’ai sollicité l’aide d’un collègue italien qui a interrogé l’état civil milanais puisque votre grand-mère, Madame (il porte le regard sur Lise) est née le 5 janvier 1924. Pendant toute sa jeunesse, elle a vécu à Via Lanzzone, au sein d’un immeuble dédié à la classe moyenne. Or, première surprise, ton aïeul (coup d’œil sur Marc) Ugo Righini, habitait l’appartement mitoyen. Ainsi, les familles se connaissent depuis les années trente.

Le généalogiste toussote. Maud lui propose une boisson.

— Je veux bien un verre d’eau, merci. Mon confrère a découvert que les deux voisins ont adhéré très tôt au parti fasciste. Maria en 1942, après avoir fréquenté le mouvement *Gioventù italiana*.³⁷ Quant à Ugo, il est encarté dès 1934. En 1943, après l’armistice, ils rejoignent les organisations de la République Sociale fondée par Mussolini dans le nord du pays. Votre grand-mère, Madame, devient la secrétaire d’Alessandro Pavolini, le créateur des Brigades Noires. Ton aïeul, Marc, commet des exactions. Mais cela, vous le savez déjà.

Le barbu avale une gorgée d’eau puis reprend son récit.

— Grâce aux archives, mon collègue a pu reconstituer le parcours d’Ugo Righini pendant les derniers mois de la guerre. Le 25 avril 1945, fuyant les partisans, il quitte Milan par le même convoi que Mussolini. Il conduit une camionnette transportant une partie des documents secrets du dictateur. Le véhicule tombe en panne dans le secteur de Garbagnate. Aussitôt prévenu, le Duce envoie une escorte pour récupérer ses précieux écrits. Ils ne seront jamais retrouvés. Quant à ton aïeul, Marc, Il est probable qu’il ait rejoint la France entre le 25 avril et la fin de l’année 1945. Nous perdons sa trace au cours de cette période.

Le généalogiste s’empare de son verre avant de continuer :

— J'en viens à ma propre enquête. Sur les indications de notre hôte, je suis allé à Briançon. J'ai étudié le recensement de 1946. Un certain Ugo Righini, domicilié au 50 rue de la Manutention, est marié à Chiara Ricci. Ils ont un garçon âgé de 11 ans, prénommé Alessandro.

— Mon père...

— Oui, Marc. En m'appuyant sur tes renseignements, j'étais sûr d'être tombé sur la bonne famille. Mais devinez qui habite le même immeuble ?

Cette fois, la réponse émane de Lise, fascinée par le récit :

— Maria Dellivomini.

— Absolument ! Si l'on recoupe avec les données fournies par ton historienne, Marc, elle est arrivée de Corsico en septembre 1945.

L'ombre de l'amante des jours de pluie plane, un temps, sur la petite assemblée. Le locuteur s'hydrate à nouveau puis poursuit :

— J'ai pu parler à une habitante du quartier, âgée de 91 ans. Elle a bien connu les Righini et était, selon ses dires, amoureuse de son voisin qu'elle nommait le bel italien ! Malheureusement, notre Don Juan partageait déjà sa couche entre son épouse et votre aïeule, Madame (regard en direction du poncho multicolore). Maria était la maîtresse d'Ugo.

Le généalogiste se racle la gorge et réclame un peu d'eau. Maud se dévoue, étant étrangère à ce récit. Elle distribue des verres à tous. Sa tâche accomplie, elle se place en retrait, à l'entrée de la pièce. Le barbu, conscient de l'intérêt qu'il suscite, reprend la parole rapidement :

— Selon cette femme, les choses se sont gâtées en 1949. Le 19 juillet exactement. Ugo assiste à l'étape du Tour de France qui relie Briançon et Aoste. A-t-il été repéré à la télévision ou grâce à l'une des innombrables photos publiées dans la presse ? Toute l'Italie suit la course car son champion, Fausto Coppi, tient la tête. Et les antifascistes devaient faire de même. Car, depuis cet événement, Righini a l'impression d'être surveillé. Il a peur et ne sort plus le soir pour discuter avec ses voisins. Quinze jours après, il disparaît. La semaine suivante, Maria quitte la région.

— Et s'installe à Lancosme. Elle fuyait les assassins de la *Volante Rossa*... Je me demande bien où peut se trouver le corps de mon grand-père...

Le géant ponctue ainsi le récit. Un silence pesant gagne le salon. Gêné, le visiteur dépose les documents d'archives sur la table basse. Il vide son

verre puis son regard glisse sur les deux femmes avant de se poser sur le policier. Ne le quittant pas des yeux, il enchaîne ensuite d'une voix douce :

— Ce n'est pas tout... Marc, ton aïeul Ugo avait une sœur qui se prénomma Bianca. Tu le savais ?

— Mon père ne m'en a jamais parlé.

— Elle était l'épouse d'un certain Flavio Dellivomini, le grand-oncle de Madame.

Le généalogiste désigne Lise qui sursaute sous la révélation. Par habitude, le barbu sait que les secrets de famille ne se dévoilent pas aisément. Aussi, il hésite quelques secondes, n'osant la questionner. Il finit toutefois par s'y résoudre :

— Vous connaissiez l'existence de ce monsieur ? Il s'agit du jeune frère de votre aïeule...

— Non, je l'ignorais.

— Je suis navré. La guerre et les idéologies déchirent les fratries. Ces deux clans en témoignent admirablement. Mais continuons ! Flavio et Bianca ont eu un enfant, Alma, qui a, elle-même, accouché d'une fille née de père inconnu. Cette personne se nomme Valeria Dellivomini, née le 28 novembre 1978 à Briançon. Marc, la femme, que tu recherches, est un trait d'union entre vos lignages...

L'homme se tait, ses auditeurs restent cois. Les différentes révélations pèsent sur l'assemblée, suscitant une forme de catharsis.

Le barbu prend congé. La gendarme le raccompagne jusqu'à la porte et revient dans le salon. La première, Lise réagit :

— Si je résume, j'incarne le deuxième lien unissant ces familles maudites. À la différence près que je suis née d'un viol.

Le regard du flic se perd par-delà la baie vitrée. Sa sœur poursuit d'une voix mécanique :

— Je comprends la ressemblance qui nous unit, Valeria et moi.

Puis elle se rapproche de Maud :

— Je viens de trouver un sens à ma détention : j'ai soldé les méfaits de ma grand-mère. Fin de la saga. Maintenant, je veux bâtir quelque chose, reconstruire un foyer... Avec vous deux...

Le policier s'extirpe du fauteuil en grimaçant. Il serre Lise dans ses bras et embrasse sa nouvelle compagne. Il revisite ensuite les propos de son ami Pierre. Ainsi, Ugo a dérobé les archives de Mussolini. Il les a

vraisemblablement partagées entre son épouse légitime et sa maîtresse. L'hypothèse explique, à la fois, les sommes folles possédées par sa mère et l'origine des lettres vendues par Véronique Balbo.

Righini balaye le salon des yeux. Il a acheté cette maison grâce aux documents d'un dictateur... Volés de surcroît ! Il se tourne vers sa sœur, l'interpellant gentiment :

— Au fait, Lise, les événements se déroulant à une telle vitesse, j'ai oublié de te questionner sur le sujet : pourquoi ta maman a-t-elle décidé de se séparer de ces lettres ? Après tout, elle les détenait depuis des années...

— Elle s'était mis en tête d'acquérir une maison en Espagne. Un besoin de soleil pour réchauffer sa vieillesse. Du coup, elle souhaitait vendre la demeure de Lancosme et, sans doute, compléter son pécule par le fruit de la transaction. Mais elle ne m'en a jamais parlé...

Les yeux de Lise s'embuent. Elle pense aux derniers instants partagés avec sa mère : sa dispute à propos de ses projets. Combien de personnes regrettent-elles les ultimes minutes vécues auprès de leurs proches ? Un grand nombre, probablement... Une effrayante source de culpabilité...

³⁷Jeunesses italiennes. *Organisation fasciste visant à embrigader les étudiants.*

Le sentier de Klimt

Paris – Vendredi 14 janvier 2022.

Fabio parvient enfin à se garer, rue de Vaugirard. Il a dû faire le tour du quartier à de multiples reprises afin de trouver une place de stationnement. Soulagé, il regarde sa montre puis s'adresse à sa passagère :

— Ouf, nous sommes dans les temps. Une bonne demi-heure devant nous. J'ai une vue parfaite sur le bistrot. Tout va bien ! On va attendre et guetter les arrivants.

— On se fait combien sur ce coup ?

Comme à l'accoutumée, Valeria est resplendissante. Vêtue d'un tailleur gris et d'un chemisier blanc, elle croise et recroise les jambes à intervalles réguliers. Soulignant ainsi sa nervosité face à une transaction exceptionnelle.

— Quatre millions. Notre vendeur est moins gourmand que Delmont. La marge est meilleure...

— Fabio ?

— Oui, ma chérie ?

— À Munich, j'ai éprouvé une sensation bizarre. Je marchais avec la lingerie de Magda Goebbels au fond de mon sac à dos...

— Eh ?

L'aventurière hésite, cherchant les mots susceptibles de décrire son expérience. Elle finit par se satisfaire d'une formule approximative. L'événement relevant de l'indicible...

— J'ai ressenti... Une chaleur sur mes épaules... Suivie d'un flash. Je me suis souvenue avoir lu une biographie sur cette femme.³⁸ Lorsqu'elle avait 13 ans, une cartomancienne lui a tiré les cartes et lui a prédit une fin terrible. J'ai vu la scène. Je te jure... Je l'ai vécue...

— Ne fais pas comme ta mère. Ne cède pas au mysticisme.

Rationnel de nature, l'homme ramène son associée à des détails plus prosaïques :

— Tu portes la caméra ? Dans ton décolleté ?

— L'objectif est caché derrière la dentelle de mon chemisier. Les fils sont glissés sous mon soutien-gorge. Pas de soucis. Je l'ai testée devant la glace de la salle de bains.

— Parfait ! Nous sommes confrontés à des assassins. Je préfère filmer la rencontre. On ne sait jamais.

— Fabio ? Si je t'ai parlé de Magda Goebbels, c'est que j'ai peur... Ce sera ma dernière affaire... J'arrête !

L'ancien galeriste accuse le coup. Son visage s'assombrit et il demeure silencieux. Valeria insiste :

— Rappelle-toi le matin où je suis arrivée à la boutique. En sang... Mon mec m'avait battue comme plâtre. Tout allait mal. J'étais épiée en permanence à l'INHA. J'ai changé de vie, ayant le sentiment de me heurter à un mur. Aujourd'hui, le sens de mon existence se dilue et je crains que mon passé ne ressurgisse.

Le conducteur, perdu dans ses pensées, sursaute. Il tape sur le genou de sa passagère, l'invitant à scruter la façade du café. Un homme jeune, au crâne rasé, vêtu d'un jeans et d'un blouson, s'approche de l'entrée. Il semble hésiter, observe la rue puis s'installe sur la terrasse où quelques fumeurs bravent le froid de janvier. Une trentaine de secondes s'écoule avant qu'un autre individu, du même acabit, ne pousse la porte du bistrot. Le regard inopportun qu'il échange avec le premier lascar n'échappe pas à Fabio :

— Tu as vu. Ils sont deux. Le loubard qui est resté dehors est celui que j'ai rencontré. Afin de lui prouver la solvabilité de notre acheteur.

— Le second, tu l'as déjà aperçu ?

— Non. Jamais !

Le nouveau venu est muni d'un sac à costumes ; le contenant idéal pour des tableaux. Il traverse la salle et s'assoit le dos au mur. Pouvant ainsi surveiller l'entrée.

— On attend cinq minutes. Si rien ne bouge, tu y vas.

Valeria acquiesce. De plus en plus tendue. Orientant le rétroviseur, elle vérifie la position de la caméra miniature. Le temps paraît se dilater. Elle

croise et décroise ses jambes une ultime fois. Sa main se pose sur la sacoche de l'ordinateur portable. L'ex-galeriste jette un dernier coup d'œil sur la rue avant de tapoter derechef le genou de son associée.

— Vas-y !

La passagère sort de la voiture. Ses talons martèlent le trottoir. Le premier sbire la regarde approcher puis se concentre sur les alentours. Guettant d'éventuels flics. À l'intérieur du bistrot, son complice adresse un petit signe à l'arrivante. On lui avait décrit une jolie femme. Il n'est pas déçu. Il l'accueille avec un sourire narquois :

— Pas mal, la poulette.

— Ta gueule ! Je ne suis pas là pour la bagatelle. Alors, tu m'écoutes.

En s'asseyant, Valeria lui donne ses consignes. D'emblée, elle tente de prendre l'ascendant sur la petite frappe :

— Tu vas me commander un café. Je vais me rendre aux toilettes avec ton sac. Si les tableaux sont les bons, nous faisons le transfert. OK ?

L'homme a une trentaine d'années. Une croix gammée tatouée sur le cou. Il louche sur le décolleté de son interlocutrice. Sans vergogne ! Pourvu, se dit-elle, qu'il n'aperçoive pas l'œil de la caméra. Inquiète, elle se relève et se saisit du fourre-tout. Aussitôt, le nazi lui bloque le poignet :

— Attends, pétasse. Mon collègue va te suivre. Tu feras pipi devant lui.

Un rire gras secoue le haut de son torse. Il s'empare de son téléphone. Le sbire, assis sur la terrasse, se lève et les rejoint. La brute libère le bras de sa proie tout en apostrophant son clone :

— Accompagne Madame. Elle a une envie à satisfaire.

Nouvelle hilarité. Valeria serre les dents mais ne dit rien. Elle descend l'escalier menant aux toilettes. L'homme, dans son dos, demeure silencieux. Elle gagne l'un des WC et ferme la porte. Le malfrat reste à l'entrée de la pièce, appuyé aux lavabos. Elle ouvre le sac et en extrait l'œuvre de Raphaël. Le panneau de bois est sain. Pas de traces d'insectes xylophages. Les tons employés et la composition sont caractéristiques du peintre. Le point de vue diagonal et abaissé offre une majesté au modèle. Une technique que l'artiste a déjà utilisée pour le portrait d'un cardinal. La femme étudie ensuite la couche picturale à l'aide d'une loupe monoculaire. Pas de *repeints* apparents. Quelques manques dans un coin expliquent les particules retrouvées dans la cache de Delmont. Les craquelures possèdent les propriétés d'une peinture ancienne.

Satisfaite, Valeria sort le paysage de Klimt et renouvelle son examen. Elle est plus détendue car la toile relève davantage de son expertise. Son format carré est conforme aux usages des membres de la Sécession.³⁹ Un sentier bordé de fleurs exubérantes – peut-être des lupins – conduit à un abri de jardin. Deux poules picorent au centre de l'œuvre.⁴⁰ Le châssis présente de légères marques de brûlures. La femme photographie le tampon du fournisseur qu'elle identifie grâce à une application. La période de fabrication intègre la date inscrite sur le recto : 1916. L'ensemble témoigne d'une certaine cohérence. Elle range le tableau puis quitte les toilettes.

À l'extérieur, Fabio s'interroge. Le même véhicule passe devant le bistrot à intervalles réguliers. Il descend de voiture et se dissimule derrière une fourgonnette. Il n'abandonne pas, pour autant, le café des yeux, apercevant Valeria émerger du sous-sol. Elle s'assoit et extirpe l'ordinateur de sa sacoche. Le nazi renoue avec ses propos grivois :

— C'était bon, ma chérie ?

Une réflexion que la femme choisit d'ignorer :

— Donne-moi ton RIB. Je vais virer l'argent. De ton côté, branche-toi sur ton compte.

L'homme s'exécute. Probablement calmé par l'importance de l'instant. L'acheteur de Dubaï a mandaté une banque offshore afin d'accélérer la transaction. Aussi, le transfert ne prend que quelques minutes. Un large sourire s'affiche sur le visage de la brute. Valeria se lève, se saisit du fourre-tout et quitte le bar. Sans un mot.

À une vingtaine de mètres, Fabio aperçoit la voiture qui revient. À moitié dissimulé par la camionnette, il se concentre sur le conducteur. Lorsqu'il parvient à l'identifier, un condensé de stupeur puis de terreur le cloue contre le véhicule.

³⁸ Magda Goebbels de Anja Klabunde. Éditions Tallandier.

³⁹ Courant artistique viennois s'étant développé entre 1898 et 1906.

⁴⁰ Sentier de jardin aux poulets. Œuvre disparue dans l'incendie du château d'Immendorf en 1945.

La chute

Fabio et Valeria quittent le luxueux hôtel jouxtant le château de Chantilly. Elle a changé de look : jeans et doudoune noire. Et surtout, mortifiée, elle a sacrifié sa magnifique chevelure. Une coupe à la garçonne et une teinture couleur argent parachèvent sa métamorphose. Seuls les discrets reflets blonds lui apportent une once de satisfaction. Son associé la découvre tandis qu'il charge les tableaux à l'arrière de la voiture :

— Enfin, tu l'as fait. Hier, tu m'as inquiété. C'était de l'inconscience d'effectuer la transaction avec ton apparence habituelle.

— Tais-toi.

Le visage fermé, l'aventurière s'installe côté passager. Fabio renseigne le GPS puis démarre le véhicule.

— Où allons-nous ? Tu m'as dit dans le Nord, mais où ?

Cherchant son chemin, l'homme tarde à répondre. Le navigateur finit par le géolocaliser et il engage sa voiture sur la départementale. Direction Senlis.

— À Méaulte, une bourgade de la Somme.

— Qu'est-ce qu'on va foutre là-bas ?

Valeria crache ses phrases sans desserrer les dents.

— Décidément, tu es d'une humeur de chien. À proximité de ce bled, se trouve l'aéroport Albert-Picardie. Une seule piste en dur où le jet de notre acheteur peut se poser. Nous livrons les tableaux à un mec qui habite le coin et nous encaissons nos quatre millions.

— Comment pourront-ils charger les peintures, échapper à la douane et à la vidéo surveillance ?

— Des complicités parmi l'équipe de nuit. Je ne sais rien de plus.

Ils ont dépassé Apremont, la route traverse une zone forestière. Malgré la ligne droite, les deux acolytes n'aperçoivent pas la berline noire qui les

suit. À environ trois cents mètres de distance. Insouciant, Fabio poursuit la conversation :

— Les culottes de Magda ? Tu les fourgues quand ?

— Demain soir à Bruxelles. Aussi, ta destination m'arrange. Je passerai la frontière vers 5 heures du matin. À l'endroit habituel. Tu viendras avec moi ?

— Non ! Maintenant que je connais le tueur des frères Quintin, je dois me planquer.

— Tu crois qu'il t'a vu ? Hier devant le bistrot ?

— Je n'en ai pas l'impression. Je reste toutefois prudent.

— Tu as raison. Ces nazis sont dangereux...

L'ancien galeriste ne le sait que trop. En conséquence, il préfère gérer son angoisse en badinant :

— On vit à l'heure du national-socialisme. Entre les slips de la Goebbels et le portrait volé par Hans Frank, nous sommes cernés par le troisième Reich.

— Ne plaisante pas avec ça. Le fascisme m'a fait assez de mal. Tu le sais ! Alors ne me parle pas du nazisme. Je m'enrichis de leurs reliques mais je ne veux rien savoir. Il doit s'agir d'une forme de vengeance. Je vis à leurs dépens. Qu'en penses-tu ?

— Je ne l'avais pas envisagé sous cet angle. C'est possible !

À l'approche du péage, le véhicule qui les piste ralentit. Inutile de se faire remarquer. Il rattrapera sa cible sur l'autoroute. Même sagesse du côté de Fabio. La barrière franchie, il accélère sans dépasser la limite de vitesse. Dans l'habitacle, l'humeur de Valeria change. Demain soir, elle mettra un terme à son activité. Une nouvelle vie l'attend ! Le regard perdu sur la ligne d'horizon, elle questionne son compagnon d'un ton plus léger :

— On en a pour longtemps ?

— Cinquante minutes, environ. Tu peux me chercher un hôtel ? De préférence, un endroit paumé. À quelques kilomètres de notre point de rencontre... Je vais me reposer. Tu conserves la voiture. Ça t'évitera d'en louer une.

La femme consulte son Smartphone.

— Un deux-étoiles proche de la basilique. Ça te va ? Tu pourras aller prier...

— Moque-toi !

Vers 11 heures, Fabio quitte la voie rapide à la bretelle 13. Une averse, dense, s'abat sur la voiture. La buée qui en résulte masque les poursuivants.

À l'approche du point de rendez-vous, la tension s'accroît. Si l'échange de la veille s'est parfaitement déroulé, la transaction à venir demeure un moment périlleux. Un tel montant génère des appétits insoupçonnés. Valeria ouvre le vide-poche et s'empare du Beretta qu'elle arme. Essuyant la vitre du dos de la main, son regard se perd à nouveau sur l'horizon. Une voie ferrée suit le tracé de la départementale. De part et d'autre, des champs à perte de vue. L'angoisse l'étreint, la vision de Magda s'impose. Répétitive voire obsessionnelle. *Demain soir, ce sera fini*, se répète-t-elle.

La berline suiveuse se rapproche. Si le plat pays lui facilite la tâche, la traversée des villages s'avère problématique. Le galeriste peut bifurquer à tout instant, désireux de changer de destination ou d'abandonner son projet. Toutefois, la pluie qui persiste reste un atout pour les traqueurs.

Le franchissement de la Somme ravive les aspirations de Valeria. Les bateaux de plaisance, alignés sur ses rives, appellent à la rêverie. À deux kilomètres de Méaulte, la chaussée longe l'aéroport. Une simple piste et des baraquements égarés parmi les cultures. Une vue qui extrait Fabio de son silence :

— Tu vois ! C'est vraiment paumé. Le lieu est bien choisi.

Son associée opine de la tête. Comme la veille, elle recommence à croiser et décroiser les jambes. Parvenu au centre-ville, suivant le navigateur, l'ancien galeriste engage la voiture dans la rue de l'Aviation. Une succession de petits pavillons et d'immeubles de briques jalonne le parcours.

Le quartier est désert. L'homme s'arrête devant une maison des années quatre-vingt. Une bâtisse de plain-pied, au milieu d'un jardinet mal entretenu. Il se tourne vers sa passagère.

— Attends-moi. Garde la main sur le Beretta. Je prends contact et je reviens chercher les tableaux.

Il fait quelques pas, scrutant les alentours. Tout est calme. La pluie s'est transformée en une bruine glaçante. Fabio frissonne. Il se hâte vers le portillon, franchit la pelouse et appuie sur la sonnette. Une silhouette apparaît, déformée par le verre dépoli de la porte. Le vantail s'ouvre. Marc

Righini salue son visiteur, l'arme au poing. Au même instant, la berline noire se range en travers de la rue. Un autre véhicule surgit, fermant l'accès opposé. Valeria repose son pistolet. Un long tremblement la secoue puis elle se met à pleurer.

OceanofPDF.com

La femme allumette

Gérard Morack empreinte le couloir conduisant à son bureau. Les bras chargés de dossiers. Il a raflé l'ensemble des rapports actant de cambriolages sur une période de cinq ans. Il s'est limité à la commune de Saint-Ouen. Le territoire de Lamour, un voleur à la petite semaine vivant du RSA. Le flic veut élucider son meurtre. Ensuite, il demandera sa mutation.

Il ne supporte plus son boss car, depuis son échec, Jamelin lui mène une vie d'enfer. Déterminé, il pose la pile de documents sur sa table de travail. Les menus larcins du quotidien attendront. Au point où il en est. Il est 9 h 27, ce lundi matin. Il commence par les enquêtes récentes, espérant retomber sur le numéro de téléphone se terminant par 666.

Lorsqu'il s'empare d'une affaire datant de huit mois, il doit élargir sa recherche. La carte prépayée couvre un intervalle de temps restreint. Certaines ont une durée de vie d'un an mais rien ne dit que l'inconnu ait fait un tel choix. En conséquence, le policier décide de noter tous les noms des individus en contact avec le décédé. À travers les écoutes ou les procès-verbaux. Vers midi, il n'a listé que des patronymes dont l'activité ne relève pas du recel. Des prostituées qui devaient égayer les soirées du malfrat, un compagnon de misère écroué l'année précédente.

Les heures tournent, la faim le tenaille. Malgré cela, l'homme persiste. Il finit par se plonger dans un dossier de 2018. L'investigation ne concerne pas directement la victime mais deux filous qui déchargeaient un camion volé. L'enquête du siècle ! L'un des larrons était la cible d'une surveillance depuis quelques semaines. Et parmi les PV des planques effectuées, un rapport attire l'attention de Morack. Il relate une rencontre entre le suspect, le fameux Lamour et un dénommé Robert Lescault. À l'époque, les collègues n'ont pas donné suite car rien ne liait ces personnes à l'histoire en question.

Le flic se concentre sur le dernier lascar. La consultation du STIC⁴¹ s'avère infructueuse. L'homme n'a fait l'objet d'aucune interpellation. En revanche, le fichier recensant les demandes de passeport le renseigne sur l'individu. Il est domicilié rue des rosiers, à proximité de la boutique de Delmont. Enfin une piste. L'enquêteur prend son manteau et quitte le commissariat.

Malgré la faible distance qui le sépare de son but, le policier opte pour un véhicule de service. Une excellente décision car, lorsqu'il parvient devant la bâtisse, il est accueilli par le panneau d'une agence immobilière. Le bâtiment, comprenant une échoppe, un logement à l'étage, est à vendre. Les vitrines du magasin d'antiquités sont blanchies à la chaux. Seuls deux prospectus ont été glissés sous le rideau de fer. Lescault a cessé son activité depuis peu. L'enquêteur recherche l'adresse du courtier en immobilier sur son Smartphone. Son antre est proche, dans le quartier de la mairie. Nouveau trajet, effectué en quelques minutes. Entre les affichettes des ventes et des locations, Gérard aperçoit un jeune homme en costume, cravaté. Le genre « sûr de lui ». Pas assez âgé pour douter de sa bonne étoile. Pas encore usé par la monotonie de son travail. Le policier lui colle sa carte professionnelle sous le nez. L'homme tergiverse. Son patron est en déplacement. Il ne sait pas s'il doit fournir les renseignements. Morack finit par passer derrière le bureau, le plaquant au mur sans ménagement. L'aisance de l'employé fond comme neige au soleil. Aussi, son visiteur ressort rapidement, un Post-it à la main.

Cette fois, la distance à réaliser s'accroît. L'antiquaire habiterait Chambors, un village du Vexin. Le flic hésite, consulte sa montre – 13 h 30 – puis son GPS : soixante kilomètres à parcourir ! Il crève de faim. Il avise une boulangerie, opportunément plantée sur le trottoir opposé. Muni d'un sac de pâtisseries, il repart, ravigoté. Une trentaine de minutes plus tard, il quitte la quatre voies à hauteur de Gadancourt. Direction Gisors. Le paysage relève d'une monotonie désespérante. Des nappes de brouillard enrobent des immensités labourées que seules les corneilles animent par instants.

Les pensées du conducteur dérivent sur le meurtre de Lamour. Le lieutenant Keradec surveillait le malfaiteur depuis deux semaines. Or, l'assassinat s'est produit 48 heures après la décision de suspendre le flag. Dès lors que Morack s'intéressait à la petite frappe. Simple coïncidence ou

relation de cause à effet ? Morack se pose des questions. Qui était au courant de sa démarche ? Lou ? Il l'a prévenue dès le 4 janvier... A-t-il commis un impair en l'informant ? Peu à peu, une ancienne rumeur émerge de la mémoire du flic. Il y a cinq ou six ans, Righini fut inquiet au sujet d'un vol de tableaux. Des collègues évoquaient sa collection d'objets rares, sous-entendant qu'elle se nourrissait d'un trafic illicite. Mis à pied pendant un certain temps, le géant fut lavé de tout soupçon. Malgré cela, le policier s'interroge. Le proverbe n'enseigne-t-il pas que la fumée sans feu demeure un phénomène improbable ? Et si les suspicions de l'époque reposaient sur une once de réalité ? Le colosse serait-il l'assassin des frères Quintin ?

Selon cette hypothèse, que devient Lou la magnifique ? La complice de son patron ? Une option dérangeante que le policier de Saint-Ouen préfère évacuer. Son désir envers la belle créature brouille son objectivité. Alors ? Qui était avisé de son projet ? Le lieutenant ? Pourquoi aurait-il attendu avant d'éliminer la petite frappe si elle présentait, à ses yeux, un quelconque danger ? Ce n'est pas cohérent. Reste Jamelin. Keradec l'a averti de la décision de suspendre le flag. Le boss...

Les kilomètres défilent. Morack réfléchit. Finalement, il rejette cette éventualité. Son responsable semble trop fainéant pour s'embourber dans une activité illégale... Il brille par son absence au commissariat. Les mauvaises langues racontent qu'il n'apprécie que les rapports tarifés avec des prostitués. Jamelin, paraît-il, chasse de nuit sur les trottoirs des boulevards extérieurs. Ainsi, Gérard ne parvient pas à trancher entre les différents profils. D'autant que les circonstances du meurtre de Lamour ne l'aident en aucune façon. L'enquête suggère que le criminel s'est introduit dans l'immeuble par la façade arrière. Cheminant à travers le cimetière, l'individu a déjoué l'équipe de surveillance. L'usage probable d'un silencieux a atténué la détonation. Pas de traces ADN, pas de relevés papillaires. Rien ! Les résultats de la balistique tardent mais le policier parie sur l'arme qui a tué les Quintin.

À l'approche de Chambors, le paysage change. La route gravit une colline ; des zones boisées apparaissent. Une rivière, au cours modeste, porte un nom festif : le Réveillon. Le navigateur achemine le conducteur aux abords d'un pavillon. Une immense véranda s'étend sur la longueur de la façade. Souhaitant surprendre ses occupants, Morack se gare le long de la départementale. Il revient à pied vers le domicile du receleur, s'engageant

dans une allée de graviers. Une silhouette déambule devant la fenêtre, à l'étage. Un homme ou plutôt un vieillard. Le policier appuie sur la sonnette, le vantail s'ouvre aussitôt. Malgré sa discrétion, il n'est pas passé inaperçu. Une femme gracile, presque grêle, l'accueille. Une femme allumette qui le regarde avec de grands yeux sombres.

Le visiteur lui présente sa carte professionnelle à contrecœur. Face à une telle créature, il préférerait être architecte, peintre, écrivain ou médecin. Mais pas flic. À juste titre car son statut provoque une réaction immédiate. Un voile d'inquiétude altère les traits de l'inconnue. Une émotion fugace qu'elle maîtrise illico. Elle questionne l'arrivant d'une voix envoûtante, profonde, rompant avec sa fragilité apparente.

— Que voulez-vous ?

Sa tessiture lui confère une dimension mystérieuse. Un pouvoir étrange que Gérard imagine issu d'un monde parallèle. L'homme bascule dans son univers fantasmatique, bientôt certain de contempler la féminité incarnée. Il parvient néanmoins à formuler l'objet de sa venue :

— Voir monsieur Robert Lescault.

— Je suis désolée. Il n'est pas là. Il est en voyage. Jusqu'à la semaine prochaine.

Tout en prononçant ces paroles, elle tente de refermer le battant. Mais le policier retrouve ses réflexes malgré le sortilège qui l'affecte. Il glisse son pied par l'interstice avant de menacer la créature :

— Je peux revenir avec un mandat. Nous fouillerons la maison et vous passerez la nuit au poste.

Morack se déteste. Vaincue, sa nouvelle muse ouvre la porte puis s'efface afin de le laisser entrer. Il découvre un charmant séjour meublé de deux bibliothèques chargées de livres. Un immense aquarium occupe un coin de la pièce. Une musique lancinante filtre d'une enceinte connectée, posée sur une table basse. Au bas de l'escalier conduisant à l'étage, un vieillard le regarde, terrorisé. Jetant un coup d'œil sur la femme, il finit par lâcher quelques mots :

— Vous... Vous venez pour nous tuer ?

Surpris, Gérard s'immobilise tandis que l'homme le supplie :

— Je vous en prie. Épargnez ma nièce.

Le policier s'empare d'une chaise, s'assoit tout en s'efforçant de rassurer son auditoire :

— Calmez-vous ! Je ne suis pas un assassin. J'enquête sur le meurtre d'un dénommé Lamour. Je sais que vous le fréquentiez...

Sa démarche reste vaine. Le vieillard tremble de peur. La muse est au bord des larmes. Gérard change de stratégie :

— J'ai grandi au sein du marché Serpette.⁴² Mon père travaillait chez un antiquaire. Il était divorcé et s'occupait de moi comme il pouvait. Je l'accompagnais lors de ses déplacements. Je connais tous les recoins des puces de Saint-Ouen, les circuits d'approvisionnement, les légendes du quartier. Bref, j'aimais sa vie de bohème. Jusqu'au moment où...

Morack marque une pause. Il consulte ses interlocuteurs qui campent sur leur frayeur. Aussi, il doit continuer son discours, banaliser sa présence par un récit :

— J'ai vu notre voisin se faire larder de coups de couteau. Le tueur m'a menacé. J'avais une dizaine d'années. Il m'a laissé la vie sauve en échange de mon silence. La victime gisait au milieu du passage. Son sang coulait, atteignant mes pieds. Ce jour-là, monsieur Lescault, je me suis juré d'entrer dans la police. Afin de punir de tels individus et non pour occire mes concitoyens. Asseyez-vous et discutons. S'il vous plaît !

D'un geste, il convie le receleur à se poser. L'homme hésite, regarde sa nièce avant d'obtempérer. Le flic poursuit illico :

— Mon paternel connaissait Paul Delmont. Il lui apportait certaines pièces à des fins d'expertise.

Son vis-à-vis sursaute. Il ne parvient pas à maîtriser le tremblement de ses mains. La peur ? La maladie ? Les deux ? La muse se glisse derrière lui, l'entourant de son bras. Sa voix envoûtante ensorcelle à nouveau le visiteur. Comme si les mots s'enroulaient autour de son corps.

— Je croyais que vous enquêtiez sur Lamour.

Gérard contemple son visage avant de répondre :

— Des liens existent entre les affaires. Je vais y venir. Le jour de son assassinat, Delmont a appelé votre oncle. Monsieur Lescault, que désirait-il ?

Devant son silence, Morack tente un coup de poker :

— Il souhaitait vous parler des lettres ?

Il a fait mouche. Son interlocuteur tressaille puis son corps se relâche. Un mouvement discret qui n'échappe pas au flic. Mille fois, il l'a vu. Cet

infime soulagement qui précède l'aveu ou la révélation d'un secret. Le réflexe s'avère encore prédictif car le vieillard se livre :

— Il voulait me les confier. Il rencontrait une acheteuse le soir même. Il avait peur. En cas de transaction honnête, il devait venir à ma boutique. En compagnie de sa cliente. Je l'ai attendu jusqu'au milieu de la nuit. Je me suis endormi et j'ai appris sa mort le lendemain matin.

— Lamour ? Vous faisiez du recel avec lui ?

La voix de la nouvelle muse monte d'une octave, chargée de reproches :

— Je ne vous permets pas. Mon oncle est un homme intègre.

L'antiquaire soupire mais souhaite se justifier :

— Ce pauvre gamin était le fils d'une amie. Je la fréquentais depuis que nous étions gosse. Elle buvait et se prostituait parfois. Je me suis occupé du même et je sais qu'il a mal tourné. Il venait me voir avant de commettre ses larcins. Surexcité par l'idée de se faire du fric. Je tentais de le dissuader. En pure perte...

— Vous connaissez son assassin ?

— Attendez !

Le vieillard se lève, se dirige vers le buffet où trône une soupière en porcelaine blanche. Il soulève son couvercle et en extrait deux lettres à l'aspect suranné. Revenant près de Gérard, il pose les missives sur la table. Enfin, il daigne répondre au policier qui le regarde abasourdi :

— La prose de Winston Churchill. Je suis fatigué de cette histoire. Promettez-moi de protéger ma nièce. Quant au meurtrier... Je ne sais qu'une chose...

— Laquelle ?

— Paul avait peur d'un flic !

⁴¹ *Système de Traitement des Infractions Constatées.*

⁴² *Marché aux puces proche du marché Biron.*

Fabio

Nanterre, 17 heures. Deux SUV s'engagent rue des Trois Fontanot. Les flashes de leurs gyrophares s'écrasent sur la façade de l'OCBC. Les plantons enlèvent avec hâte les barrières métalliques qui protègent l'abord du bâtiment. Les voitures se rangent. Quelques secondes s'écoulent avant que l'une des portières, côté passager, s'ouvre. Des jambes gainées de noir et munies de talons hauts apparaissent. Lou émerge, tire sur sa jupe et enfile son manteau. Un vent d'hiver s'engouffre entre les immeubles. Des flocons virevoltent au gré des rafales. La flic frissonne. Elle déverrouille le coffre du véhicule et s'empare des tableaux. Ses gestes sont lents, précautionneux. Elle porte sous le bras des chefs-d'œuvre chargés d'histoire.

Elle pénètre dans l'édifice au moment où Righini s'arrache de l'habitable. Il fait signe aux agents venus les accueillir. Valeria et Fabio, menottés et la tête basse sont emmenés jusqu'au bâtiment. L'ascenseur les avale et ne les recrache qu'à l'étage dédié au groupe SIRASCO.⁴³ Elle est enfermée dans un local aveugle, aux murs nus. L'ancien galeriste est acheminé vers le bureau du colosse.

Les heures passent. Le captif se tasse sur son fauteuil. Il a examiné les lieux à de multiples reprises. S'attardant sur les aquarelles qui égayaient la pièce. Petit à petit, le désespoir happe ses pensées. Depuis des lustres, il était certain de tout maîtriser. Et maintenant... Le meilleur avocat ne pourra lui éviter l'emprisonnement. Le trafiquant retrace sa vie, ses échecs et ses succès. L'absence de Valeria et la privation de liberté lui seront fatales. Il le sait. Terrible constat... Et le temps s'étire, se dilate. La bâtisse demeure silencieuse.

Aux alentours de 20 heures, un pas traînant émane du couloir. Righini apparaît, la canne en avant. Il se plante devant son prisonnier. Les deux

hommes se toisent l'espace d'un instant puis le géant prend la parole :

— Alors Fabio ? Ça fait combien d'années ?

— Peut-être, trente-cinq. C'était à la fac.

— Eh oui. Pourquoi as-tu choisi cette voie ? Ta galerie marchait bien...

— L'amour du fric, Marc. La peur de manquer... La vie facile...

— Et tu as embarqué Valeria dans ta dérive. Ce n'est pas chouette, mon ami.

— Je sais mais elle t'expliquera. Avec ou sans moi, elle aurait basculé. Elle aime l'aventure...

Righini contourne son bureau puis s'assoit, se calant au fond de son fauteuil. Il étire sa jambe sous le meuble et relance la conversation :

— Tu as tué les frères Quintin. Je ne te connaissais pas cette âme d'assassin.

Le captif regarde son vis-à-vis en souriant :

— Je ne suis pour rien dans cette boucherie. Contacte Johan Janssen à Amsterdam. Tu trouveras ses coordonnées dans mon portable ainsi que les dates de ses appels. C'est un courtier. C'est lui qui m'a mis sur la piste des tableaux, bien après les meurtres.

Le colosse note le nom sur un Post-it. Le trafiquant en profite pour lui poser la question qui lui tient à cœur :

— Comment as-tu su ? Qui nous a trahis ?

Le flic sourit, dévisage son prisonnier avant de répondre :

— Ton acheteur était sous écoute depuis plusieurs mois. Interpol. Ses activités portaient sur des affaires mineures. On laissait faire ! Mais là, c'était autre chose ! À partir de tes échanges avec Dubaï, nous t'avons géolocalisé près de Chantilly. Mon équipe a ratissé les hôtels du coin. Et bingo ! Ta complice apparaît, hier dans l'après-midi ! De surcroît, ton client des Émirats s'est avéré très bavard. Il nous a livré ton point de chute. On t'a pris la main dans le sac.

À cet instant, la porte s'ouvre sur Julien, un des adjoints de Righini :

— Je rentre ! Lou se charge de la nana.

— OK, à demain.

À l'évocation de Valeria, le visage de Fabio s'assombrit. Il contemple le sol un moment avant de relever la tête. D'une voix lasse, il tente de s'adresser à son interlocuteur mais ce dernier le coupe :

— Parle-moi des lettres.

Le galeriste cogite, hésite puis finit par hausser les épaules.

— À quoi bon me taire ! Les jeux sont faits...

— Je t'écoute !

— Delmont nous a contactés. C'était au début de l'automne. Il cherchait des acheteurs pour des courriers que Churchill avait envoyés à Mussolini. Une affaire juteuse ! Ne relevant pas de son domaine. Ça, tu le sais.

— Continue !

— Il devait aller en province, acquérir les documents. Valeria l'a suivi. Nous nous méfions de lui et souhaitions connaître l'identité de la vendeuse.

— Tu désirais court-circuiter l'antiquaire ?

— Oui, son interlocutrice prétendait posséder plusieurs lettres mais voulait uniquement en céder deux.

— D'où les effractions successives à Châteauroux et à Lancosme...

Fabio, soucieux de dédouaner sa complice, préfère ne pas répondre. Du moins, pas maintenant. Aussi, il poursuit son récit :

— Le soir même, Valeria avait rendez-vous avec Delmont. Afin de clore la transaction. Elle a trouvé l'homme égorgé dans son bureau. On n'a jamais remis la main sur la prose de Churchill... Tu as ma parole.

Righini se lève. Il en sait assez. Un mouvement qui surprend le galeriste. Il réagit immédiatement, s'exprimant d'un ton angoissé :

— Où vas-tu ?

— Te chercher à manger.

— Ne pars pas ! Marc... Je... Je voudrais te proposer un *deal*.

Le colosse se fige, attentif.

— Tu me mets les cambriolages sur le dos. Tu abandonnes toutes les charges concernant Valeria... En échange, je...

— Tu quoi ?

— Je te livre le nom du meurtrier. Le nom de l'homme qui a massacré les Quintin et qui m'a fourgué les tableaux.

⁴³ Service d'Information, de Renseignement et d'Analyse Stratégique sur la Criminalité Organisée.

Scénario en trois actes

Acte I – Chambors – 17 heures.

Le vent balaye le coteau surplombant le Réveillon. La nuit a été glaciale et la gelée blanche fige les champs. Morack frissonne, blottit dans son trench-coat. Il vient de garer sa voiture devant le pavillon de la femme allumette. Elle a hanté ses rêves, dévoré sa journée. Oubliée Lou la magnifique ! Lou l'inaccessible. Sa nouvelle muse lui paraît plus proche, malgré sa part mystérieuse qui l'envoûte.

Avec son bouquet de fleurs à la main, l'homme se sent con. Va-t-elle lui claquer la porte au nez ? Et, dans le cas contraire, si elle l'accepte, il devra lui avouer un mensonge. S'il a grandi au sein du marché aux puces, il n'a jamais assisté au crime qu'il a relaté. Aucun meurtre n'a suscité son adhésion aux forces de l'ordre. Mais il fallait qu'il poursuive son récit, qu'il apprivoise le vieillard. Un artifice de flic qui peut, désormais, lui coller à la peau. Il verrouille les portières de son véhicule lorsqu'un SUV noir surgit de la plaine. Les rugissements de son moteur, sa vitesse, surprennent le policier. Et, au même instant, une deuxième automobile apparaît, venant, cette fois, du sommet de la colline. En quelques secondes, Gérard se retrouve encerclé. Des sbires, armés et munis de gilets pare-balles, surgissent des habitacles. L'un d'entre eux s'approche et l'apostrophe :

— Lève les mains. Ne bouge pas.

Morack est plaqué contre sa voiture. Sans ménagement. Le souffle coupé, le regard vide, il contemple sa gerbe de roses que l'individu piétine allègrement. Trois autres agents le cernent. Le plus proche lui arrache son arme tout en l'interrogeant :

— Ton nom ? Vite !

— Gérard Morack. Qui êtes-vous ?

— Capitaine Buisson de l'IGPN.⁴⁴ À partir de maintenant, tu es en garde à vue.

À une dizaine de mètres de la chaussée, Alice a écarté le rideau de la fenêtre. Elle assiste à la scène, médusée et inquiète. Le visiteur de la veille ? Qui était-il vraiment ?

Acte II – Saint-Ouen, 18 heures.

Le commandant Michel Belin, de l'IGPN, scrute l'entrée du commissariat. À ses côtés, Righini. Les deux hommes planquent à un endroit stratégique. Le choix d'un parking privé, dédié à un conglomérat d'entreprise, s'avère judicieux. De là, ils ont une vue parfaite sur la façade du bâtiment. Plus loin, à l'extrémité de la rue Dieumegard, un autre véhicule, un fourgon banalisé, complète la surveillance. Les flics sont engoncés dans leurs manteaux. Le tableau de bord affiche une température polaire. Aussi, le conducteur se voit contraint de redémarrer le moteur à intervalles réguliers pour réchauffer l'habitacle. Après un long silence, Belin renoue la conversation :

— Putain de temps, Marc. Je déteste l'hiver. Ma femme me tanne pour que nous partions en Provence.

— Tu vas prendre ta retraite ?

— Cet été, *a priori*. Ça devient urgent ! Je ne supporte pas l'ambiance actuelle. Je...

À cet instant, son portable se met à vibrer, l'empêchant de poursuivre.

— Allô ?

L'homme écoute son correspondant, le remercie puis raccroche. Il se tourne vers le colosse, désireux de l'informer :

— Ils ont chopé l'adjoint. Un certain Morack.

— Je le connais. Il suivait l'affaire Quentin.

— Ils l'ont pisté jusque dans le Vexin. Afin d'identifier ses contacts. Et ça paye. Hier, il est déjà venu au même endroit. Visiter un vieillard... Et je te le donne en mille. Devine quelle est la profession du vieux ?

— Antiquaire ?

— Bravo Marc. Il tenait une boutique à proximité de celle de Delmont, fermée depuis quelques jours.

— Pourquoi ?

— La trouille. Il y a eu un autre assassinat. Un voleur nommé Lamour. Une relation du brocanteur... Il va falloir enquêter sur ce crime. Ah ! Et puis... Un truc qui va t'intéresser...

Righini ne peut en apprendre davantage car une voiture quitte la cour du commissariat. À son bord, Antoine Jamelin, son pote de promotion. Il s'engage dans la rue Dieumegard. Le flic de l'IGPN prévient son équipe et démarre. Les deux véhicules se suivent à une cinquantaine de mètres. En parvenant au niveau de la voie Gambetta, Belin se gare devant une entrée de garage, laissant passer le fourgon. Inutile de se faire repérer. Les minutes s'égrènent, les policiers se taisent. La tension de la traque est à son comble.

À l'approche du boulevard des Maréchaux, le colosse et son chauffeur reprennent l'initiative, se positionnant à peu de distance de leur cible. La nuit est tombée, la circulation devient conséquente. En aval, une femme, blottie dans son manteau, patiente. Appuyée contre un arbre. Lorsqu'une voiture ralentit à sa hauteur, elle ouvre sa pelisse, dévoilant une jupe minimaliste et un décolleté vertigineux. Elle a la quarantaine. Une quarantaine fatiguée que son maquillage ne peut masquer. Elle est transie de froid. Et quand elle aperçoit le véhicule de Jamelin, elle jure entre ses dents. Cet enfoiré va lui piquer une part du fric qu'elle a gagné.

La prostituée se glisse dans le passage Rose-Valland, attendant que le bedonnant vienne la dépouiller. L'intéressé se gare sur le trottoir. À vingt mètres, Belin l'imité et le suit jusqu'à la ruelle. Muni d'une caméra infrarouge, il filme l'instant où la créature tend une enveloppe. Il se saisit ensuite de son portable. Son ordre claque :

— On le tape dès qu'il revient à sa voiture. J'ai ce qu'il nous faut.

Lorsque Jamelin s'apprête à ouvrir sa portière, le flic de l'IGPN le plaque contre le châssis. À la seconde même, le fourgon surgit, bloquant toute issue. Le ripou est menotté, fouillé et embarqué dans la camionnette. La fille de joie connaît un sort identique. Righini assiste à la scène. La tristesse marque son visage. Un abattement lié à la déchéance de son ami. Mais le colosse n'est pas au bout de ses surprises. Une dizaine de minutes plus tard, Belin revient, satisfait :

— On le tient. Je vais l'inculper pour proxénétisme. On enquêtera ensuite sur le massacre des Quintin.

Le géant opine de la tête. Son interlocuteur fouille la poche de son manteau puis lui tend un téléphone.

— C'est celui de Jamelin. Vois si tu reconnais un numéro.

Righini s'exécute. Parmi la trentaine de contacts récents, un seul l'interpelle. Il se saisit de son propre Smartphone et compare la série de chiffre. Au terme de son examen, le policier blêmit. Nerveux, le conducteur le questionne illico :

— Tu sais qui c'est ?

— Oui !

— On peut le trouver rapidement ?

— Absolument.

— Alors, allons-y ! Je demande du renfort.

Acte III – Nanterre, 20 heures.

Righini et Belin parviennent au siège de l'OCBC. L'un des SUV les attend, garé en amont du bâtiment. À l'étage du SIRASCO, les locaux sont silencieux. Valeria et Fabio ont été placés en détention provisoire. Ils seront très bientôt déférés devant le juge.

L'élégante sera simplement inculpée de complicité passive dans l'affaire des tableaux. Le colosse a tenu parole.

Le flic, accompagné par les hommes de l'IGPN, s'approche de l'entrée. Il lève la tête, balayant la façade de l'édifice. Un seul bureau est encore allumé. Au fond de cette pièce, deux silhouettes s'enlacent. Julien a bloqué Lou contre le mur, l'embrassant avec ardeur. Les policiers sont amants depuis plusieurs mois. Une relation ignorée par l'ensemble de l'équipe. La jeune femme a craqué pour le beau ténébreux âgé d'une quarantaine d'années. Son physique, ses yeux verts et son humour l'ont séduite. La main du séducteur glisse sur ses seins puis descend le long de ses jambes. Elle caresse cette zone délicieuse où la chair s'offre nue, entre les Dim Up et la dentelle du sous-vêtement. Lou frémit et gémit.

L'ascenseur atteint l'étage concerné. Les sbires de l'IGPN en sortent silencieusement avant d'arpenter le couloir. Bientôt guidés par les soupirs des amants.

Les doigts du Don Juan s'insinuent désormais dans la culotte de sa maîtresse. Il se prépare à lui ôter quand la porte de verre se fracasse, percutant le mur. Deux flics surgissent, l'arme au poing. Julien recule et se saisit de son pistolet. Il s'apprête à tirer lorsqu'un impact le projette contre le mur. La balle lui arrache une partie de la mâchoire. Lou hurle. Un cri terrible, viscéral.

⁴⁴ *Inspection Générale de la Police Nationale.*

OceanofPDF.com

Les cousins

Les parentés ne se perdent jamais [...] Vingt générations ne détruisent pas le lien primitif du vingtième ancêtre.

Comtesse de Ségur – *Les Deux Nigauds* (1863).

Dix jours plus tard.

Righini traverse le hall de l'OCBC, frappant le sol de sa canne. Il jette un coup d'œil à sa montre. Tout va bien ! Il est à l'heure malgré les embouteillages du matin. Dans une quinzaine de minutes, le fourgon cellulaire déposera Valeria. Deux agents attendent, prêts à l'escorter jusqu'au bureau du boss.

Dans l'ascenseur, le flic sifflote. Cette affaire sera la dernière de sa carrière mais elle s'affiche déjà comme une réussite.

Les tableaux seront examinés, restaurés et confiés au musée du Louvre. Les culottes de Magda Goebbels seront restituées à l'État allemand. Righini se targue du même succès dans sa vie privée. Sa sœur s'avère adorable et Maud devient incontournable.

Il s'est pourtant engagé dans cette relation par dépit ; la perte de l'amante des jours de pluie l'ayant profondément affecté. Mais au fil du temps, il a découvert, chez la gendarme, une personnalité curieuse,

intelligente et attentionnée. À 60 ans, le géant est amoureux et sa nouvelle compagne a perdu le voile de tristesse qui la caractérisait.

Quelques secondes plus tard, calé au fond de son fauteuil, il se remémore les événements des derniers jours. Gérard Morack a été rapidement blanchi de toute accusation. L'homme détestait son patron et enquêtait avec talent sur la série de meurtres. Jamelin dirigeait un vaste réseau de trafics divers, allant des larcins de Lamour au commerce des œuvres d'art. Julien lui fournissait les coordonnées des riches acquéreurs de salles de ventes. Le ripou organisait les cambriolages et refourguait le butin à ses acolytes du marché aux puces. De surcroît, il rackettait les prostituées du boulevard des maréchaux. Une sacrée canaille. Un système mis en place depuis une dizaine d'années.

Lorsque Delmont a été assassiné, il a averti son pote de l'OCBC. Misant sur l'intelligence de Righini pour retrouver les biens dérobés. Julien l'informerait des avancées du colosse et il agirait en amont.

Il a été le premier à identifier les Quintin, grâce à leur ADN. Il les a massacrés, a tué Lamour afin d'éviter qu'il ne parle à Morack. Enfin, depuis quelques mois, il distillait des informations à Fabio, espérant le compromettre et s'imposer, par son truchement, sur le marché international. Étant avisé des liens unissant Valeria et Delmont, il n'a pas osé lui proposer les tableaux. Le duo l'aurait associé à la tuerie. Mais le hasard s'est joué de lui. En contactant Johan Janssen, il est retombé sur le galeriste et sa comparse. Quelle n'a pas été sa surprise quand il a vu l'élégante pénétrer dans le café de la rue de Vaugirard. En conclusion, l'affaire des œuvres spoliées a provoqué sa perte. Elle a mis fin à sa dérive mafieuse qu'il masquait sous les apparences de l'incompétence et du dilettantisme. À l'occasion, il n'hésitait pas à s'appuyer sur une bande de néonazis lorsque son activité exigeait de la brutalité. Le forban restait insensible à l'idéologie. L'argent constituait son unique motivation et il se moquait comme d'une guigne de la moralité de ses complices.

L'enquête de l'IGPN a été menée tambour battant. Lou n'a pas échappé à la tourmente et a longuement été interrogée, les bœuf-carottes la suspectant d'être de connivence avec son amant.

La jeune femme est dévastée. Elle a perdu sa pétillance naturelle, son ardeur, mais elle est mise hors de cause. Righini a compris qu'elle était profondément amoureuse de Julien, flic corrompu et dissimulateur. Seul le

temps lui permettra de cicatriser et de rebondir. On lui promet toujours une belle carrière.

Le grand flic soupire. La compromission de son adjoint a suscité une véritable tornade. Et l'IGPN n'est pas réputée pour le tact de ses actions. L'histoire laissera des traces au sein de son équipe. Plongé dans ses pensées, il n'entend pas le léger coup provenant de la porte. Les agents escortant Valeria doivent refrapper, insistant vigoureusement. Le colosse finit par réagir, les conviant à entrer.

L'élégante le toise, un soupçon d'arrogance sur le visage. Si elle ressemble à Lise Balbo, elle en diffère par la prestance et le raffinement. Malgré les effets de la garde à vue, elle semble prête à arpenter les salons parisiens.

Righini la regarde, congédie ses gardiens avant de l'accueillir avec bienveillance :

— Bonjour, cousine. Assieds-toi !

L'experte en art s'exécute. Posant ses mains menottées sur le bureau, ses premiers mots concernent son complice :

— Comment va Fabio ? Je suis inquiète.

— Il supporte mal sa détention. Un temps, j'ai craint le suicide.

— Je t'en prie, Marc. Épaule-le !

L'ensorceleuse le tutoie, l'appelle par son prénom comme s'ils se fréquentaient depuis l'enfance. À ses yeux, le lien de parenté paraît suffire. Une dimension que le colosse partage car il lui répond avec douceur :

— S'il nous livre l'ensemble de son réseau, s'il nous aide à récupérer des œuvres volées, le juge sera clément.

— Tu peux compter sur mon soutien.

Un long silence s'installe. Le géant réfléchit puis en vient au sujet qui lui tient à cœur :

— Valeria, que sais-tu de notre famille ?

La femme hésite, ne sachant sous quel angle répondre. Elle opte finalement pour l'élément reliant trois générations :

— Les lettres ? Tu es au courant ?

— Oui, on a récupéré celles de Delmont.

— Ton aïeul Ugo – mon arrière-grand-oncle – les a dérobées en 1945. Il accompagnait le Duce lors de sa fuite. Il les a ensuite partagées entre son épouse et sa maîtresse : Maria Dellivomini. Tu me suis ?

Le flic opine et l'invite à continuer. Ainsi, son hypothèse est avérée.

— Ton père a hérité d'une part et l'a vendue. Mettant ta famille à l'abri du besoin.

— Que sais-tu de lui ?

— Pas grand-chose. Ma mère évoquait souvent sa disparition. Avec tristesse ! C'était le seul qu'elle fréquentait. La *Volante Rossa*, tu connais ?

Le policier acquiesce. Valeria poursuit :

— La *Volante Rossa* a fractionné la lignée. Maria Dellivomini n'a plus jamais donné signe de vie. Ma mère ignorait où elle était. Et quand Delmont m'a parlé des lettres, je n'ai pas imaginé qu'elles pouvaient provenir d'Ugo. Je voulais les acquérir et les conserver. Afin de redonner du sens à l'histoire de notre clan. Quel que soit leur parcours, je désirais les posséder comme des symboles de mes origines. J'ai été élevée seule. Je n'ai pas de père. Aussi, j'ai toujours recherché des objets témoignant de ma filiation. C'est stupide, non ?

Le cœur de Righini se serre. Ainsi, chacun de leur côté, ils tentaient de reconstituer des liens absents. Ils cherchaient des preuves témoignant de ces êtres évanouis au fil du temps. Curieusement, ces cousins éloignés avaient adopté les mêmes voies. Celles de l'art, quêtant, dans la beauté de la création, les secrets du passé. Un parallélisme de destin incroyable. Tous deux étant orphelins d'un parent. L'unique différence, qui les sépare, s'exprime par leur choix de vie : la détenue a opté pour le versant obscur.

Righini est ému. Il fixe Valeria avec force. Une force induite par les années perdues. Puis il finit par reprendre la parole, désireux de ne rien laisser au hasard :

— Connaissais-tu mon existence ?

— Maman m'avait parlé de toi. Fabio également. Il te fréquentait à une époque, je crois ?

Le flic acquiesce d'un signe de tête. La femme poursuit :

— J'ai découvert ton apparence en surveillant l'appartement de Lise. Je t'ai photographié et identifié grâce à Internet. J'apercevais enfin un membre de ma famille...

Les secondes s'écoulaient en silence. Et malgré l'émotion, le colosse s'oblige à aborder un autre sujet :

— Pourquoi as-tu emprunté le mauvais chemin ?

L'élégante se met à rire :

— Ça y est ! Nous y sommes, mon cousin. L'heure du jugement... Ma mère était une inconditionnelle de Mussolini. Une militante acharnée. À l'instar de ton paternel. L'idéologie a conditionné ses jours, la soumettant à une vie clandestine. Nous passions d'hôtel en hôtel, de planque en planque, de misère en misère. J'en ai puisé deux leçons. La première : je hais le fascisme. Je hais toute contrainte. Je déteste l'autorité, les convenances. Mes collègues de l'Institut m'insupportaient. Quant au deuxième enseignement, le voici : de mon enfance, j'ai gardé une âme d'aventurière. En conclusion, j'ai vécu de mes larcins... Au gré du vent...

Elle se tait et examine le bureau, à l'exemple de Fabio lors de son arrestation. Enfin, son regard se pose sur Righini. Elle le questionne d'un ton affectueux, inversant le sens de l'entretien :

— Tu as retrouvé le corps de ton père. J'ai suivi l'affaire par les journaux. À l'époque, comment a-t-il localisé Maria Dellivomini ?

— Je l'ignore. On peut faire la supposition suivante : certains flics appartenaient aux groupuscules néofascistes. De rares éléments, fort heureusement ! Par ce biais, il a pu la localiser. Elle était surveillée. Le protocole habituel pour les personnes nées à l'étranger.

— Que s'est-il passé ?

— Je pense qu'il a voulu récupérer les lettres que les Balbo détenaient. Il s'est rendu à Lancosme. Je ne connais pas les circonstances de la rencontre. Mais il a violé la fille de Maria et son époux l'a tué. La gamine avait 15 ans.

— Mon Dieu ! Notre famille est maudite, Marc !

— Oui, des assassins et des violeurs... Ugo était un criminel de guerre...

Un terrible constat qui écrase les occupants du bureau. Les cousins se regardent puis les yeux de Righini se posent sur les menottes. Il appelle les factionnaires restés dans le couloir. Ils surgissent aussitôt. L'ordre fuse :

— Enlevez-lui les pinces et partez déjeuner. Je n'ai pas fini.

Les flics obtempèrent. Lorsque la porte se referme, l'élégante s'autorise une question :

— Je risque combien ?

— Tu auras du sursis. Fabio t'a dédouanée de l'essentiel.

— Marc ? Je veux reconstruire ma vie. Tu m'aideras ?

— Oui ! Tu as mal agi mais je le ferai...

À cet instant, Morack se gare devant le pavillon de la femme allumette.
Le temps est clément. Le soleil brille sur le Réveillon.

OceanofPDF.com

La proposition

Que la stratégie soit belle est un fait, mais n'oubliez pas de regarder le résultat.

Winston Churchill.

Maison de Righini, mai 2022.

Une météo favorable a permis d'investir le jardin. Lise et Maud ont disposé une grande table à la lisière de la forêt. Les deux femmes s'affairent depuis une heure. Les assiettes, les verres et les couverts n'attendent plus que les convives. Le barbecue est prêt. Sur une desserte, les viandes à griller, protégées par des serviettes, côtoient les petits fours. Plusieurs bouteilles de champagne occupent le réfrigérateur. En compagnie du gâteau d'anniversaire... Aujourd'hui, le policier accuse soixante et un printemps. Tout est prêt ! La soirée s'annonce sous les meilleurs auspices. Fatiguée, la sœur du géant s'échoue sur une chaise. Un temps, perdue dans ses pensées, elle finit par s'adresser à la gendarme d'un ton grave :

— Tu sais, j'avais presque envie d'inviter Valeria. Certes, elle a cambriolé mon appartement et la maison de Lancosme. C'est une trafiquante à la morale douteuse... Mais...

L'employée de mairie hésite, craignant la réaction de sa nouvelle amie. Aussi, cette dernière la relance gentiment :

— Quoi, Lise ?

— Elle fait partie du clan et le fascisme a fracturé sa vie. Je ne parviens pas à lui en vouloir. Quand j'ai vu les photos que Marc a rapportées, j'ai eu l'impression de me regarder dans un miroir, de percevoir mon double. Je suis peut-être stupide. Une voix intérieure me dit que nous devrions exorciser le passé, une bonne fois pour toutes.

— Elle est en liberté provisoire, attendant son jugement. Concernant ses effractions, tu n'as pas déposé plainte. Elle reste inculpée de complicité dans l'affaire des tableaux, un délit qui ne t'affecte pas. C'est donc techniquement possible de la convier. En revanche, je ne suis pas sûr que sa présence plaise à Lou et elle mettra ton frère en porte-à-faux.

— OK, laisse tomber.

— Non, pas forcément ! J'ai une idée.

— Laquelle ?

— Proposons-lui de venir demain. En toute discrétion.

— Merci Maud, tu es parfaite ! Autre chose... Tu comptes vraiment démissionner de la gendarmerie ?

— Oui, tu es bien placée pour savoir que je fais une piètre enquêtrice. Et puis ce travail m'ennuie. Marc et moi avons un projet.

— Raconte-moi, mais tu veux du champagne ? Je n'ai pas envie d'attendre les invités.

— Moi non plus !

Lise se précipite à la cuisine. Elle revient avec une bouteille et sert deux coupes qu'elle remplit à ras bord. Les deux femmes trinquent. Lise laisse libre cours à sa curiosité :

— Alors que voulez-vous faire, Marc et toi ?

— Ouvrir une galerie d'art. Il a trouvé un local dans le septième arrondissement. Il va commencer par vendre une partie de ses collections. Depuis que nous sommes ensemble, les objets l'intéressent moins. L'humain, les animaux de la forêt, supplantent peu à peu l'inanimé, pour reprendre son expression. En un second temps, il se servira de ses réseaux afin d'alimenter l'entreprise. Et toi ? Tu as des projets ?

— Je vais vendre mon appartement et conserver la maison de Lancosme. Ensuite, je ne sais pas. Peut-être un voyage, comme toi. Tu pars quand en Égypte ?

— Début juin. Tu veux venir avec moi ? Marc ne viendra pas à cause de sa jambe...

Lise s'apprête à répondre lorsque le timbre de la sonnette retentit. Lou la désespérée est plantée derrière la porte, un cadeau sous le bras. Les deux hôtesse s l'accueillent le plus gentiment possible. Compte tenu des derniers événements, Maud s'efforce d'oublier ses ressentiments. Gênée, la nouvelle venue ne sait quelle attitude adopter. Heureusement, la sonnerie se manifeste derechef. Morack, tenant la femme allumette par la main, pénètre dans le salon. Les présentations achevées, les convives s'installent, attendant l'arrivée du colosse. Lise sert à boire.

Peu à peu, Lou se déride, conversant avec son collègue de Saint-Ouen. Alice, la muse du flic, s'est rapprochée de Maud, discutant de tout et de rien. Une demi-heure s'écoule où l'alcool efface les retenues, les timidités ou les embarras. À la faveur d'un silence, la sœur de Righini aborde la gendarme, lui murmurant à l'oreille :

— Je t'accompagnerai volontiers sur le Nil. Merci infiniment !

Un immense sourire égaie le visage de l'adjudant. Adieu le voile de tristesse. À son tour, elle chuchote quelques mots :

— J'ai envoyé un message à mon adjoint. Il me communiquera le numéro de téléphone de Valeria.

Un clin d'œil malicieux lui répond puis les deux femmes se tournent vers leurs invités.

Aux alentours de 19 heures, le colosse arrive. Harassé par son rendez-vous au palais de justice. Immédiatement, les convives entonnent l'incontournable *Happy birthday*. Righini, le solitaire, a les larmes aux yeux. Ce soir, en raison du tapage, le cerf restera tapi dans les profondeurs de la forêt. La chanson terminée, l'assistance s'apprête à délivrer ses cadeaux mais Lise s'interpose :

— Attendez ! J'ai quelque chose à lui confier. Ce sera un épilogue. Juste avant la fête !

Elle pose un coffret sur les genoux de son demi-frère. Il l'ouvre avec précaution et en ressort quatre lettres qu'il étale sur la table. Il déplie la première missive. En haut, à gauche, un tampon représentant la couronne d'Angleterre et portant l'inscription *Prime Minister, 10, Downing Street, Whitehall*.

Le flic comprend l'anglais et, au fil de sa lecture, l'émotion le saisit. Doublée d'une véritable stupeur car le texte relève d'une bombe historique. D'abord, la date : *10 janvier 1941*. Un peu plus de six mois après la défaite de la France. Churchill n'y va pas par quatre chemins. Il offre la paix à Mussolini, lui propose de rejoindre les Britanniques et de convaincre Hitler d'attaquer conjointement l'URSS. En échange, le vieux lion octroierait des concessions territoriales à l'Italie. Les lettres retrouvées par Morack évoquaient l'anticommunisme viscéral de Churchill et son admiration pour Mussolini. Elles ne témoignaient d'aucunes considérations géopolitiques. Ainsi, en femme avisée, Véronique Balbo a pris soin de conserver les écrits les plus précieux.

Le flic ouvre les autres missives. Elles sont de la même teneur, évoquant l'intérêt d'une coalition contre l'URSS. La lecture terminée, un silence écrasant submerge l'assemblée. Seuls, quelques chants d'oiseaux le troublent par instants. Les mains tremblantes, Righini replie les lettres, les range au fond du coffret avant de questionner sa sœur :

— Où les as-tu dénichées ?

— Mardi soir, je regardais un reportage à la télévision sur Londres. À un moment donné, la caméra a balayé un square puis s'est posée sur la statue de Churchill. J'ai bondi de mon fauteuil, certaine d'avoir vu une petite reproduction de l'œuvre quand j'étais gamine. Peu à peu, mes souvenirs se sont précisés. Ma mère la conservait parmi ses affaires. Une attitude anormale compte tenu de son peu d'appétit pour les objets. En pleine nuit, je suis retournée à Lancosme.

Le policier, étonné, l'interrompt :

— J'ai fouillé tous les recoins de la maison. Je n'ai rien vu.

— Ma mère la cachait au fond du grenier. Je suis redescendue, couverte de toiles d'araignées. La statuette était creuse, moulée dans un métal léger. À l'intérieur, les lettres, enroulées. C'était comme...

L'émotion submerge Lise. Elle parvient toutefois à bredouiller quelques mots :

— ... comme si maman m'envoyait un message, m'adressait un clin d'œil.

La soirée fut festive. Le champagne coula à flots. Lou et Maud échangèrent à de multiples reprises. Régulièrement, la voix profonde

d'Alice dominait l'assistance. Morack explorait les confins de la volupté. Lise, de son côté, rêvait des merveilles de l'Égypte.

OceanofPDF.com

NOTE DE L'AUTEUR

La correspondance Mussolini-Churchill Mythe ou réalité ?

En tant qu'écrivain, j'aime entreprendre des récits à partir de faits ou de problématiques historiques. Par goût, car j'ai toujours été passionné d'histoire mais également parce que la réalité dépasse souvent la fiction. Les événements s'enchaînent parfois d'une manière telle qu'ils emportent l'imagination. C'est le cas pour la correspondance Mussolini-Churchill. A-t-elle réellement existé ou relève-t-elle d'un mythe nourri par les fantasmes de certains historiens ? La polémique perdure mais les travaux de deux éminents chercheurs m'ont permis de me forger une conviction. Le premier d'entre eux, Renzo De Felice, est spécialiste du fascisme et le second Pierre Milza, est professeur d'histoire contemporaine à l'Institut d'études politiques de Paris. Il est l'auteur d'une biographie de Mussolini faisant référence de chaque côté des Alpes.

La notoriété et le sérieux de ces auteurs ne peuvent prêter à caution. Ils ne font en aucun cas partie de ces théoriciens du complot qui fleurissent de nos jours. Aussi, ce point étant établi, que nous disent leurs écrits et sur quels faits pouvons-nous nous appuyer ?

Le contexte :

Il est clair que Churchill entretenait des relations cordiales avec son homologue italien et que les deux hommes ont échangé une correspondance privée. Le Premier ministre anglais, conservateur et antibolchevique convaincu, vouait une certaine admiration au leader fasciste. Son discours au Trésor, du 27 janvier 1926, le prouve. Et si leurs relations se tendent à partir de l'invasion de l'Éthiopie par l'armée italienne, elles perdurent jusqu'en 1939. Seule la guerre mettra un terme à leur amitié.

La réalité des missives :

Avant de quitter Milan pour entreprendre son ultime voyage, le Duce a réuni nombre de pièces confidentielles qu'il souhaite utiliser lors de son procès. L'homme sait qu'il devra rendre des comptes s'il est capturé par les alliés. Selon Pierre Milza, une partie de ces archives concernent ses relations avec l'homme d'État anglais. La disparition d'une fraction de ces archives au cours des événements de 1945 nourrit le mystère.

Leur contenu :

D'après Renzo De Felice et Pierre Milza, une série de témoignages attestent de la nature de ces écrits. Des déclarations évoquent deux types de documents. Les premiers établissent l'homosexualité du prince héritier de la couronne italienne Umberto. Les seconds renvoient à deux lettres de Churchill datant de 1939. Les missives évoqueraient des stratégies d'alliance entre l'Italie et la Grande Bretagne. Le Premier Ministre anglais aurait envisagé une croisade commune contre l'URSS à l'issue du conflit avec l'Allemagne. De quoi ternir l'image du vieux lion britannique. Renzo De Felice désirait en apporter la preuve dans le dernier tome de sa biographie du Duce. Malheureusement, l'historien est décédé prématurément et son œuvre est restée inachevée.

En conclusion, si la réalité de la correspondance entre les deux leaders paraît avérée, ses contenus ne peuvent être affirmés dans le détail. Néanmoins, pour Pierre Milza, leur caractère compromettant ne fait aucun doute : *... que le vieux lion britannique ait eu toutes les raisons du monde de ne pas souhaiter un déballage public de ses relations passées avec Mussolini et des témoignages d'admiration dont il avait largement usé à son égard est une chose au demeurant connue.*

La polémique :

Une thèse soutenue par certains auteurs ne facilite pas une approche rationnelle de la correspondance Mussolini-Churchill. Ils complexifient le débat à outrance en affirmant que le Premier Ministre aurait commandité la mort du Duce. Interdisant ainsi toutes révélations possibles sur le contenu de leurs échanges épistolaires. En conséquence, la problématique des lettres se double d'un vaste champ de spéculations affirmant que les services secrets britanniques seraient à l'origine de l'exécution. Personnellement, je

ne rentrerai pas dans ces considérations. La réalité des missives et le mystère qu'elles sous-tendent ont suffi à susciter mon intérêt.

Dominique Bourgeon

OceanofPDF.com